
SOCIETE DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS
MDCCC LXXV

SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

LA FILLE DU COMTE DE PONTIEU

LA FILLE
DU
COMTE DE PONTIEU

CONTE EN PROSE

VERSIONS DU XIIIe ET DU XVe SIÈCLE

PUBLIÉES PAR

CLOVIS BRUNEL



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

MDCCCCXXIII

Publication proposée à la Société en 1919.

Approuvée par le Conseil dans sa séance du 17 décembre 1920, sur le rapport d'une commission composée de MM. G. Huet, A. Jeanroy et E. Lelong.

Commissaire responsable :
M. Arthur Piaget.

A LA MÉMOIRE

DE MON MAÎTRE

PAUL MEYER



INTRODUCTION

La légende appelée ici d'un titre nouveau *La fille du comte de Pontieu* a été connue au moyen âge par deux versions en prose française que nous nous proposons d'étudier et de publier. La plus ancienne a déjà été éditée. Elle a été nommée inexactement[1] soit *Le voyage d'outre-mer du comte de Pontieu*, soit *Histoire d'outre-mer*, soit, le plus souvent, *La comtesse de Pontieu*, sans qu'aucune de ces appellations ait été consacrée par l'usage. Sous sa forme première, c'est un petit récit indépendant, un conte, ou une nouvelle, comme nous pourrions dire aujourd'hui. Cette œuvre composée peut-être dans les dernières années du règne de Philippe-Auguste compte entre les deux plus anciens exemples du genre littéraire auquel elle appartient. Moins d'un siècle après avoir été écrite, elle a été remaniée, surtout dans le style, et insérée dans une chronique intitulée *Histoire d'outre-*

1. Les titres de *Voyage d'outre-mer du comte de Pontieu* et d'*Histoire d'outre-mer* ne conviennent qu'à une partie du roman, celui de *Comtesse de Pontieu* n'est pas conforme à la qualité de l'héroïne de la légende.

mer et du roi Saladin. L'autre version, qui était restée inédite, constitue l'une des parties d'un roman composite du XVe siècle connu sous le nom de *Jean d'Avesnes.* Retrouvée dès le XVIIe siècle dans les deux rédactions de la première version, la légende a joui depuis dans la poésie, le roman et le théâtre, d'un succès que Gaston Paris a pu comparer à celui du *Châtelain de Coucy* [1]. Le mystère de l'intrigue, la diversité des aventures, la mise en scène d'un héros aussi populaire que le sultan Saladin « li mieudres princes qui oncques fust en paiennime » [2], la célébrité des lieux où se passe l'action, tels Saint-Jacques de Compostelle et la Terre Sainte, ont valu à notre conte cette fortune qu'on peut suivre dans les diverses adaptations dont il a été l'objet l'évolution du goût littéraire en France du XIIIe au XXe siècle.

1. *La légende de Saladin*, dans *Journal des savants*, 1893, p. 365.
2. *Récits d'un ménestrel de Reims au XIIIe siècle*, éd. N. de Wailly (Paris, 1876, Société de l'histoire de France), p. 112, ch. XXI.

I

VERSION DU XIII[e] SIÈCLE

Rédaction primitive

Le manuscrit.

A la suite de la perte d'un volume de la bibliothèque de Philippe le Bon, duc de Bourgogne [1], c'est par un manuscrit unique [2], le numéro 25462 du fonds français

1. Ce manuscrit est ainsi indiqué dans l'inventaire de la « librairie » de ce duc, fait en 1468 (Voir ci-après, p. XXXVII, note 2), éd. J. Barrois, *Bibliothèque protypographique* (Paris, 1830), p. 190, nº 1300 : « Ung livre en papier, couvert de parchemin, escript a deux coulombes, et au dessus : *Du conte de Pontieu, du roy Pepin et de Berthe sa feme* ; quemenchant *Au temps passé*, et le dernier feuillet *et la serve*, et en ce livre est ung quayer de papier non atachier, *des armes que monseigneur Jacques de Lalaing fist emprez Chalon en Bourgogne* ». M. G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne* (Paris, 1909 ; *Bibliothèque du XV[e] siècle*, t. VIII), p. 62, note 4, se demande quel était le contenu de ce manuscrit. Il est au moins très probable que la première œuvre transcrite était notre texte, car l'*incipit* du volume est bien celui qui convient.

2. Il aurait existé un autre manuscrit, si on ajoutait foi à la note suivante, dont l'existence m'a été signalée par mon élève M. P. Lesourd, et qui a pour auteur B. Mercier, abbé de Saint-Léger, bibliothécaire de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, mort en 1799 (Bibliothèque nationale, ms. fr. 13002, fiche 152) : « *Le comte de Ponthieu* par Madame de Gomez. J'ai lu quelque part que cet ouvrage

de la Bibliothèque nationale, qu'est connue la plus ancienne narration de la légende. Ce livre de petit format a été folioté au xvie siècle. Sa reliure actuelle, assez grossière, paraît dater de deux siècles plus tard [1]. Il est composé de deux parties [2]. La première a été écrite par une même main du dernier quart du xiiie siècle. Elle comprend diverses œuvres morales, parmi lesquelles les poèmes du Reclus de Molliens, le *Regret Notre-Dame*, l'*Ordre de chevalerie*, les *Enseignements de saint Louis*. La seconde est constituée par deux cahiers, l'un de quatre, l'autre de deux doubles feuillets. Elle se distingue de la partie précédente par la composition des cahiers, l'écriture, qui reste d'ailleurs du même temps, l'encre et l'ornementation. Étant donné que le parchemin semble identique dans tout le volume et surtout que la surface couverte par l'écriture reste jusqu'au bout de mêmes dimensions, la fin du manuscrit a dû faire corps dès l'origine avec le reste du livre. Sur ces quelques feuillets

est un plagiat continu du *Voyage d'outre mer* ou *Le comte de Ponthieu*, dont un manuscrit écrit dans le xiiie siècle a passé de l'église de Paris à la Bibliothèque du roi, et dont il y a un autre manuscrit à Saint-Victor, n° 1069.... » Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor de Paris sont échus à la Bibliothèque nationale, à la Bibliothèque Mazarine et à la Bibliothèque de l'Arsenal. J'ai recherché en vain l'ancien manuscrit 1069, numéro qui n'a pas de correspondant moderne dans la table de concordance des manuscrits de Saint-Victor en usage à la Bibliothèque nationale. Sur l'œuvre de Madame de Gomez qui a provoqué la rédaction de cette note, voir ci-après, p. LXXII.

1. Dans une reliure précédente, deux feuillets avaient été transposés, ainsi que le montre une ancienne note du fol. 2 v°. Cf. A.-G. Van Hamel, *Li romans de Carité et Miserere* (Paris, 1885 ; *Bibliothèque de l'École des hautes études*, t. LXI), p. x.

2. C'est à tort que Van Hamel a supposé que les trois premiers morceaux du manuscrit avaient formé un volume à part.

supplémentaires, un premier copiste assez négligent, d'une écriture carrée et serrée, aujourd'hui jaunie, a transcrit jusqu'au troisième quart du feuillet 210 *b* le début de notre conte. Un autre, dont l'écriture ronde et lâche est restée très noire, a corrigé en quelques endroits l'œuvre de son devancier, a terminé la copie de la *Fille du comte de Pontieu* et a commencé, avec un manque de soin croissant, une version en prose de l'*Ordre de chevalerie* qu'il a abandonnée au milieu d'une page [1].

Les idiomes de ces copistes se distinguent tous deux par les principaux caractères suivants :

Les voyelles *ã* et *ẽ* ne se sont pas confondues, les exceptions sont celles qu'on rencontre habituellement [2].

La finale latine *-ĕll-* aboutit à *iau* : *biaus* fol. 207 *b*, *biau* 212 *b*.

La diphtongaison de l'*o* ouvert libre s'est produite même devant une consonne nasale : *boine* 206 *b*, *boins* 212.

La diphtongue *ǫu* est devenue *au* : *pau* 206, 213, *vaut* (*voluit*) 208 *b*, 212.

Initial ou appuyé, devant *a*, le *c* est resté occlusif : *cose* 205 *b*, *canbre* 211 *b*; devant *e* ou *i*, il a donné le son *š* que le premier copiste continue par tradition graphique à noter par *c* [3], et que le second figure aussi par *ch* : *che* 211, *rechut* 212.

Le yod second élément d'une diphtongue est quel-

1. Il n'y a point de division en chapitres dans les transcriptions de ces deux copistes.

2. *Ensanlle* fol. 210 *b* (2e scribe), *sanblant* 207 *b*, *tans* 205, 213, *en* (*annum*) 205, *menga* 207 *b*; ajoutons *lagen* 210.

3. Ce copiste connaît la notation *ch* : *meschief* 210; en fait, il ne l'a pas employée là où elle correspond à un *c* latin devant *e* ou *i*. Il n'y a pas de doute sur la valeur qu'il peut attribuer à *ce* ou *ci* puisqu'il écrit *aproce*, *aprocierent* 206.

quefois tombé devant consonne : *dos* (*digitos*) fol. 207, *glave* 206 *b*, *lasons* 207, *essi* 211.

Le *l* mouillé s'est durci : *viel* 210 *b*, *oeul* 211 *b*.

Après consonne nasale, devant *l* ne s'est pas développé un *b* : *ensanle* 210, *ensanlle* 212 ; devant *r* ne s'est pas produite l'épenthèse d'un *d* : *remanra* 209 *b*, *tenrement* 212 *b*.

Au[1] féminin singulier, l'article défini se présente sous les formes *li* (cas sujet) 207 *b*, et *le* (cas régime) 208 *b*, 212 ; le pronom personnel de la troisième personne régime direct atone, est *le* : 205, 212 ; on rencontre les possessifs *me* 205 *b*, *se* 205.

Le pronom personnel atone est employé en enclitique comme régime d'un impératif affirmatif : *desliesme* 207, *dounesme* 214 *b*.

Nous trouvons au lieu du français commun *mon*, *son*, *nostre*, *vostre*, les possessifs *men* 205, 213 *b*, *sen* 205 *b*, 214 *b*, *no* 210, 211, *vo* 211 *b*.

Les terminaisons des troisièmes personnes du pluriel correspondant au latin *-serunt* sont en *-isent* : *ocisent* 207 *b*, *prisent* 212.

Le futur des verbes *avoir* et *savoir* offre les formes *arai* 205 *b*, *sarai* 211 *b*.

On ne rencontre pas dans l'œuvre du premier copiste d'exemple du maintien du *w* germanique initial, phénomène attesté uniquement par *warda* 211 *b*. A cela près, les caractères dialectaux de la seconde partie de la copie se retrouvent dans la première.

Voici, par contre, des faits que montre la seule transcription du premier scribe.

1. On trouvera dans le glossaire des informations plus détaillées sur la morphologie.

La terminaison *-ata* après un yod a donné *ie* : *esvellie* fol. 205 *b*.

Au français *Dieu*, *lieue*, *feu*, correspondent *Diu*, *liue* 206 *b*, *fu* 208 *b*.

L'*e* ouvert s'est diphtongué malgré l'entrave : *noviele* 205 *b*.

L'*e* atone suivi d'une voyelle tombe déjà : *benois*, *age* 205.

Le *s* sourd entre voyelles est noté par une seule *s* : *trespasa* 205 *b*, *laisa* 207 *b*.

Le *t* intervocalique devenu final peut se maintenir : *repoiét* 218 *b*.

On rencontre le pronom *mi* (français *moi*) 205 *b*.

Sont à noter les formes du passé défini *peuc* 206, *euc* 210 *b*, *criut* 205.

Il résulte de ce relevé[1] que nos deux copistes parlaient la langue d'une région qui correspond approximativement au département du Pas-de-Calais et au nord du département de la Somme, et que le second échappait plus que l'autre à l'entraînement de son dialecte.

A la fin du volume, on a noté, vers les dernières années du XIIIe siècle, la mention d'une dette de Madame de Bazinghen (canton de Marquise) au clerc de Selles

1. Sans entrer dans l'examen de l'aire de chaque caractère, je signale simplement que mon opinion est fondée surtout sur la troisième partie de la *Grammatik des Altfranzösischen* de E. Schwan, 11e éd. (Leipzig, 1919); G. Raynaud, *Étude sur le dialecte picard dans le Ponthieu*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXXVI et XXXVII (1875-1876) ; Ch. Bonnier, *Étude critique des chartes de Douai*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XIII et XIV (1889-1890) ; F. Helfenbein, *Die Sprache des Trouvere Adam de la Halle*, *ibidem*, t. XXXV (1911) ; *Aucassin et Nicolette*, éd. H. Suchier, 9e édit. (Paderborn, 1921); l'*Atlas linguistique de la France*, cartes *œil* (932), *doigt* (416) ; L. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français* (Paris, 1919 ; *Les classiques français du moyen âge*).

(canton de Desvres), localités du Boulonnais. Le manuscrit provient probablement de ce pays.

Il resta en Picardie jusqu'au cours du XVIe siècle. Il porte, en effet, au feuillet 145, la signature de Marguerite du Tertre [1], et nous savons que cette dame était la fille de Guillaume, dit Galois, et de Marguerite de Le Neuverue, mariés en 1468, et la femme de Philippe de Sempy, seigneur de la Loze [2]. Notre livre appartint aussi au XVIe siècle à Anne de Sempy, descendante probable de Marguerite du Tertre, et à Adrien de Moyencourt, seigneur de Moymont [3]. Il passa dans la bibliothèque du président Fauchet [4] qui l'étudia, y mit quelques notes [5], et finit par s'en défaire [6], probablement

1. Fief près de Boursin, cant. de Guînes, arr. de Boulogne-sur-Mer.

2. Fief dans les communes de La Calotterie et Sorrus, cant. de Montreuil-sur-Mer. Voir L. E. de La Gorgue-Rosny, *Recherches généalogiques sur les comtés de Ponthieu, de Boulogne, de Guînes et pays circonvoisins*, t. III (Boulogne, 1875), p. 140.

3. Les *ex-libris* de ces deux personnages figurent côte à côte, et d'une même écriture, au fol. 119 v°, celui du second se remarque aussi au fol. 174 v°. Il s'agit sans doute de la seigneurie de *Moismont* que La Gorgue-Rosny (t. II, p. 996) place près des bois de Vron, cant. de Rue, arr. d'Abbeville.

4. On lit en tête du premier feuillet les mots : « C'est à moi » suivis d'un grattage. Il suffit de comparer cette note à la mention transcrite au bas du premier feuillet du ms. fr. 1442 de la Bibliothèque nationale : « C'est à moi Claude Fauchet » pour reconnaître l'identité des deux écritures et restituer avec certitude les mots effacés.

5. Il a mis en marge les initiales des mots qu'il se proposait de relever, sans doute pour la rédaction d'un glossaire. Le ms. fr. 1593 de la Bibliothèque nationale a été préparé par lui de la même manière. L'histoire du ms. 25462 depuis le XVIe siècle a été indiquée dans ses grandes lignes par Barbazan, *L'ordene de chevalerie* (Paris, 1759), p. VIII.

6. « *J'avoy* en mon estude un livre de chevalerie contenant les cérémonies que Messire Huë de Tabaire, chevalier du royaume de

au profit d'Antoine Loisel, aux mains de qui le recueil est signalé [1]. Ce fameux avocat et érudit, né à Beauvais, le prêta à un bailli de cette ville, Adrien de Boufflers, originaire du Pontieu [2]. On sait que les manuscrits de Loisel furent donnés par son petit-fils Claude Joly aux chanoines de Notre-Dame de Paris, en 1680. Notre volume, coté M 7, 4°, fut cédé en 1756, avec les autres manuscrits du chapitre, à la Bibliothèque du roi, où il fut d'abord désigné par le n° 272 du fonds de Notre-Dame-de-Paris [3]. André du Chesne [4] et Ducange [5], entre autres anciens érudits [6], l'ont connu.

Hierusalem, gardoit en faisant des chevaliers... » *Origine des chevaliers, armoiries et héraux*, dans *Les œuvres de feu M. Claude Fauchet* (Paris, 1610), p. 511. Il s'agit de l'*Ordre de chevalerie* en vers contenu dans notre manuscrit.

1. Il procura aussi à cet érudit le ms. fr. 1593 de la Bibliothèque nationale. Voir Hélinant, *Les vers de la mort*, éd. Fr. Wulff et E. Walberg (Paris, 1905; Société des anciens textes français), p. XXXIII.

2. Sur cet auteur, voir R. de Belleval, *Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu*, t. I (Amiens, 1861), p. 348-359, et Ignace-Joseph de Jésus Maria, *L'histoire ecclésiastique de la ville d'Abbeville* (Paris, 1646), p. 519. Dans son résumé de notre légende, sur lequel voir ci-après p. XXVII, Boufflers indique ainsi sa source (p. 498) : « J'ay veu cette histoire plus amplement descrite en un livre manuscrit que m'a presté M. Loysel, advocat en la cour de Parlement, père de Messieurs de la Chaise et du Courroy, conseiller du roy en la mesme cour de Parlement ».

3. L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I (Paris, 1868), p. 431.

4. Dans *Les œuvres de Maistre Alain Chartier* (Paris, 1617), p. 851, à propos du mot *bachelier*, André Duchesne cite une phrase du *Voyage d'outre-mer du comte de Ponthieu*.

5. Voir les notes de cet érudit, *Recueil C* (Bibl. nat., ms fr. 9498), fol. 222, son *Histoire des seigneurs de Saint-Valery* (Bibl. nat., ms. fr. 9478), fol. 254 v°, son *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, par exemple, aux mots *captivare* et *haula*, son *Histoire de saint Louys* (Paris, 1668), seconde partie, p. 65, citations des deux versions de l'*Ordene de chevalerie*.

6. Sur d'autres érudits, voir Van Hamel, *Li romans de Carité et*

Le texte de la première rédaction de la légende a été publié d'abord par Méon, en 1823 [1], sous le titre de *Voyage d'outre-mer du comte de Ponthieu*, qui a été ajouté au manuscrit par une main du XVIe siècle. Quelques années après, un résumé de cette version fut inséré dans la troisième édition du recueil de fabliaux créé par Legrand d'Aussy [2]. Alfred Delvau, quoiqu'il dise dans la préface et le titre de son livre, a purement réimprimé le texte de Méon dans l'édition accompagnée d'une traduction en français moderne, qu'il publia en 1865 [3]. Il intitula l'ouvrage *La comtesse de Pontieu*, suivant l'exemple de romans du XVIIIe siècle, dont nous parlerons plus loin [4].

Miserere, t. I, p. II, III, IX. On relève encore sur le manuscrit diverses mentions qui ne nous ont pas servi à son histoire. On les trouvera dans le *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*, et l'édition du *Mesdisant* donnée par M. A. Långfors, *Romania*, t. XL (1911), p. 559. Les plus importantes sont les deux suivantes, écrites au XVIe siècle. Fol. 60 : « *Domine Deus meus in te speravi. Salvum me fac semper ex omnibus persequentibus me.* Seigneur mon Dieu, j'ay mis tout mon espoir en toy. Oste moy des mains de ceulx qui me persecutent. Feret », et fol. 176 : « Nicolas Feret, filz de deffunct Mre Jehan Feret, en son vivant advocat au Chastellet de Paris, et de Geneviesve de Corbye, sa mère. »

1. *Nouveau recueil de fabliaux et contes inédits*, t. I, pp. 437-454.

2. *Fabliaux ou contes*, 3e édit., t. V (Paris, 1829), p. 355.

3. *La comtesse de Ponthieu*, roman de chevalerie inédit publié avec introduction et traduction par Alfred Delvau (Tiré d'un manuscrit du XIIIe siècle appartenant à la Bibliothèque impériale). Paris, 1865, 46 pages in-8°.

4. Une analyse nouvelle de notre conte a été publiée par Ch. Louandre, *Chefs d'œuvre des conteurs français avant La Fontaine* (Paris, 1873), pp. 45-49. Elle est intitulée *Adèle de Ponthieu*. Sur ce titre, voir ci-après, p. XXIX.

Analyse du récit.

Thibaut, fils de la dame de Domart-en-Pontieu et héritier de son oncle, le comte de Saint-Pol, avait épousé la fille du comte de Pontieu. Celle-ci avait perdu sa mère à l'âge de trois ans. Elle avait un frère, né d'un second mariage de son père. Attristé d'avoir attendu en vain pendant cinq ans la naissance d'un enfant, Thibaut fait vœu d'aller en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Sa femme obtient de l'accompagner (ch. 1-3). Il était à deux journées du sanctuaire, quand, un matin, ne se trouvant pas dispos, il reste un peu au lit, après avoir envoyé ses gens en avant. Il se met bientôt en route lui-même. Comme il doit traverser une forêt, il enjoint à son chambellan, le seul serviteur présent, d'aller faire attendre le reste de sa suite. A l'entrée du bois, deux chemins s'offrent à Thibaut et à sa femme, la bonne route et une fausse route entretenue par des larrons pour égarer les pélerins. Trompés par le meilleur aspect de celle-ci, nos voyageurs s'y engagent et ne tardent pas à la trouver obstruée par les branches (4). A peine se sont-ils aperçus de leur mauvais choix, que quatre hommes à cheval, la lance à la main, surgissent devant eux. Ils se retournent, quatre autres leur font également face. L'un des voleurs se précipite sur Thibaut. Bien que sans armes, celui-ci réussit à parer le coup et à s'emparer de l'épée de son agresseur. Le combat s'engage, trois larrons sont tués, mais Thibaut, ayant perdu son palefroi, est fait prisonnier. Privé de tout ce qu'il porte, il est lié et jeté dans un buisson de ronces. Sa femme est à son tour dépouillée de ses vêtements. Elle apparaît si belle que les voleurs abusent

d'elle. Leur forfait accompli, ils s'éloignent, abandonnant leurs victimes (ch. 5). Thibaut, témoin de cette scène, demande à sa femme de le délivrer. Loin de lui rendre la liberté, celle-ci saisissant alors une épée, en frappe son mari, sans réussir à autre chose qu'à le blesser et à couper ses liens. Thibaut surgit : « Madame, s'il plaît à Dieu, vous ne me tuerez pasaujourd'hui ! » s'écrie-t-il. — « Certes, sire, c'est peine pour moi, » répond-elle (6). Le voyage est repris, mais la dame est laissée dans une abbaye pendant que son mari achève le pélerinage. On revient en France. Thibaut a toujours autant d'égards pour sa femme, bien qu'il ne partage plus le lit où elle couche (7). Les pélerins sont à leur retour reçus en grande fête ; ce jour-là le comte de Pontieu et son gendre mangèrent à la même écuelle [1]. Après le repas, Thibaut est prié de raconter son voyage. Il y consent, mais il attribue l'aventure de la forêt à un seigneur et à une dame qu'il ne nomme pas. « Autre sens eut le chevalier que je n'aurais eu », dit le comte, « car j'aurais pendu cette femme ! — Vous croirez mieux la chose quand vous aurez le témoignage de la dame elle-même », répond Thibaut. — « Vous savez donc qui fut ce chevalier. — Oui. — Qui est-ce ? — Moi. — Ce fut à ma fille qu'il arriva ainsi ? — En vérité. — Thibaut, vous en êtes bien vengé. » Le comte appelle sa fille et lui demande si le récit de son mari est vrai ; elle en convient. « Pourquoi avez-vous voulu le tuer ? » dit-il. — « Pour cette raison que c'est encore peine pour moi de ne pas l'avoir fait », répond-elle (8). Le châtiment ne tarde pas. Deux

1. C'est-à-dire à côté l'un de l'autre, cf. Ch.-V. Langlois, *La société française au XIIIe siècle d'après dix romans d'aventure* (Paris, 1004), p. 304, note 1.

jours après, le comte s'embarque à Rue avec sa famille, et à deux lieues en mer, il fait mettre sa fille dans un tonneau fermé avec soin, qu'il pousse du pied dans l'eau (ch. 9). Par bonheur, un bateau de marchands flamands allant au pays des Sarrazins faire du commerce, ne tarde pas à rencontrer et à recueillir le tonneau. La dame est sauvée, mais pour être offerte au sultan du pays d'Aumarie de qui les marchands veulent gagner la faveur. Aimant mieux faire par amour ce qu'elle devrait faire par force, elle abjure la foi chrétienne et devient la femme du souverain infidèle. Elle lui donne bientôt une fille, puis un fils (10-11).

Cependant le comte de Pontieu a remords de son crime ; il va se confesser à l'archevêque de Rouen et prend la croix. Il part avec son gendre et son fils, accomplit son pélerinage et se consacre même au service du Temple pendant un an (12). Les seigneurs français s'étaient embarqués à Acre pour le retour, quand ils sont assaillis par une terrible tempête. Dans leur effroi, les passagers se lient ensemble, chacun s'attachant aux siens. Contraints pour éviter le naufrage d'aborder au pays d'Aumarie, ils sont faits prisonniers. Le comte de Pontieu et ses parents, attachés si solidement l'un à l'autre qu'on ne pouvait les séparer, sont jetés dans une même prison (13).

Un jour que le sultan célébrait l'anniversaire de sa naissance par des réjouissances, ses archers lui réclament, suivant leur droit, un prisonnier pour leur servir de cible. On amène le comte de Pontieu. Émue de pitié, la sultane lui parle, reconnaît son père et, sans laisser paraître son émotion, obtient que le prisonnier, qui connaît les jeux d'échecs et de tables, lui soit donné

pour compagnie. Thibaut, puis le fils du comte de Pontieu, désignés à sa place pour le supplice, sont reconnus et sauvés de la même façon (ch. 14).

Bien soignés, les chrétiens reprennent leur force et le sultan prend plaisir à les voir jouer. Peu de temps après, il arrive qu'un prince voisin envahit la terre d'Aumarie. A cette nouvelle, la sultane conçoit un projet d'évasion. Elle enjoint au comte de Pontieu, sous de terribles menaces, de lui dire la vérité sur le sort de sa fille. Le comte obéit, et quand il en vient au point où la femme de Thibaut voulut tuer son mari, la reine l'interrompt : « Je sais bien pourquoi elle voulut le tuer. — Pourquoi? — A cause de la grande honte qu'elle avait soufferte sous les yeux de son mari. — Était-ce sa faute ? » intervient Thibaut, « jamais je ne lui aurais montré moins d'égards. — Ce n'est pas ce qu'elle pensait alors », répond-elle (15-16). Après s'être assurée des sentiments de ses parents, elle se fait reconnaître et expose son plan : Thibaut accompagnera le sultan dans sa chevauchée contre l'envahisseur et déploiera toute sa valeur. De fait, par ses actions d'éclat, il gagne l'entière confiance du musulman. La sultane déclare alors qu'elle est enceinte et malade, et que, selon l'avis du plus vieux de ses prisonniers, elle ne doit plus habiter dans une île. Elle obtient de s'embarquer avec le plus âgé et le plus jeune des chrétiens qui continueront à jouer avec elle aux échecs et aux tables, et aussi son fils pour la distraire. Afin de les protéger, le sultan leur adjoint Thibaut. Ils s'embarquent et abordent à Brindisi (17-18). Après avoir fait renouveler à son père et à son mari le serment de la bien traiter et leur avoir fait promettre d'élever dignement son fils, la fille du comte de Pontieu congédie le navire sarrazin (19). Empruntant de

l'argent aux Templiers [1], le comte se rend aussitôt à Rome, où le pape donne à chacun l'absolution et rétablit les liens du mariage chrétien entre les époux si merveilleusement réunis de nouveau. Il ne manque pas de baptiser l'enfant infidèle, qui reçoit le nom de Guillaume et épouse plus tard la fille d'un seigneur normand, Raoul des Préaux. Le comte de Pontieu, ayant perdu son fils, laissa son comté à l'un des deux enfants que Thibaut eut à son retour, l'autre recueillit le comté de Saint-Pol (20-22). Quant à la fille demeurée à Aumarie, dédaignée par son père malgré sa beauté, ce qui lui valut le nom de « Belle Captive », elle épousa Malaquin de Bagdad. De cette alliance naquit la mère de Saladin, le sultan courtois (23).

Étude de la légende.

Réduisons cette légende à ses traits essentiels [2]. Une femme essaie de tuer son mari sous les yeux de qui elle vient de subir les derniers outrages. Par ruse, le mari amène son beau-père à décider lui-même du sort de la coupable qui est abandonnée sur la mer. Recueillie par des marins, elle devient reine sur une terre lointaine et sauve la vie de son père et de son mari venus dans la même région. Elle retourne avec eux dans son pays. Ce thème est visiblement celui d'un conte populaire. Les aventures s'expliquent par les mœurs primitives. C'est bien à tort que, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours,

1. Cf. L. Delisle, *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*, dans les *Mémoires de... l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXIII (1889), p. 1.

2. On remarquera particulièrement que le rôle du fils du comte de Pontieu est tout entier inutile à l'action.

par suite d'une erreur, favorable d'ailleurs au succès de la légende, on a voulu expliquer par la délicatesse des sentiments l'action autour de laquelle gravite tout le récit [1]. Sans aller plus loin que la première réponse de la sultane, on a cru que la femme outragée avait cherché à tuer son mari par raffinement de pudeur, pour faire disparaître le témoin de la honte qu'elle venait de subir. La seconde réponse indique un autre mobile, et l'auteur du remaniement inséré dans l'*Histoire d'outre-mer*, plus près que nous de l'ancienne rudesse, ne s'y est pas trompé. Dans les sociétés de civilisation rudimentaire auxquelles nous reportent les traditions populaires, comme on l'a montré, la responsabilité est engendrée par l'intervention du corps seul dans l'infraction matérielle [2]. Bien que victime de la violence, la femme souillée a mérité un châtiment, auquel elle tente d'échapper en tuant son mari.

Notre légende n'est pas la variante d'un thème connu, mais quelques-uns de ses éléments se retrouvent dans d'autres contes, tels la fréquente reconnaissance en pays étranger de personnages séparés par des aventures tragiques, et l'exposition au milieu de la mer, soit dans un

1. Voir les ouvrages cités de Mme de Gomez, Legrand d'Aussy, Delvau, Louandre, Gaston Paris. Pour M. W. Söderhjelm, *La nouvelle française au XVe siècle* (Paris, 1910 ; *Bibliothèque du XVe siècle*, t. XII), p. 23, « la femme veut tuer son mari parce qu'elle ne peut pas souffrir la pensée qu'il a tout vu et, dans son for intérieur, ne lui pardonnera jamais ». Pour M. G. Saintsbury, *A history of the french novel*, t. I (Londres, 1917), p. 79, Thibaut est un maladroit, ses premiers mots après l'attentat des voleurs sont pour réclamer l'allègement de sa propre souffrance, sa femme en est tellement indignée que sa tendresse se change en colère à l'égard du témoin de la honte qu'elle vient de subir.

2. P. Fauconnet, *La responsabilité* (Paris, 1920), p. 173.

tonneau, soit, par adoucissement, dans un coffre ou un bateau sans agrès. Cet abandon sur la mer est un trait peu répandu, mais il se rencontre au moins dans les deux cycles du conte de la Femme aux mains coupées [1] et du conte des Souhaits réalisés [2]. La légende la plus voisine de la nôtre a été signalée par Gaston Paris [3], c'est celle du *Dit des annelets* [4]. D'après ce poème du XIV[e] siècle, une dame du Boulonnais, à qui son mari avait permis qu'elle l'accompagnât dans un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle, est surprise dans un château écarté au moment où elle allait se donner à un chevalier rencontré en chemin. Dans son égarement, elle va jusqu'à renier son mari qui doit, par un combat judiciaire, prouver sa qualité. Le mari, de retour dans son pays, raconte l'aventure à ses parents et ses amis réunis, sans nommer les personnages. Tous sont d'avis que le forfait mérite le bûcher. Pour ne pas déshonorer la famille, on se contente d'abandonner la coupable au large de Wissant, dans un bateau sans agrès, après avoir jeté son anneau d'or à la mer et lui avoir enfoncé à force dans les doigts dix anneaux de fer. La malheureuse femme, jetée dans

1. Voir les exemples recueillis par H. Suchier, *Œuvres poétiques de Philippe Remi, sire de Beaumanoir*, t. I (Paris, 1884 ; Société des anciens textes français), p. LVI et LXXI.

2. Voir J. Bolte et G. Polivka, *Anmerkungen zu den Kinder und Hausmärchen der Brüder Grimm*, t. I (Leipzig, 1913), p. 485 (n° 54[a]). Cf. E. Cosquin, *Le lait de la mère et le coffre flottant*, dans *Revue des questions historiques*, t. LXXXIII (1908), p. 379.

3. *La légende de Saladin*, dans *Journal des savants*, 1893, p. 363. Une traduction italienne de cet article a été publiée par M. Menghini à Florence en 1896 (*Biblioteca critica della letteratura italiana* diretta da Fr. Torraca).

4. Publié par A. Jubinal, *Nouveau recueil de contes dits fabliaux...*, t. I (Paris, 1839), p. 1-32.

une île déserte, est recueillie par un grand seigneur. Elle refuse de l'épouser. Établie avec douze béguines sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, elle retrouve un jour son mari venant en pélerinage, troublé qu'il était d'avoir trouvé l'anneau d'or de sa femme dans le corps d'un poisson préparé pour sa table. Les anneaux de fer, qui avaient presque pourri les doigts de l'épouse égarée, tombent quand elle obtient son pardon.

Lieu et date de la composition.

La plus ancienne version qui nous soit parvenue est sans doute aussi la première rédaction de la légende qui ait été faite en français. M. Söderhjelm est porté à croire que ce récit en prose est « desrimé » comme d'autres du XIIIe siècle [1]. Notre conte d'une action si rapide, exposée avec une concision si frappante, ne paraît pourtant pas avoir le caractère qu'offrirait le remaniement d'un écrit antérieur.

Où vivait l'auteur ? Très probablement dans le pays même où le manuscrit a été copié. Les localités françaises qu'il connaît sont toutes en effet groupées entre Rouen et Saint-Pol. D'autre part, les anciens exemples de mots de son vocabulaire tels que *havene*, *lagan*, *cruture* se réfèrent aux régions riveraines de la Manche [2].

Notre récit connaît Saladin mort en 1193, et il a été transmis par un manuscrit de la fin du XIIIe siècle. Il a été, sans doute, rédigé au cours du même siècle. Il doit être compris avec *Aucassin et Nicolette*, *L'empereur Constant*, *Le roi Flore et la Belle Jeanne* parmi les plus anciennes

1. *La nouvelle française au XVe siècle*, p. 8.
2. Voir les dictionnaires de Godefroy et Ducange.

nouvelles françaises [1]. Ces œuvres ne peuvent guère être chronologiquement classées que par l'impression d'antiquité relative qu'elles donnent au lecteur. La sécheresse archaïque du style de la *Fille du comte de Pontieu* me fait attribuer ce conte au temps d'*Aucassin et Nicolette* qu'on date du début du XIIIe siècle [2]. C'est l'époque où vécut une princesse connue pour le patronage qu'elle accorda aux lettres, Marie, fille de Guillaume, comte de Pontieu. Elle épousa en 1208 Simon de Dammartin, recueillit en 1225 l'héritage de son père, et mourut en 1251. Gerbert de Montreuil écrivit pour elle son *Roman de la Violette* [3] et un certain Richart lui dédia l'une des versions du *Dit des quatre sœurs* [4]. Il se pourrait que notre conte eût été composé à son intention et que le rattachement à la famille des comtes de Pontieu d'un prince aussi fameux que Saladin fût une flatterie de l'auteur à l'égard de sa protectrice.

Rapports de la légende avec l'histoire.

L'arrière-grand'mère de Saladin ne peut avoir vécu

1. Il est remarquable que les manuscrits de ces diverses compositions proviennent de la même région.

2. M. C. Voretzsch, *Einführung in das Studium des altfranzösischen Literatur*, 2e édit. (Halle, 1913), p. 468, date notre conte de la fin du XIIIe siècle, mais il le juge d'après la rédaction introduite dans l'*Histoire d'outre-mer* et publiée par L. Moland et C. d'Héricault.

3. *Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers...*, par Gibert de Montreuil, publié... par Francisque Michel (Paris, 1834), p. III, et vers 59, 3207 et 6638. Cf. M. Wilmotte, *Gerbert de Montreuil et les écrits qui lui sont attribués*, dans *Académie royale de Belgique, Bulletin de la classe des lettres*, 1900, p. 166.

4. G. Paris, *La littérature française au moyen âge*, 5e édit. (Paris, 1914), ch. 154, et A. Långfors, *Les incipit des poèmes français antérieurs au XVIe siècle*, t. I (Paris, [1917]), p. 271, *Par un sien saintisme poète*.

qu'au XI[e] siècle. Aucun fait des annales des comtes de Pontieu à cette époque n'est identique à l'un de ceux du roman [1]. Deux comtes se croisèrent, Gui II, mort à Éphèse en 1147, et son fils Jean, mort à Saint-Jean-d'Àcre en 1191. Ces expéditions d'outre-mer sont les seuls événements réels qui offrent quelque ressemblance avec les aventures de notre récit. La concordance de l'histoire et de la légende dans un trait aussi banal peut être attribuée à une simple coïncidence. Il est à peine besoin de faire remarquer d'autre part que la généalogie de Saladin est toute différente de celle qui nous est rapportée.

L'auteur a emprunté aux poèmes épiques, dans lesquels ils sont fréquents, les noms de Malaquin et Aumarie et, pour intéresser davantage les lecteurs du pays où son œuvre devait surtout se répandre, il a mis en scène la famille des comtes de Pontieu, comme d'autres attribuaient au comte d'Artois, au comte de Poitiers ou à la comtesse d'Anjou des aventures empruntées également à la tradition populaire. Des noms familiers aux hommes du XIII[e] siècle vivant dans le nord de la France, tels que le Pontieu et la Flandre, Saint-Pol, Domart et Rue, ou Saint-Jacques de Compostelle, de réputation universelle, ou Saint-Jean-d'Acre et Brindisi, largement connus à la suite des croisades, ont été donnés aux lieux probablement anonymes dans la source orale de la légende. Le narrateur du moyen âge a subi un entraînement identique à celui des auteurs du Pontieu qui, racontant de nos jours les mêmes aventures, n'ont pas hésité d'ajouter quelques données de la géographie de

1. Voir Ducange, *Histoire des comtes de Ponthieu et de Montreuil*, publiée par l'abbé A. Le Sueur, dans *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, t. XXIV (4[e] série, t. VIII, 1917).

leur contrée. Dans cette illustration pseudo-historique, il a d'ailleurs montré une discrétion certaine. Comme s'il craignait de s'opposer par ses fictions à des traditions connues dans le pays, il s'est efforcé de ne pas préciser l'identité des héros de la légende, malgré la gêne qu'il dut éprouver dans la rédaction. Ni le comte de Saint-Pol, ni le comte de Pontieu, ni sa fille ne portent de nom. Parmi les héros principaux, le neveu du comte de Saint-Pol, Thibaut, est seul désigné autrement que par son titre. A la fin du roman, notre écrivain a quitté, il est vrai, cette réserve, mais à l'égard de personnages qui n'interviennent pas dans l'action, simplement cités à cause de la célébrité de leurs noms : Saladin, et ce seigneur de la famille des Préaux dont les membres avaient glorieusement combattu les infidèles aux côtés de Richart Cœur-de-Lion[1].

Les événements romanesques du récit du moyen âge ont pourtant été pris au sérieux par des historiens du XVIIe siècle, et, depuis ce temps, nombre d'auteurs ont reconnu en eux des aventures réelles, ou tout au moins l'écho de faits historiques. Gaston Paris a rompu cette tradition d'erreur, qu'il ne faisait pas remonter au delà du XVIIIe siècle. Voici comment elle est née.

Dès 1608, dans un recueil d'historiettes singulières publié par Adrien de Boufflers[2], la légende du manuscrit 25.462 est résumée, au chapitre des personnages « lesquels, abandonnez aux ondes, enfermez dans des

1. Voir l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, éd. P. Meyer, t. III (Paris, 1901 ; Société de l'Histoire de France), p. 59, note 1. On ne connaît pas de seigneur de cette race du nom de Raoul.

2. *Le chois de plusieurs histoires et autres choses mémorables tant anciennes que modernes appariées ensemble pour la pluspart non encores divulguées* (Paris, 1600, in-8o). Voir ci-dessus, p. XV.

coffres et tonneaux, ont esté divinement retirez du péril », sous le titre : « De la dame de Dommarc », après le récit de l'exposition de Moïse sur le Nil et des aventures de Danaé. Boufflers a beaucoup abrégé et modifié le texte du moyen âge. Il n'est plus question dans son œuvre de la stérilité de la femme de Thibaut de Dommart, d'un vœu et de pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est au cours d'un simple voyage « où les appelloit le bien de leurs affaires » que le viol a lieu. Après l'attentat, la fille du comte de Pontieu délivre son mari, sans chercher à le tuer. Thibaut n'hésite pas à raconter clairement l'aventure à son beau-père. Celui-ci, pour effacer la honte apportée à sa race, expose sa fille dans un tonneau, un jour qu'il était aller se promener a Rue et avait voulu « visiter la mer qui en est fort proche [1] ». Trois heures après, la jeune femme est recueillie par les Flamands. Elle leur laisse ignorer son nom pour ne pas faire tort à la réputation de son père. Boufflers se contente de dire ensuite qu'après maintes périlleuses aventures, la fille du comte de Pontieu retrouva son mari et passa le reste de ses jours « en toute dévotion et austérité de vie, selon que fit aussi le sieur de Dommarc ». Ainsi privée de la partie relative à l'Orient, la légende fut accueillie par le religieux Carme Jacques Sanson, en religion Ignace-Joseph de Jésus Maria, dans son *Histoire généalogique des comtes de Pontieu et maieurs d'Abbeville* publiée à Paris en 1657 [2]. Il ajouta quelques réflexions pieuses et identifia les héros du roman avec des personnages historiques. L'absence de mention

1. Voir ci-après, p. LXIII.

2. Le Père Ignace cite aussi comme source « le sieur Pithou... en ses œuvres historiques ». J'ai vainement cherché chez cet érudit un passage se rapportant à la légende.

du sultan Saladin dans l'analyse d'Adrien de Boufflers lui laissait toute liberté pour le choix de l'époque. On trouve au moyen âge des traces d'une famille de Domart[1]. Gautier de Domart et son fils Bernart prirent part à la première croisade[2]. L'histoire de cette lignée féodale est encore mal connue, mais on sait depuis longtemps que la châtellenie de Domart appartenait depuis le XIIe siècle au moins, non aux seigneurs qui s'intitulaient « de Domart », mais aux seigneurs de Saint-Valery[3]. On comprend donc que le Père Ignace, voulant identifier Thibaut de Dommart, ait été amené à chercher le gendre du comte de Pontieu dans la famille de ces seigneurs. Il trouva qu'Adèle, fille du comte Jean, avait épousé Thomas, seigneur de Saint-Valery, mort en 1214[4]. Entraîné par le désir d'accorder l'anecdote de Boufflers avec ce fait historique, l'historien du XVIIe siècle changea sans scrupule le nom de Thibaut de Domart en celui de Thomas de Saint-Valery, seigneur de Domart. Peu de temps après, Ducange eut à examiner la question pour deux de ses ouvrages, l'*Histoire des comtes de Pontieu*[5] et l'*Histoire des seigneurs de Saint-Valery*[6]. Son information n'était pas réduite au

1. Marquis de Belleval, *Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu*, 2e éd. (Paris, 1876), col. 368.

2. *La chanson d'Antioche*, éd. P. Paris (Paris, 1848), t. I, p. 100 et passim.

3. René de Belleval, *Les fiefs et les seigneuries du Ponthieu et du Vimeu* (Paris, 1870), p. 104.

4. Voir les histoires des comtes de Pontieu et des seigneurs de Saint-Valery citées dans notre travail et André Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Dreux* (Paris, 1631), p. 71.

5. Ouvrage cité, p. 113 et 117. Dans ces passages Ducange entend par « ailleurs » son histoire des seigneurs de Saint-Valery.

6. Manuscrit autographe, Bibliothèque nationale, ms. fr. 9478, fol. 254 v°.

livre de Boufflers. Nous avons vu qu'il avait eu entre les mains le manuscrit 25.462. Il n'ajouta pas foi, comme bien on pense, à la généalogie de Saladin, mais il eut la faiblesse de reconnaître comme son devancier le comte Jean et sa fille Adèle dans les héros d'un récit si manifestement fabuleux. Il se contenta d'ajouter, pour toute justification, que le seigneur de Domart « est nommé mal Thibaud au lieu de Thomas ». Ces œuvres de Ducange, dont une partie seule vient d'être publiée, n'ont pas eu une grande influence sur les historiens postérieurs. Le livre du Père Ignace, au contraire, a été suivi par l'*Histoire du comté de Ponthieu* de Dévérité (Londres, 1765) et l'*Histoire d'Abbeville* de F. C. Louandre [1]. D'après ces ouvrages ont été publiés de nos jours diverses compositions d'histoire locale dans lesquelles l'interprétation historique de la légende s'est encore développée. Pour Florentin Lefils [2], par exemple, qui est informé par l'ouvrage de Dévérité, la forêt où les brigands dressent leurs embuches est sans doute la forêt de Crécy, le navire flamand aborde à Rue, non à Saint-Valery, comme l'ont dit « les chroniqueurs », le comte Jean, pris de remords, se croise, et avant de partir en Orient, donne un droit de pêche aux moines de Saint-Valery, « dans les parages où sa fille avait été retirée de l'eau ». Ernest Prarond [3] rattache l'aventure à l'histoire de Noyelles-sur-Mer, ne doutant pas, sur l'autorité du Père Ignace,

1. *Histoire ancienne et moderne d'Abbeville* (Abbeville, 1834), p. 76, 78, le passage est modifié dans les éditions suivantes : *Histoire d'Abbeville et du comté de Ponthieu jusqu'en 1789*, t. I (Abbeville, 1845), p. 141, ou (1883), p. 124.

2. *Histoire... de la ville de Rue* (Abbeville, 1860), p. 87.

3. *Histoire de cinq villes et de trois cents villages*, 4e partie, t. II (Paris et Abbeville, 1868), p. 189.

qu'Adèle ne se soit réfugiée au château de ce lieu après ses malheurs.

Tout aussi déraisonnables sont les réflexions sur ce récit populaire inspirées à M. A. Fioravanti[1] par le travers de donner à tout prix un fondement historique aux anciennes légendes. Il veut que la fille du comte de *Pontieu* soit en réalité la fille du comte de *Poitiers*, Aliénor d'Aquitaine, et que le soudan son mari soit le grand Saladin, pour qui la reine de France aurait eu une inclination rapportée chez nombre d'écrivains du moyen âge. Gaston Paris, avec raison, s'est refusé à discuter des hypothèses aussi peu justifiées[2].

La prétendue parenté de Saladin avec les comtes de Pontieu a été connue également par l'auteur du début du XIVe siècle à qui nous devons la longue chanson de geste appelée *Baudoin de Sebourc*[3]. La duchesse de Pontieu, raconte ce poème, était sur le point de se marier à Nimègue avec Esmeré, fils d'Ernout de Beauvais, quand elle est abandonnée par son fiancé, séduit par Éléonore, sœur du sarrazin Rouge-Lion. Elle se rend par mer à Boulogne. Assaillie par la tempête, elle est jetée sur les côtes de Babylone. Saladin, soudan du pays, l'épouse :

> La nuit jut a la dame, .ij. enfans engenra,
> .j. fil et une fille a che qu'on me conta,
> Salatie ot a nom ichelle fille la,
> li fiex Salehadins, qui cristiens greva.

Baudoin de Sebourc, frère d'Esmeré, après de nombreuses aventures, est fait prisonnier par les infidèles et

1. *Il Saladino nelle legende francesi e italiane del medio evo* (Reggio-Calabria, 1891).
2. *La légende de Saladin*, p. 437, note 7.
3. *Li romans de Bauduin de Sebourc*, [éd. Bocca] (Valenciennes, 1841).

conduit devant le soudan de Babylone. La reine l'interroge, le reconnaît et lui confie son repentir d'avoir renié la foi chrétienne. Baudoin ira en France demander au duc de Pontieu, Jean, de venir délivrer sa sœur. Le soudan consent à cette mission, car on lui fait croire qu'elle a pour objet de solliciter du frère de la reine sa conversion à la religion de Mahomet. Jean, blessé dans un tournoi, avait confié le gouvernement du duché à une de ses sœurs, qui reçoit à Abbeville l'envoyé d'Orient. Elle est tellement indignée par l'apostasie de sa sœur qu'elle empêche Baudoin de rencontrer le duc de Pontieu. Quand le frère d'Esmeré revient à Babylone après son échec, il apprend que la sultane est morte. Cet épisode de *Baudoin de Sebourc* a été connu par le chroniqueur Jean d'Ypres[1], qui n'a pas hésité à lui emprunter la généalogie de Saladin.

Il me paraît impossible de déterminer avec sûreté le rapport qui unit la chanson de geste à notre roman. Gaston Paris croyait à l'existence d'une légende antérieure à toute rédaction, faisant remonter à la famille des comtes de Pontieu l'origine du sultan Saladin. Cette légende aurait été unie à un conte populaire dans la *Fille du comte de Pontieu*, tandis qu'elle nous serait présentée de façon indépendante dans *Baudoin de Sebourc*. Je suis plutôt porté à admettre que la généalogie de Saladin a été créée par l'auteur du roman et que le poète du XIVe siècle l'a empruntée, en la modifiant un peu. Toute fable relative à Saladin n'a pu se développer qu'à partir du début du XIIIe siècle, soit à l'époque où

1. Jean d'Ypres ou Jean Le Long, abbé de Saint-Bertin de Saint-Omer, a écrit vers 1370 une chronique publiée dans les *Monumenta Germaniae historica*, t. XXV (1880). Voir p. 818 : « Saladinus Turchus sed de matre gallica Pontiva ».

la première version du récit en prose fut composée. Il m'est difficile de concevoir que la création de la légende soit distincte de la rédaction du conte par lequel nous la connaissons d'abord. L'origine chrétienne de Saladin a été imaginée, à mon sens, par la fantaisie personnelle d'un écrivain en quête d'illustrations historiques pour orner un thème légendaire.

Rédaction remaniée

(Extrait de l'*Histoire d'outre-mer*).

Les manuscrits.

L'*Histoire d'outre-mer et du roi Saladin* est encore inédite. Elle n'est pourtant pas restée ignorée des historiens de l'Orient latin. Dès 1679, S. de Broë, seigneur de Citry et de La Guette, en a publié une longue analyse [1]. Les faits rapportés sont si fabuleux que les érudits du XVII[e] siècle ne laissèrent pas de douter, à tort, de l'authenticité de cette source [2]. De nos jours, quelques extraits du même texte ont été imprimés [3]. Cette chro-

1. *Histoire de la conqueste du royaume de Jerusalem sur les chrestiens par Saladin, traduite d'un ancien manuscrit* (Paris, 1679).

2. Voir P. Paris, dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXI (1847), p. 682.

3. Comte Riant, *Haymari Monachi de expugnatione Accone liber tetrastichus* (Lyon, 1866), p. 68, note XI. R. Röhricht, *Testimonia minora de quinto bello sacro* (Publications de la Société de l'Orient latin, Série historique, t. III, Genève, 1882), p. LXXII et p. 311, n° 213. H. Michelant et G. Raynaud, *Itinéraires à Jerusalem et descriptions de la terre sainte rédigés en français aux XI[e], XII[e] et XIII[e] siècles*. (Mêmes publications, Série géographique, t. III, Genève,

nique se rattache aux diverses traductions et continuations de Guillaume de Tyr connues sous le nom d'*Éracles*[1] et offre de nombreux passages communs avec la chronique d'Ernou[2]. Les événements qu'elle rapporte descendent jusqu'aux environs de l'année 1228, et sa composition doit être de peu postérieure à cette date. Elle a été transmise par trois manuscrits de notre Bibliothèque nationale.

L'un deux (*A*), le n° 770 du fonds français[3] (ancien *regius* 7185, 3. 3.), nous la présente, après les romans du *Saint-Graal* et de *Merlin*, dans un gros volume de parchemin, orné de miniatures, et écrit sur trois colonnes à la fin du XIIIe siècle ou au début du siècle suivant. Des formes comme *esveillie* fol. 315 *f*; *biauté* 315 *e*; *biele* 315 *e*; *Diu* 316 *e*; *vausist* 317 *e*; *cose* 316 *d*; *commencha* 316 *c*; *volentét* 316 *e*; *ussage* 318 *c*; *gentius* 315 *e*; *tenrement* 316 *e*; *le voie* 316 *e*; *iaus* 316 *c*; *ciaus* 318 *f*; *sen lit* 315 *f*; *n'ariesmes* 316 *e*; *desimes* 321 *b*; *misent* 316 *e*; *conchiut* 318 *d*; *deportaisse* 317 *c*, indiquent clairement que le copiste du manuscrit était du pays qui s'étend au nord de la région picarde vers Lille, Tournai, Valenciennes et Mons. Diverses mentions écrites sur le

1882), p. XIII. Une version en prose de l'*Ordre de chevalerie* interpolée dans le texte du manuscrit 770 a été publiée par M. H. Kjellman, *Les rédactious en prose de l'Ordre de chevalerie* (Upsal, 1920; *Studier i modern språkvetenskap utg. av nyfilologiska sällskapet i Stockholm*, VII).

1. Elle constitue la rédaction *B* de l'*Inventaire des manuscrits de l'Éracles* publié par le comte Riant dans les *Archives de l'Orient latin*, t. I (1881), p. 248.

2. Voir L. de Mas Latrie, *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier* (Paris, 1871; Société de l'Histoire de France). Sur les rapports des deux textes, voir G. Paris, *La légende de Saladin*, p. 356.

3. Voir P. Paris, *Les manuscrits françois de la bibliothèque du roi*, t. VI (Paris, 1845), p. 130.

volume permettent de marquer quelques étapes de sa tradition. Il fut probablement rapporté du Hainaut au début de l'année 1346 par Pierre des Essarts, qui le prêta au duc de Normandie devenu plus tard roi de France et connu sous le nom de Jean le Bon [1]. Il appartint peu après à un seigneur appelé Jean de la Rivière [2]. Au XVIIe siècle, il passa des mains de Cabart de Villermont dans celles de S. de Broë [3]. Acheté en 1725 pour

1. Sur le dernier feuillet, on lit en effet, d'une main du XIVe siècle : « Cest livre est sire Pierre des Essars qui le presta et envoia a monss. le.. duc de Norm. par Geuffrin Nivelle de Bernville clerc mestre Martin de Mellou. Melloux ». Ce Martin de Mellou, qualifié de *clericus regis et secretarius ducis Normannie*, est cité en 1349 et 1350 dans les *Journaux du trésor de Philippe VI de Valois*, éd. J. Viard (Paris, 1899; *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*), table. Cangé a noté au début du manuscrit qu'il s'agissait de Pierre II des Essarts qui, d'après l'*Histoire généalogique* du Père Anselme, t. VIII (1733), p. 555, avait été député avec Simon de Bucy pour aller à Hallwin et à Binch en Hainaut, traiter du mariage de Louis de France, second fils de Jean, duc de Normandie, avec la fille du duc de Brabant. Il vaqua à cette négociation aux mois de janvier et février 1346. L'identification de Cangé admise par Paulin Paris et L. Delisle (*Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, p. 15) est très probable. Sur le même feuillet, on lit la signature « Jeh. duc » Cangé croyait que c'était celle de Jean, duc de Normandie, Paulin Paris le conteste et je ne suis pas parvenu à trancher la question.

2. Voir à la dernière page la mention du XVe siècle : « Se livre est a Jehan de la Riviere segneur de Chande..s. Qui l'amblera... » etc. Paulin Paris a lu à tort *Chandeniers*. La fin du mot est indistincte. Il s'agit sans doute de la grande famille de la Rivière en Nivernais, dont les membres ont vécu dans l'entourage de Charles V et de Charles VI.

3. Voir S. de Broë, ouvrage cité, préface : « Au reste, je ne dois pas cacher au public que ce manuscrit m'a esté donné par Monsieur Cabart de Villermont. » Il s'agit bien du ms. 770 et non du ms. 12.203, voir Paulin Paris, notice citée. Ajouter que le ms. 770 est seul à interpoler l'*Ordene de chevalerie* qui figure dans le résumé de La Guette.

120 livres par Châtre de Cangé, il fut acquis en 1733 avec les autres manuscrits de cet amateur par la Bibliothèque royale [1].

Le second manuscrit (*B*) est aujourd'hui coté « français 12.203 » (ancien Supplément français 455). Il a été souvent cité, car il contient, après notre chronique, divers textes importants : l'*Ancienne chronique de Flandre*, la chronique de Villehardouin et sa continuation par Henri de Valenciennes, l'*Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* [2]. C'est un volume écrit avec soin soit à la fin du XIII[e] siècle, soit quelques années plus tard, sur parchemin, à deux colonnes, et enrichi de belles miniatures. Les caractères linguistiques de la copie [3] conviennent à peu près à la région devenue le département du Pas-de-Calais. Au verso du premier feuillet de garde, on lit en titre : « Ci commence l'Istore d'outre mer et de le naissance Salehadin, comment il fu estrais de le comtesse de Pontiu. Aprés i est... » etc. Nous pouvons suivre l'histoire de ce livre depuis 1405. Il est signalé dans l'inventaire fait à Arras le 7 mai de cette année, des biens meubles laissés par Marguerite de Flandre, duchesse de Bourgogne [4]. Nous le retrouvons à Dijon, en 1420,

1. Voir L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, p. 411. Le manuscrit porte au verso du plat initial de la reliure la date et le prix d'achat par Cangé et, sur le titre, d'une main du XVIII[e] siècle : « Codex D. de Cangé 14 », et d'une main du XIX[e] siècle : « Cangé 6 ».

2. Sur ces textes, voir A. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, t. II et III (Paris, 1902-1903), n[os] 1839, 2350, 2217.

3. Cf. *essaucie* (fol. 4 *d*), *biaus* (4 *c*, 12 *a*), *biele* (4 *c*), *Diu* (5 *b*), *boins* (4 *b*), *vausistes* (7 *a*), *cascun* (4 *d*), *laskier* (6 *a*), *che* (5 *a*), *commencha*, *chil* (5 *c*), *gentius* (4 *c*, 12 *a*), *tenrement* (5 *d*), *li voie* (5 *c*), *le boine* (5 *c*), *aus* (12 *c*) ; *a mi* (4 *d*) ; *men* (5 *d*) ; *no livre* (9 *c*) ; *misent* (5 *b*) ; *partesistes* (6 *c*) ; *jou euc* (10 *b*) ; *veïr* (9 *c*).

4. Cet inventaire a été quatre fois publié, en dernier lieu par le

dans la bibliothèque du petit-fils de cette dame, Philippe le Bon[1]. Il fut transporté dans les Pays-Bas. Nous avons en effet la preuve qu'il était en 1468 dans une des résidences ducales de ce pays[2], et en 1487, à Bruxelles[3]. Nous suivons sa trace dans les inventaires des collections des souverains des Pays-Bas, Charles-Quint[4] et Phi-

chanoine Dehaisnes, *Documents et extraits divers concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV[e] siècle*, 2[e] partie (Lille, 1886), p. 880 : « Livres et roumans en .iij. coffres dont l'un est signiet AC..... *Item* .j. livre de Salhadin et de la prise de Constantinople ». La mention n'est pas précise, mais c'est bien de notre manuscrit qu'il s'agit, cf. G. Doutrepont. *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 10.

1. G. Doutrepont, *Commission royale d'histoire, Inventaire de la « librairie » de Philippe le Bon* (Bruxelles, 1906), p. 119, n° 180 : « *Item*, ung autre livre nommé Salehadin et de la prinse de Constantinoble, couvert de cuir vermeil, commençant au .ij[e]. feuillet *tans du roy Fouque* et au derrenier feuillet *li legaux*, a fermouers d'argent ».

2. « Ung livre couvert de cuir rouge et cloué a cloans d'argent, intitulé au dehors : Le livre de l'istoire d'outre mer du roy Salhadin, comançant ou second feuillet *tans du roy Fouques* et au dernier *ly legaulx vint en* », Barrois, *Bibliothèque protypographique*, p. 218, n° 1532, dans l' « Inventoire de la librarie qui est en la maison a Bruges, *circa* 1467 », inventaire dont l'origine a été contestée, cf. G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. XXXIX. Sur la date, voir H. Martin, *Bibliothèque des ducs de Bourgogne, Date de l'inventaire dit de 1467*, dans *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 1917, p. 385.

3. Inventaire des livres « trouvez en la chambre de la garde des joyaulx en l'hostel du roy en la ville de Brouxelles », éd. Barrois, p. 248, n° 1733 : « Ung autre grant volume couvert de cuir rouge atout boutons de leton sur chascun costé, historié et intitulé : « Le livre de l'istoire de oultre mer et du roy Salhadin », comenchant au second feuillet *temps du roy Fouque* et finissant au derrenier *moult d'autres haulx clercs* ».

4. *Inventaire des joyaux... livres, tableaux etc. de Charles-Quint, dressé à Bruxelles au mois de mai 1536*, publié par L. Michelant, dans *Compte rendu des séances de la commission royale d'histoire ou Recueil*

lippe II [1]. Les catalogues de la bibliothèque royale de Bruxelles en font état, celui de Viglius de Swichem, en 1577, sous le nº 209 [2], celui d'*Antonius Sanderus*, en 1644, sous le nº 185 [3], celui de Franquen, en 1730, sous le nº 302. Achille Godefroi, garde des archives de la Chambre des comptes de Lille, chargé d'examiner les manuscrits de la bibliothèque royale de la ville de Bruxelles occupée par les troupes françaises en 1746, consacra à notre volume une courte notice [4]. Peu après, le conseiller Courchetet d'Esnans, qui avait la mission

de ses bulletins, 3e série, t. XIII (Bruxelles, 1872), p. 282 : « Autre vielz livre en parchemin escript a la main, illuminé en aucuns lieux, couvert d'une couverte rouge tout pourrye, a deux clouans de tissu et de dix bouttous de leton, intitulé *Le livre de l'histoire d'oultre mer et du roy Salahadin*, commenchant... *tans du rof oncques* ».

1. Inventaire fait à Bruxelles en mars 1568, avant Pâques, à l'occasion de l'installation d'un nouveau garde, Bibliothèque nationale, Cinq cents de Colbert, ms. 130, fol. CII : « Aultre vielz livre en parchemin escript a la main, illuminé en aucuns lieux, couvert d'une couverture rouge toute pourrye, a deux clouans de tyssu et dix boutons de leton, intitulé *Le livre de l'histoire d'oultre mer et du roi Salahadin*, commenchant au .ije. feuillet *tans du roi Foucques* ».

2. Voir pour ce catalogue et celui de Franquen le tableau de concordance publié dans [J. Marchal], *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale des ducs de Bourgogne*, t. I (Bruxelles et Leipzig, 1842), p. CCLI.

3. *Bibliothecae belgicae manuscriptae pars secunda* (Lille, 1644), Mss. codices ducum Burgundiae in palatio Bruxellensi, p. 5.

4. Bibliothèque de Lille, fonds Godefroi, t. 26, fol. 102 : « Histoire d'oultre mer du roy Saladin, volume in-folio en vélin, relié en bazane brune, contenant à peu près 200 feuillets. Cette histoire est divisée en cinq parties... ». Le manuscrit des notes de Godefroi porte sur la première page la mention qui suit : « Extraits curieux et détaillés des manuscrits étant à la Bibliothèque de Bruxelles dont aucuns ne sont imprimés. Tome premier contenant l'histoire et la théologie. Ces extraits ont été faits par J.-B. Achilles Godefroy, mon père, quand il a été envoié à Bruxelles par le Roy en 1746, lorsqu'il s'en étoit rendu maître ».

de recueillir les pièces conservées aux Pays-Bas intéressant l'histoire de France, fit parvenir à Paris divers manuscrits, parmi lesquels le nôtre. Depuis il est demeuré à la Bibliothèque nationale [1].

Le dernier manuscrit (français 24.210, ancien Sorbonne 397), écrit sur papier, est daté de 1458. Il contient aussi la chronique de Villehardouin et l'*Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*. On y remarque l'ex-libris du xve siècle : « J. Pesquier. » La reliure porte encore les armes du cardinal de Richelieu à qui il appartint.

Le début de l'*Histoire d'outre-mer* est semblable à celui de la chronique d'Ernou, mais les deux premiers manuscrits, après avoir raconté comment Renaut de Châtillon devint prince d'Antioche, ne passent pas directement comme le ms. 24.210 à l'histoire de *la Mulaine* [2] de Babilone, ils intercalent la légende de la fille du comte de Pontieu.

Cette rédaction a été publiée par L. Moland et C. d'Héricault, d'après le ms 12.203 et sous le titre d'« Istore d'outre mer », donné, comme nous l'avons vu, par ce manuscrit à la chronique dans laquelle notre récit est inséré [3]. Elle a été à deux reprises adaptée en français moderne. Une première fois, avec beaucoup de liberté, par A. Delvau et, tout récemment, avec plus de fidélité et de goût, par M. Fernand Fleuret [4].

1. Marchal, t. I, p. CLVI et suiv., CCLI, et L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, p. 418-9, 569-70.

2. Titre qui paraît s'être appliqué spécialement aux souverains d'Égypte, tiré d'un mot arabe signifiant « notre maître ». Voir G. Paris, *La légende de Saladin*, p. 285, note 2.

3. *Nouvelles françaises en prose du XIIIe siècle* (Paris, 1856), p. XXXV et 161.

4. A. Delvau, *Collection de romans de chevalerie mis en prose par*

Rapports avec la rédaction primitive.

La seconde rédaction est peu différente de la première ; non seulement le fonds du récit ne s'en écarte pas sensiblement, mais les phrases mêmes de la version isolée se retrouvent dans l'interpolation de la chronique. A n'en pas douter, nous sommes en présence, non d'une composition originale, mais d'un simple remaniement du texte antérieur. L'un des copistes de l'*Histoire d'outre-mer*, avant d'aborder la vie de Saladin, a voulu informer le lecteur de l'origine de ce prince, comme dit le manuscrit 12.203 : « por chou que molt de gens ki ont oï l'estore d'outre mer et les fais dou roi Salehadin ne sorent onques de qués genres il fu estrais ». Ayant sous les yeux la version connue seulement aujourd'hui par le manuscrit 25.462, il a modifié ce texte, d'une simplicité archaïque, sur le modèle du style plus fleuri de la chronique ; en outre, il a changé un peu le thème de la légende pour la rendre plus humaine. Ainsi, apparaît, dès la première adaptation, la tendance, qui se développera jusqu'à l'époque romantique, à transformer un récit d'aventures étranges et barbares en un conte courtois.

La première rédaction est souvent enrichie dans ce remaniement de détails édifiants et de réflexions pieuses, ce qui laisse à penser que l'interpolateur de l'*Histoire d'outre-mer* était un clerc [1]. Ainsi sont ajoutées les

un moderne, t. IV (Paris, 1869), p. 36. — *La comtesse de Ponthieu*, conte en prose du XIIIe siècle traduit par Fernand Fleuret. Aux éditions de la Sirène [Paris, 1920], 72 pages, in-16. Le titre de départ porte : « La comtesse de Ponthieu, Histoire d'outremer. »

1. Un certain souci de régularité canonique et de précision théologique confirme cette opinion. Dans la plus ancienne rédaction, c'est devant l'archevêque le plus voisin, celui de Rouen, que le comte

prières adressées par Thibaut et son beau-frère (ch. 9), par la jeune femme sauvée de la mort (10), par le comte au milieu de la tempête (13), par la famille regagnant le Pontieu (20). Un mot de pieuse consolation adoucit la mention du martyre du prisonnier chrétien (14), les malheurs du comte sont expliqués par son péché (17), sa fille ne confesse pas sans l'excuser l'apostasie qu'elle a commise (17) et le nom de Dieu amène le rappel de la miséricorde divine (17).

L'extrême concision de la plus ancienne forme de la légende a paru fatigante, et pour y remédier, sans éviter l'inconvénient de relâcher la tension de l'intrigue et de ruiner son attrait mystérieux, on a introduit des éclaircissements. Ce qui pique le plus notre curiosité, c'est le motif tenu caché jusqu'à la scène de reconnaissance en Aumarie de la tentative faite par la femme de Thibaut de tuer son mari. L'auteur de la seconde rédaction ne l'a pas vu. Il nous informe prématurément de la crainte éprouvée par la fille du comte de Pontieu d'être punie de la souillure qu'elle a reçue (6). Ce désir de clarté se manifeste aussi par des explications de détail [1], par le rappel des liens de parenté entre les divers

va se confesser; dans l'*Histoire d'outre-mer* c'est devant l'archevêque de Reims, métropolitain du diocèse d'Amiens dans lequel le Pontieu est compris. Ce n'est plus du pouvoir direct de saint Jacques qu'on espère un héritier, mais de l'intercession de ce saint auprès de Dieu (ch. 3) ; le pape ne considère plus comme un miracle l'heureux dénouement des aventures de Thibaut et de sa femme (ch. 20).

1. Ainsi, les explications de la difficulté pour une femme d'accomplir le pélerinage de Saint-Jacques de Compostelle (ch. 3), de la peur d'un coup d'épée éprouvée par Thibaut, ce qui pourrait sembler étrange chez un chevalier (5, cf. 6 « car il estoit tous nus... »), du régime de nourriture des prisonniers délivrés (15). Voir également la naïve réflexion ajoutée au ch. 7 : « tost furent reviestu et racesmé *car il avoient bien de coi* ».

personnages [1] et l'insistance sur les changements de scène accusés par des formules telles que *mais or se taist* (ch. 12, 21), *or vous lairons* (20).

Dans cette adaptation, l'écrivain s'est préoccupé de rendre non seulement l'exposé plus intelligible et plus édifiant, mais aussi plus courtois. A l'annonce de la grossesse et de la maladie de sa femme, le soudan ne manifestait primitivement que de la joie. Il trouve maintenant quelques mots de compassion (18). L'addition de phrases de politesse est fréquente, surtout à la fin, qui a été très agrémentée, où notamment le mariage de la Belle Captive est un prétexte pour introduire la mention de toutes sortes d'égards entre les personnages [2]. Sans doute aussi par recherche de la convenance et de la distinction des mœurs, on a omis de reproduire l'aveu fait par la sultane à son mari d'être quelque peu seule avec lui et d'avoir besoin d'autre compagnie (14), on n'a pas répété que la reine trancha de sa main la nourriture des prisonniers (15) et que ceux-ci étaient devenus familiers au point de ne pas se lever quand leur protectrice venait ou partait (16). Ce souci de délicatesse va jusqu'à supprimer la malice de l'original, ainsi Thibaut n'envisage plus devant sa femme, qu'il n'a pas encore reconnue, le bonheur d'avoir la plus belle dame du monde (17). Il est tel cas où le même besoin de bienséance conduit à une maladresse. Pour adoucir la brutalité du tableau qui nous montre Thibaut nu exposé aux coups de sa femme, l'auteur ajoute que le chevalier avait sa chemise et ses braies, il oublie que plus

1. Comme ch. 14 : « T. ki barons estoit a la dame » ; ch. 17 : « T. son baron » ; etc.

2. Voir également, ch. 12, l'addition des remerciements adressés aux Templiers.

haut il a dit, comme dans la première rédaction, que les brigands avaient pris jusqu'à la chemise de leurs victimes (ch. 5).

Notre interpolateur n'était pas moins sensible aux nobles sentiments qu'aux bonnes manières. Il a été indigné par le rôle du mari qui, après avoir amené son beau-père à condamner inconsciemment sa propre fille, lui dévoile la vérité. S'il n'a pas osé supprimer l'offre perfide faite par Thibaut d'appeler en témoignage la dame coupable elle-même, il a introduit les objections tardives opposées au désir instant exprimé par le comte de Pontieu de connaître l'héroïne de l'aventure (8). L'odieux de la conduite de Thibaut est pallié, aux dépens d'ailleurs de la logique de son attitude.

Le style a notablement changé de caractère dans la seconde rédaction. Quelques répétitions maladroites ont été évitées [1]. Il a été surtout rendu beaucoup plus nourri. Des épithètes ont été ajoutées et des propositions accessoires ont été intercalées, simplement pour orner la forme jugée trop nue du texte antérieur. Ainsi adjoint-on des expressions comme *mout boine dame et preudefemme et vaillans* (1), *mout biele et mout vaillant, k'il mout ama* (1), *si en fu mout liés, se Diex m'aït* (2), *qui mout estoit sages et apensés, ke jou mout aim* (8), *ki puis devint mout biele et mout sage* (11), *ki sages estoit et apierchevans* (23), etc. Elles ont été glissées çà et là, d'une façon presque mécanique, sans jugement. Par exemple, il est remarqué que la fille de la comtesse de Pontieu fut « mout dolante et mout destourbee » (1) de la mort de sa mère, or l'enfant n'a pas encore trois ans

1. Ainsi, ch. 11, la répétition de *parla et entendi sarrasinois*, et ch. 17 et 18, la similitude des réponses du comte de Pontieu et du soudan.

accomplis. Les fioritures du même genre abondent à chaque page. Les qualités de sobriété et de vigueur de l'original se perdent dans ce développement banal. Néanmoins, l'influence du modèle reste assez grande et le goût de l'auteur assez sain pour maintenir encore une certaine force. Bien que plus alangui, le récit demeure alerte, et l'enjolivement du style n'est pas sans produire quelquefois une impression nouvelle d'urbanité et de distinction.

Le vocabulaire a subi quelques changements. Il est plus récent et ne convient pas, semble-t-il, à la région côtière. Sont évités les mots *bachelier*, *cruture*, *lagen*, *laiseur*, *oeus*, l'expression *a l'ains que*, *pendre* est employé au lieu de *pendre par les gueles*, *port* au lieu de *havene*, *bondenel* est remplacé par *pontenail*, mot dont le dictionnaire de Godefroi constate la conservation dans le patois de Tournai. L'auteur du remaniement ne devait pas vivre loin de cette dernière ville.

Il ne peut être douteux après cette étude que l'interpolation de l'*Histoire d'outre-mer* ne soit un développement maladroit du récit de l'ancien manuscrit de Notre-Dame de Paris. A défaut de comparaison minutieuse, l'impression profonde d'antiquité donnée par la lecture de ce dernier texte suffirait à établir la vérité. Moland et Héricault concevaient pourtant entre les deux rédactions un rapport inverse. Sans aucune discussion, ils ont avancé que le texte le plus étendu avait été « mutilé et arrangé par un copiste inintelligent », puis transmis sous cette forme dans le manuscrit 25.462. Encore aurait-il fallu ajouter, comme Gaston Paris l'a fait remarquer, tout en admettant cette thèse [1], que l'auteur de la rédac-

1. *La légende de Saladin*, p. 360, note 1.

tion isolée n'était pas un simple abréviateur et qu'il était capable d'une certaine initiative. Tels détails de son récit ne figurent pas en effet dans l'autre. Nous en avons déjà signalé quelques-uns, citons encore l'usage de la poix (ch. 9) et la permission demandée par la sultane de parler à son frère (14). L'opinion des éditeurs de l' « Istore d'outre mer » a été admise jusqu'ici et le texte publié par Méon a été négligé. Cette adhésion a empêché que notre conte ait obtenu le rang que lui assignent sa valeur littéraire et la date de sa composition.

Établissement du texte.

Les deux manuscrits de l'*Histoire d'outre-mer* qui contiennent la légende de la fille du comte de Pontieu, écrits dans des régions voisines et à une même époque, sont de valeur à peu près égale. Le manuscrit 12.203 (B), est quelquefois meilleur que le manuscrit 770 (A). En voici quelques exemples : *Tiebaut de Domart* B, au lieu de *Tiebaut le Picart* A (p. 2, var. *m*) ; *Galice* B, *Galilee* *A* (4 *e*) ; *trespassa uns jours* B, *t. u. hom* A (5 *g*) ; *et lor pria* omis par A (13 *l*) ; *ses fils* B, *li quens* A (24 *h*) ; *terre* B, *fille* A (25 *d*) ; *dame* B, *damoisiele* A (34 *a*). Au chapitre 16 (p. 37, var. *c*), le manuscrit *A* altère gravement le sens du roman en donnant la pudeur comme motif de l'égarement de la fille du comte de Pontieu et il est en contradiction avec l'explication donnée plus haut. Inversement, les leçons de *A* sont en plusieurs passages préférables à celles de l'autre manuscrit. Ainsi : *k'ele fu nee* est omis par *B* (p. 2) ; *ceste vile* A, *c. foriest* B (17 *a*) ; *car il estoit désarmés* et *le main* omis par *B* (9). Les deux copies ne dérivent donc pas l'une de l'autre. En

plusieurs endroits, elles offrent des fautes communes : *en autre maniere* pour *en autel maniere* (p. 9) ; *et fu prés* A, *et espés* B (18 *a*) sont des corruptions de *et fu et poi*, bonne leçon transmise par la première rédaction ; *A* et *B* omettent *ce poise moi*, réponse de la femme de Thibaut, lacune qui rend *A* inintelligible et que *B* a corrigée en remaniant le passage (36 *n*), *hors de ceste vile* AB pour *hors de cest'ille* (42). On conclura que nos deux manuscrits dérivent d'une même copie perdue.

Nous choisissons comme base de notre édition le manuscrit *A*, car il est une plus fidèle reproduction de l'original que le manuscrit *B*[1]. Pour cette appréciation, nous avons un criterium assuré, grâce à l'existence de la rédaction primitive. La comparaison de nos deux copies avec la source d'où dérive l'original montre que, dans une sensible mesure, *B* s'écarte de celle-ci plus que *A*. Comme on s'en persuadera par l'examen des variantes, il fait un plus large emploi des épithètes et délaie un peu plus le style. Dans les passages viciés, *A* maintient les leçons inintelligibles, *B* les corrige de façon si satisfaisante que l'erreur n'apparaîtrait pas sans l'existence de la version isolée. L'auteur du manuscrit 12.203, calligraphe plus habile, a montré aussi par des retouches légères un plus grand soin de l'élégance du style que celui du manuscrit 770. Il n'a même pas craint d'introduire à la fin une explication de l'intercalation maladroite dans la chronique d'un long récit étranger à l'histoire de la Terre Sainte, défaut de composition qui ne lui a pas échappé.

La division en chapitres n'est pas la même dans les deux manuscrits. Nous n'avons pas hésité à en créer une

1. Nous avons été encouragé dans ce choix par le fait que le ms. *B* avait déjà été publié par Moland et Héricault.

nouvelle et à rejeter celle de notre manuscrit de base, car les habitudes du moyen âge étaient à cet égard différentes des nôtres, elles recherchaient la coupure du chapitre au début d'un discours au style direct, sans tenir grand compte du moment du récit.

II

VERSION DU XVe SIÈCLE

(Extrait du *Roman de Jean d'Avesnes*).

Si nous n'avons pas encore d'édition [1] du roman anonyme intitulé communément *Jean d'Avesnes*, nous en possédons du moins une analyse assez détaillée qu'a publiée P. Chabaille [2]. Cette œuvre, vaste et diverse, a été conservée par deux manuscrits du xv[e] siècle, dont le plus récent d'aspect est antérieur à 1468. Elle n'a pas dû être écrite beaucoup avant cette date, car elle porte la marque du goût littéraire, très caractéristique, de cette époque. Elle a été composée avec le même esprit que les remaniements entrepris alors de nos chansons de geste et de nos anciens romans d'aventures. D'après les lieux et les familles cités, on peut supposer avec la plus grande vraisemblance que l'auteur était de l'extrême nord des pays de langue française, région d'où proviennent les deux manuscrits. Il faut le compter sans doute parmi les romanciers qui vivaient autour de la cour des ducs de

1. Seul le passage relatif à l'adoubement du sultan Saladin a été publié par M. H. Kjellman, ouvrage cité (ci-dessus, p. xxxiv), pp. 172-177 (ms. de l'Arsenal, fol. 147 *a*-150 *a*).

2. *Histoire de Jean d'Avesnes*, dans *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, 1838-1840, pp. 407-489. Sur les sources du roman, voir G. Paris, *La légende de Saladin*, p. 288.

Bourgogne. P. Chabaille[1] était tenté de lui attribuer un autre roman : *Le comte d'Artois*[2]. Tous deux sont vraiment écrits d'un même style et inspirés par un même goût, mais les romans du temps ont tous des caractères si voisins qu'il est difficile de tirer argument de cette ressemblance.

Les manuscrits.

Le plus soigné des manuscrits est aujourd'hui catalogué sous le n° 5208 (ancien Belles-Lettres françaises 215) de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Il est orné de trois riches miniatures en grisaille et il a été écrit sur vélin, par un calligraphe connu, qui a signé son œuvre[3], « Jan du Quesne ». Ce copiste, originaire de Lille, a travaillé notamment pour Charles le Téméraire. Nous conservons d'autres volumes de sa main. Dans l'initiale du premier feuillet sont peintes les armes[4] d'une branche de la célèbre maison de Croy, celle qui remonte à Jean de Croy, créé comte de Chimay par Charles le Téméraire, et mort en 1472[5]. Pour ce seigneur, Jean

1. *Ibidem*, p. 414.

2. Publié par J. Barrois, *Le livre du très chevalereux comte d'Artois et de sa femme fille au comte de Boulogne* (Paris, 1837). Ce roman a été mis en français moderne par Alice Hurtrel, *Les aventures romanesques d'un comte d'Artois* (Paris, 1883).

3. Sa signature se lit à la fin du manuscrit, de la même main que le texte. Sur ce copiste, voir G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 180 et *passim*.

4. Écartelé aux 1 et 4 de Croy (d'argent à trois fasces de gueules), aux 2 et 3 de Renty (d'argent à trois doloires de gueules, deux en chef adossées et une en pointe) et sur le tout, écartelé, aux 1 et 4 de Craon (losangé d'or et de gueules), aux 2 et 3 de Flandre (d'or au lion de sable, armé et lampassé de gueules).

5. Le P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. V (Paris, 1736), p. 651. Voir aussi sur cette famille *Chronologie historique des ducs de Croy* (Grenoble, 1790), p. 157.

Wauquelin mit en prose la *Mannekine* de Beaumanoir, Philippe Camus écrivit l'*Istoire de Olivier de Castille* et remania le poème de *Cleomadès* d'Adenet Le Roi [1]. Il est assez vraisemblable de supposer que cet amateur de romans de chevalerie a aussi fait transcrire, peut-être même composer, *Jean d'Avesnes*. Quoi qu'il en soit, il est certain que notre manuscrit appartint à Charles de Croy, petit-fils de Jean, qui succéda à son père en 1482 et mourut en 1527. Ce prince avait rassemblé une riche collection de manuscrits, aujourd'hui dispersés, mais reconnaissables, parce qu'ils portent mention de sa propriété [2]. On ne remarque, il est vrai, rien de tel sur le manuscrit de l'Arsenal, mais on observe à la fin les traces de plusieurs lignes grattées. Or, nous savons ce que celles-ci contenaient grâce à la notice consacrée au manuscrit par Achille Godefroi en 1746 [3]. Elles por-

1. Voir G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 36.

2. Voir H. Suchier, *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, t. I (Paris, 1884; Société des anciens textes français), p. XVII, et J. W. Bradley, *A Dictionnary of miniaturists*, t. I (Londres, 1887), p. 262. Un fac-similé de la formule autographe dont usait Charles de Croy a été publié par le baron de Reiffenberg, *Le chevalier au cygne*, t. I (Bruxelles, 1846; *Académie... de Belgique, Commission royale d'histoire, Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. IV).

3. Bibliothèque de Lille, fonds Godefroi, t. 26 (cf. ci-dessus, p. XXXVIII, note 4), fol. 73 : « *Histoire de Jean d'Avesnes.* Volume en vélin petit in-folio, contenant 193 feuillets reliés en velours rouge et précédé des armes de Marie, reine de Hongrie. Au commencement est la table intitulée : *Cy commence la table des rubriches...* A la fin est écrit : *Cy fine l'istoire du vaillant chevalier...* signé *Jan Duquesne, C'est le livre...* ». Une copie de cette notice fut comprise parmi les cinquante-trois extraits que A. Godefroi envoya au bibliothécaire du roi à Paris en 1746 (Cf. G. Doutrepont, *La littérature francaise à la cour des ducs de Bourgogne*, p. XLI). Ces extraits sont copiés dans

taient : « C'est le livre de Mons[r] Jehan d'Avesnes et du souldan Salhadin ou il y a trois histoires lequel est à Mons[r] Charles de Croy comte de Chimay. *Signé* Charles. » Cette note a été tracée avant l'érection en principauté du comté de Chimay, en 1486. Notre volume, du vivant même de Charles de Croy, passa dans la bibliothèque de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, il est signalé en effet, dans les collections de cette princesse, au château de Malines, en 1516 [1]. Nous le retrouvons quelques années plus tard à Turnhout, parmi les livres d'une autre régente des Pays-Bas, Marie, reine de Hongrie, qui le fit munir de ses armoiries [2]. Il fut recueilli à la mort de cette reine, en 1558, par la bibliothèque royale de Bruxelles. On le suit dans les inventaires déjà cités de Viglius (n° 735), Sanderus (n° 688) et Franquen (n° 341), jusqu'à la mission de Courchetet d'Esnans. Il passa alors dans les collections du ministre de la

un manuscrit de Barrois intitulé *Burgundicae reliquiae*, pp. 41-135, volume dont la trace est aujourd'hui perdue et grâce auquel M. H. Martin, dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, t. VIII (Paris, 1899), p. 124, a pu reconnaître l'origine du manuscrit de Charles de Croy.

1. Inventaire de la librairie de Marguerite, dans E. Le Glay, *Correspondance de l'empereur Maximilien I[er] et de Marguerite d'Autriche*, t. II (Paris, 1839 ; Société de l'Histoire de France), p. 469 : « Ung autre livre de parchemin escript a la main, couvert de velours cramoisy, a fermaulx et cloz dorez, illuminé, intitulé dessus *Jehan Davenant* ? ». Il n'est pas douteux que ce soit là notre manuscrit qui portait encore au XVIII[e] siècle sa reliure de velours rouge.

2. L. Gachard, *Notice sur la librairie de la reine Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint, régente des Pays Bas*, dans *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire ou Recueil de ses bulletins*, t. X (Bruxelles, 1845), p. 224 : « Inventoire des livres... envoiez à Turnhout... le v[e] jour de février 1565 [corr. 1555]... 7. Un livre couvert de velour cramosy, a cloux dorez, nommé le *Livre monsieur Jehan d'Avesnes* ».

guerre Pierre de Voyer, comte d'Argenson, protecteur particulier d'Esnans, et, à cette occasion, il reçut une nouvelle reliure armoriée, de maroquin citron, dont il est encore muni [1]. Le comte disgrâcié en 1757 emporta ses livres au château des Ormes, en Poitou. C'est là qu'il mourut, en 1764. Son fils céda aussitôt une partie des manuscrits recueillis, dont le nôtre, estimé 96 livres, à son propre cousin germain, le célèbre bibliophile Antoine René de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy, le fondateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Celui-ci attribua au volume le numéro *Belles-Lettres 4158* [2] et l'analysa dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* [3].

Le second manuscrit porte à notre Bibliothèque nationale le numéro 12572 du fonds français (ancien Supplément français 932). Il a été écrit sur papier, et enrichi de nombreuses miniatures rapidement dessinées à la plume, non sans esprit, et rehaussées de couleurs. Les formes dialectales qu'on y rencontre, assez rarement d'ailleurs, montrent que le copiste était de la région du Hainaut [4]. Ce livre a été possédé par Philippe le Bon, car nous le trouvons signalé dans l'inventaire de la « librairie » de ce duc dressé au lendemain de sa mort, en 1468 [5]. Il se retrouve à Bruxelles, dans l'hôtel

1. H. Martin, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, t. VIII, p. 121. Voir les armes du comte d'Argenson dans J. Guigard, *Nouvel armorial du bibliophile*, t. II (Paris, 1890), p. 473.

2. H. Martin, ouvrage cité, t. VIII, pp. 115, 121, 125 et t. V, p. 155.

3. Tome V (Paris, 1780), pp. 193-213. La première partie du roman est seule résumée.

4. *En grei* (ch. 164, fol. 132 v°) ; *anchiens* (ch. 155, fol. 124 v°), *chincq* (ch. 165, fol. ; 133 v°), *chent* (ch. 169, fol. 137); *couca* (ch. 168, fol. 136), *s'affica* (ibid.); pr. pers. fém. *le* (ch. 166, fol. 100).

5. « Ung livre en papier couvert de cuir noir, escript a longue

du roi, en 1487 [1], et figure parmi les livres de Charles Quint, en 1536 [2], ensuite parmi ceux de Philippe II, en 1569 [3]. On le remarque jusqu'au XVIIIe siècle dans les catalogues de la Bibliothèque de Bruxelles, en 1577 (Viglius, n° 85), 1643 (Sanderus, n° 84) et 1730 (Franquen, n° 287). Objet d'une notice par Achille Godefroi en 1746 [4], il fut, deux ans après, compris parmi les manuscrits prélevés par Courchetet d'Esnans. Il entra alors dans la Bibliothèque royale de France, où il fut estampillé, et changea en même temps sa reliure de basane brune pour la reliure de maroquin rouge qu'il porte encore. Il revint à Bruxelles à la suite des restitu-

lingne, en prose, intitulé : *Cy commence l'ystoire de tres vaillans princes monseigneur Jehan d'Avesnes*, quemenchant au second feuillet : *et ce tant par le lignaige* et du dernier : *ne lui semblast*, escript au dessus : *L'histoire du vaillans princes monsegneur Jehan d'Avennes, du comte de Ponthieu son filz, de Thiebault de Demart et du soudan Salhadin* », Barrois, p. 188, n° 1279. Sur les inventaires de la Bibliothèque de Bourgogne cités ici, voir ci-dessus, p. XXXVIII.

1. « Ung autre grant volume en papier couvert de cuir noir, a deux cloans ferrez de fer noir et cincq boutons de leton sur chascun costé, intitulé : *L'histoire du tres vaillant prince monseigneur Jehan d'Avesnes, du comte de Ponthieu*, comenchant ou second feuillet : *et ce tant par le lignaige*, et finissant ou derrenier : *fait par ignorance* », Barrois, p. 268, n° 1877.

2. « Autre livre en papier escript et couvert comme le précédent [c'est-à-dire écrit à la main et couvert de cuir noir], garni de dix vielz boutons de cuyvre, intitulé : *L'histoire des vaillans princes Monseigneur Jehan d'Avesnes, du conte de Pontieu son filz, de Thibault de Dommarc et du soudain Salhadin*, commenchant : *et ce tant par le leignaige* », Michelant, p. 267.

3. Fol. IIII^xx VIII. Même mention que dans l'inventaire de 1536.

4. Bibliothèque de Lille, fonds Godefroi, t. 26 (cf. ci-dessus, p. XXXVIII et L), fol. 71 : « *Histoire de Jean d'Avesne*. Un volume en papier petit in-folio, contenant prez de 400 feuillets, relié en bazane brune... le premier chapitre commence : *La comtesse d'Artois demanda a son maître d'hôtel...* ».

tions arrêtées par le traité du 16 mai 1769 [1]. Le bibliothécaire de Bruxelles Georges-Joseph Gérard lui consacra une notice restée manuscrite [2] et lui assigna en 1793 le numéro 812 [3]. Peu après, notre volume allait revenir définitivement à Paris. Il fut choisi en effet parmi les manuscrits que des commissaires de la République française prélevèrent à Bruxelles en 1796 [4].

Composition du roman.

Dans un prologue, l'auteur prétend traduire son

1. Les manuscrits ramenés alors à Bruxelles ont tous reçu cette mention : « Ce volume enlevé à la Bibliothèque royale de Bourgogne après la prise de Bruxelles en 1746 et qui depuis a été placé dans la bibliothèque du roi à Paris, a été restitué par la France et replacé à Bruxelles dans la Bibliothèque de Bourgogne le 7 juin 1770 », Marchal, t. I, p. VII. Cette note ne se lit plus aujourd'hui sur notre manuscrit, mais on distingue encore au bas de la première page des traces de son existence.

2. Les papiers de Gérard ont été acquis par la bibliothèque royale de La Haye. Voir Reiffenberg, *Manuscrits relatifs à l'histoire de la Belgique faisant partie de la bibliothèque délaissée par feu Georges-Joseph Gérard, premier secrétaire de l'Académie royale... de Bruxelles, né dans cette ville le 2 avril 1734, décédé le 4 juin 1814* (*Compte rendu des séances de la commission royale d'histoire*, t. I, 1834-1837, 2e édition, Bruxelles, 1844), p. 343, n° 435 : « Notice et extraits de deux manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne intitulés l'*Histoire du vaillant chevalier Jehan d'Avesnes* et l'*Histoire des seigneurs de Gavre...* »

3. Marchal, p. CCLI. Le catalogue manuscrit de Gérard est de 1797, mais il a été rédigé d'après des notes prises en 1793, voir G. Doutrepont, *Inventaire de la « librairie » de Philippe le Bon*, p. XXXV.

4. Marchal, t. I, p. VIII, CCIV, CCXV.

œuvre d'un ancien livre en latin [1]. Arthur Dinaux [2] a été le seul à prendre au sérieux cette déclaration. Elle est un simple artifice littéraire d'un emploi connu chez les auteurs du moyen âge voulant donner aux légendes l'autorité d'une vieille tradition écrite [3].

Le roman se partage en trois parties, de sujets différents, gauchement reliées entre elles. Cette division est accusée de façon concrète dans le manuscrit de l'Arsenal

1. Voici ce prologue d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale : « *Cy commence l'istoire de très vaillans princez mons. Jehan d'Avennez, du comte de Ponthieu son filz, de mons. Thybault de Dommarc, et du soubdan Salhadin.* Ainsi comme par adventure, pour passer le temps, je m'estoie naguerez trouvé en l'estude d'un trés noble seigneur garny a planté de pluiseurs biaulx livres, desquels je m'aproçay et encommençay lirre, comme je trouvasse livrez a souhait, je quis finablement tant que je m'arrestay a [*fol. 1 b*] ung ancien livre en latin qui contenoit pluiseurs hystoirez, et, pour ce qu'il estoit comme mis en non challoir, je lisi dedens, et entre les aultrez hystoirez j'en trouvay une qui pou estoit en usaige, pour laquelle lirre, je eslevay les yeulz de mon entendement. Et pour ce que je l'ay trouvé digne de grand recommandacion, neantmoins que je ne fusse pas stillé de translater de latin en françoys, Hardement s'advança tellement en moy que je, indigne, inhabile et non souffissant de tel labeur entreprendre, deliberai de le translater. Si pris la plume et au moing mal que faire le peus, en mon rude et mal aorné languaige, je l'escripvi, supplyant a ceulx qui le verront ou escouteront qu'ilz me tiengnent pour excusé comme celui qui n'en fis oncques mais plus, et le fay soubz la correction de ceulx qui mieulx scevent de moy comment en tel cas l'en doibt proceder ».

2. *Les trouvères brabançons, hainuyers, liégeois et namurois* (Paris et Bruxelles, 1863 ; t. IV de ses *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*), pp. 412-427. Cet auteur analyse la première partie du roman d'après Chabaille. Il croit à l'existence d'une « cantilène » de Jean d'Avesnes, traduite ensuite en latin.

3. Voir un cas semblable pour un roman du même temps dans G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 45.

par la place des trois miniatures qui ornent le volume. La première partie paraît bien avoir été imaginée de toutes pièces par l'auteur [1]. Elle raconte, avec d'intéressants détails sur les mœurs du xve siècle, les aventures de Jean d'Avesnes, fils de Gautier d'Avesnes, maître d'hôtel du comte d'Artois. Élevé d'abord grossièrement à la campagne, il est conduit par son père à la cour de la comtesse d'Artois, héritière du Pontieu. Cette dame entreprend son éducation. Comme dans le *Petit Jehan de Saintré*, le jeune homme devient amoureux de sa protectrice. Pour se rendre digne d'elle, il accomplit de brillants exploits dans des tournois, à Compiègne et à Bordeaux, et dans plusieurs batailles, contre les Allemands près de Reims, contre les Anglais à Bordeaux et contre les Sarrazins en Espagne. Le comte d'Artois étant à la croisade, Jean d'Avesnes ignorait le mariage de la comtesse. En apprenant la vérité, par désespoir, il se fait ermite dans la forêt de Mormal. Il rencontre un jour la dame qu'il aime, alors qu'elle revenait d'un pélerinage à Saint-Hubert d'Ardenne. Il apprend qu'elle a perdu son mari. Il ne tarde pas à l'épouser, devient comte de Pontieu, « et a ceste cause sa principale seignorie d'Avennez fu nommee Advennez le Conte et encorez est [2] ». Il n'y a dans cette légende d'autre élément historique que le nom du principal personnage. Jean d'Avesnes [3], fils de Bouchart d'Avesnes et de Marguerite la Noire, comtesse

1. Cette première partie contient 154 chapitres dans le manuscrit *B* et 128 dans le manuscrit *A*. Les chapitres ne sont numérotés dans aucun des deux manuscrits.

2. Avesnes-le-Comte, chef-lieu de canton de l'arr. de Saint-Pol, a appartenu au comte de Pontieu jusque 1225. Voir Ph. Ledru, *Histoire d'Avesnes-le-Comte* (Avesnes-le-Comte, 1878).

3. Avesnes-sur-Helpe, chef-lieu d'arr. du département du Nord.

de Flandre, après avoir lutté contre son beau-père, Gui de Dampierre, obtint en 1246 que le comté de Hainaut lui revînt après la mort de sa mère. Cet héritage échut à son fils Jean II d'Avesnes, mort en 1304[1]. Le souvenir de la vie aventureuse du premier de ces deux seigneurs s'était conservé dans la mémoire populaire[2]. Le nom de Jean d'Avesnes a été accueilli par notre romancier comme celui d'un héros connu. Par ignorance et par suite du désir, fréquent chez les auteurs du moyen âge, d'expliquer l'origine d'un nom de lieu, il a été rattaché à une localité appelée Avesnes qui n'est pas celle d'où les comtes de Hainaut tiraient leur origine.

La seconde partie du roman n'est autre que la légende de la fille du comte de Pontieu, qu'on trouvera imprimée plus loin. Ce comte est supposé fils de Jean d'Avesnes pour lier le nouveau récit au précédent[3].

Quant à la troisième partie, c'est une suite d'aventures fabuleuses du sultan Saladin. Gaston Paris[4] a montré qu'elle est la mise en prose d'une partie perdue d'un immense poème composé dans le nord-est de la France peu après 1350, dont le *Chevalier au cygne*, *Baudoin de Sebourc* et le *Bastart de Boüillon* constituent des fragments. Le nom de Saladin ayant été cité par la légende de la fille du comte de Pontieu, l'auteur a raconté la vie de ce sultan fameux, comment il s'empara du Caire par ruse, prit le Crac en Arménie, battit les

1. A. Wauters, dans *Biographie nationale de Belgique*, t. XX (1888-1889), p. 279.

2. Félix Hachez, *L'histoire héroïque de Jehan d'Avesnes*, dans *Annales du cercle archéologique de Mons*, t. XXXII (1903), p. 161.

3. Cette filiation est méconnue dans la formule qui termine le roman, voir ci-après, p. 130.

4. *La légende de Saladin*, p. 288.

chrétiens à Tabarie, fit prisonnier le comte de Pontieu nommé Jean, fils de Guillaume d'Aumarie, en qui il reconnut son parent, et prit Jérusalem. Guidé par le comte de Pontieu, Saladin entreprend ensuite un voyage en France, sans se faire connaître, et accomplit de merveilleux exploits. Entre autres, il se fait le champion de la sœur du comte Jean, accusée injustement par un certain Lambert, dont elle repousse l'amour. Après avoir vaincu ce chevalier, il lui donne généreusement la main de celle qu'il aime. Le comte de Pontieu couronné roi d'Acre accueille plus tard dans cette ville les rois de France et d'Angleterre venus pour combattre les infidèles. La mort de Saladin dans un combat contre les chrétiens termine le roman.

Rapports avec la version du XIIIe *siècle.*

L'écrivain du XVe siècle n'a pas dû connaître la *Fille du comte de Pontieu* par la plus ancienne forme de notre récit. Il fait intervenir en effet, non l'archevêque de Rouen, comme il est dit dans la première rédaction de la légende, mais l'archevêque de Reims, comme dans l'interpolation de l'*Histoire d'outre-mer*. Cette chronique, dont un manuscrit, nous l'avons vu, était conservé dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne dès 1405, est vraisemblablement la source d'après laquelle l'auteur de *Jean d'Avesnes* a composé la seconde partie de son roman. Il a traité son modèle avec beaucoup de liberté ; s'il a conservé l'ancienne trame de la légende, il n'a pas craint d'insérer de nouveaux épisodes, de changer l'aspect des faits et de les expliquer à sa manière.

Le procédé de développement le plus apparent dont il ait usé consiste à joindre au récit, à la moindre occa-

sion, de vastes tableaux de batailles et de tournois. Trouve-t-il par exemple dans la version du XIIIe siècle que les fiançailles de Thibaut et de la fille du comte de Pontieu eurent lieu « au repairier d'un tournoiement », il s'empresse de décrire longuement les trois journées d'un tournoi qu'il imagine avoir été donné à Londres (ch. 155-161). Ailleurs (169), il nous montre le combat de Thibaut avec les larrons dans toutes ses phases. Plus loin (178-180), il invente une bataille navale entre Sarrazins et chrétiens et se complaît (186-190) à peindre avec éclat la guerre entre le sultan de Grenade et le sultan d'Aumarie, nous faisant assister à une escarmouche pendant la nuit, à la prise d'un château fort, enfin à une bataille rangée.

Notre version apparaît aussi dès l'abord très différente de celle du XIIIe siècle par l'insertion fréquente d'analyses psychologiques présentées sous la forme de discours. Le trouble du cœur de Thibaut, amoureux de la fille du comte de Pontieu, est montré par la réponse que Haut Vouloir fait aux hésitations inspirées par la modestie (155). La jeune fille, de son côté, par les paroles qu'elle adresse à elle-même révèle l'inquiétude que lui cause le retard apporté par Thibaut à déclarer son amour (163). Ailleurs, c'est aussi par des monologues que le seigneur de Dommart exprime ses regrets de n'avoir pas d'enfant (165) et la douleur d'avoir perdu sa femme (175). Celle-ci nous dévoile ses sentiments désespérés quand elle se croit sur le point de mourir (177), et plus tard (184), nous confie les raisons qui l'amènent à se faire reconnaître.

Ce qui, à côté du goût des descriptions de combats et des discours, a le plus contribué à altérer dans le roman de *Jean d'Avesnes* la légende primitive, c'est le parti

pris de l'auteur de toujours prêter aux personnages des sentiments généreux. Il s'ingénie à expliquer par la noblesse d'âme des aventures dans lesquelles l'imagination populaire avait surtout voulu opposer la brutalité des forts et la ruse des faibles. Ce n'est plus pour échapper au mépris ou prévenir un châtiment possible que la fille du comte de Pontieu essaie de tuer son mari, elle veut empêcher la honte qui l'a atteinte d'être connue, et se tuer ensuite elle-même. A cette tentative, Thibaut ne répond que par des mots pleins de grandeur d'âme (ch. 171). Ce ne sont plus les paroles perfides du mari qui provoquent la révélation du nom de la victime des larrons, mais les larmes qui coulent de ses yeux quand il défend la conduite incriminée par son beau-père (173). Lorsque Thibaut croit sa femme perdue, il se lamente pendant deux jours, dans un bois, au fond d'une fosse. Il en sort seulement contraint par la faim. Le comte de Pontieu fait disparaître sa fille, non par colère et esprit de vengeance, mais pour éviter la divulgation d'un malheur funeste à l'honneur de sa famille (174). Si la femme de Thibaut abandonne la foi chrétienne, c'est par feinte (177 et 185). Il n'est point jusqu'aux brigands qui ne bénéficient de cet esprit chevaleresque [1]. Le motif qui les a poussés à épargner la vie de Thibaut, bien qu'il ait tué trois des leurs, c'est le désir de reconnaître la vaillance d'un courageux adversaire (169).

1. Il faut aussi attribuer à une des manifestations de cet esprit au moyen âge, fréquente surtout aux XIVe et XVe siècles, l'addition au thème légendaire primitif du vœu fait par les seigneurs de Pontieu (ch. 178) de ne pas faire couper leurs barbes jusqu'à la fin de leur voyage. Sur ces vœux, voir G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 113.

La tendance à modifier la légende pour qu'elle choque le moins possible la délicatesse des manières, déjà accusée, comme on l'a vu, dans l'interpolation de l'*Histoire d'outre-mer*, s'est développée dans *Jean d'Avesnes*. Il suffit que la femme de Thibaut exprime à son mari la demande de l'accompagner à Saint-Jacques de Compostelle, elle n'a pas besoin pour l'obtenir d'user de stratagème (ch. 166). De son propre mouvement, le sultan donne en compagnie à sa femme son fils et les trois prisonniers, il n'attend pas que le désir lui en soit exprimé (191). Le comte de Pontieu apprend, non par le bruit public, mais par ses enfants eux-mêmes, leur projet de pélerinage (166). Ce zèle de courtoisie a été jusqu'à entraîner notre auteur à une singulière maladresse : il ne manque pas d'ajouter que Thibaut salua les larrons avec l'épée [1]. Or, il est nécessaire à la suite du récit que le seigneur ne porte aucune arme (168). La même recherche apparaît évidente dans les propos échangés par les personnages (164 et autres).

Il est à noter aussi que notre romancier manifeste un sentiment national que l'écrivain du XIIIe siècle n'avait pas montré [2].

En faisant des personnages de la légende des héros édifiants par leur valeur militaire, leur magnanimité et leur courtoisie, en leur prêtant des discours, l'auteur du XVe siècle suivait le goût des romans de son temps [3].

1. Cette étourderie existe seulement dans la version du manuscrit de la Bibliothèque nationale.

2. Au ch. 182 la sultane a « compassion du pays de France », dans le texte du XIIIe siècle elle avait agi en la même circonstance uniquement parce « ke Nature l'en destraignoit ».

3. Voir L. Demaison, *Aymeri de Narbonne*, t. I (Paris, 1887; Société des anciens textes français), p. CCLXXXV, G. Doutrepont,

D'autres modifications du récit primitif procèdent d'une intention plus personnelle. Elle n'a pas toujours été heureuse. Ainsi, dans les rédactions du XIII[e] siècle, Thibaut ignore jusqu'à la scène de reconnaissance en Aumarie la raison qui a poussé sa femme à essayer de le tuer. Dans *Jean d'Avesnes* la fille du comte de Pontieu, dès que sa tentative a échoué, explique elle-même à son mari la cause de cet égarement. Un soutien capital de l'intrigue a disparu et un heureux effet a été perdu quand la sultane révèle aux siens qui elle est.

Dans le détail, des changements assez nombreux, dont les raisons n'apparaissent pas nettement, ont été introduits par l'écrivain du XV[e] siècle, tels l'omission du malaise de Thibaut (ch. 167), de la ruse des voleurs entretenant un chemin pour tromper les pélerins (168), de la demande adressée à l'hôte (171), etc [1]. Peut-être jugeait-il ces épisodes trop vulgaires et incompatibles avec le ton héroïque qu'il voulait donner à son œuvre, peut-être simplement éprouvait-il de temps à autre une certaine fatigue [2]. Plusieurs de ces menues altérations doivent être attribuées à la recherche de la précision : il fixe à Saint-Riquier le mariage de Thibaut (164), il conduit le pélerinage des seigneurs du Pontieu à Jéru-

La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne, ch. I, E. Besh, *Les adaptations en prose des chansons de geste au XV[e] et au XVI[e] siècle*, dans *Revue du XVI[e] siècle*, t. III (1915), pp. 169, 172.

1. La sultane demeure sept ans et demi avec le sultan (ch. 177), non deux ans et demi ; le dialogue entre le père et le fils avant le départ à la croisade est omis (178); omis également que les pélerins se firent attacher les uns aux autres pendant la tempête (178). Il n'est plus parlé des efforts faits par le fils du comte pour se joindre aux combattants (186).

2. Cette fatigue est certaine à la fin (ch. 193-194), qui ne reproduit pas de nombreux points de la version du XIII[e] siècle.

salem (ch. 178), il attribue à l'ennemi du sultan d'Aumarie le royaume de Grenade (184), il donne à Malaquin de Bagdad un rôle dans la guerre entre les Sarrazins (184) et cite divers seigneurs français, anglais et bourguignons dans sa description du tournoi de Londres (155) [1]. En substituant Le Crotoy à Rue comme lieu d'embarquement du comte de Pontieu (174), il a montré son souci d'exactitude géographique, car ce dernier port s'était ensablé depuis le XIIIe siècle [2], et il devait sembler impossible aux hommes du XVe siècle qu'on y prît la mer.

De toutes ces modifications est née une œuvre, à tout prendre, médiocre. Elle a affaibli et affadi un thème légendaire étrange et mâle. Elle a développé dans un style traînant, pénible et prétentieux, le récit dont la forme primitive était d'une fermeté si remarquable. Maître d'une syntaxe plus riche que celle de ses devanciers, l'auteur de *Jean d'Avesnes* en profite, sans doute, pour exprimer une pensée plus nuancée, mais surtout pour introduire des ornements caducs, qui s'enchevêtrent en lourdes phrases, sur un ton emphatique et précieux, parfois ridicule [3]. Il a subi sans avantage

1. Pourtant il ne dit pas que la nef venait de Flandre (ch. 177) et que les croisés partirent d'Acre (178). Il aime aussi à donner des précisions dans le temps : il ajoute que le départ pour Saint-Jacques de Compostelle eut lieu dans le délai de trois jours (166); le même délai s'écoule entre l'aveu de Thibaut et l'embarquement à Rue (174); c'est à six heures après midi que les marchands rencontrèrent le tonneau (177), et c'est six semaines après la prise des chrétiens que le sultan célèbre son anniversaire (181).

2. E. Prarond, *Le canton de Rue* (Paris et Abbeville, 1860), p. 21, et Augustin Thierry, *Recueil des monuments inédits de l'histoire du tiers-état*, t. IV (Paris, 1879; *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*), p. 654.

3. Voir notamment le discours de Thibaut dans la fosse et celui de sa femme dans le tonneau (ch. 175 et 177).

l'influence des écrivains classiques latins comme le montre son goût pour les discours et une pédante apostrophe aux dieux du paganisme (ch. 170). Cependant, plusieurs passages ne manquent pas d'un certain souffle et le parti pris de générosité produit quelquefois des effets d'une véritable grandeur, tel dans les paroles adressées par Thibaut à sa femme quand elle a essayé de le tuer (171) ou dans la façon dont le même seigneur révèle le secret de l'aventure de la forêt (173 et 174). L'objection du comte de Pontieu au dessein du chevalier consentant à vivre avec une femme souillée est inspirée par une sagesse mélancolique assez touchante (173). Dans les récits de bataille, notre romancier est très à l'aise, son récit est vivant et coloré, et çà et là, de menus détails montrent qu'il avait le sens du pittoresque [1].

Établissement du texte.

Le rapport entre les deux manuscrits de *Jean d'Avesnes* ne peut être établi avec sûreté que par l'étude de l'œuvre entière. Ce soin incombe au futur éditeur du roman. La seule comparaison des textes de la seconde partie conduit pourtant à certains résultats. Ils sont d'autant plus vraisemblables qu'ils ne contredisent pas ceux que M. Hilding Kjellman a obtenus par l'examen des versions de l'*Ordre de chevalerie* contenues dans la troisième partie.

Les deux manuscrits diffèrent beaucoup. Le manuscrit 12.572 de la Bibliothèque nationale (*B*) est en général

1. Voir par exemple, ch. 185 : « Elle se tira ung petit arriere d'eulx, s'apuia sur une fenestre respondant sur ung jardinet et commença a dire en son cuer ».

plus développé que l'autre. Dans certains chapitres comme ceux du tournoi de Londres (156-162) et de la bataille entre les Sarrazins (190), ce caractère est particulièrement accusé. Il n'est pas sans exemple pourtant que le manuscrit 5.208 de l'Arsenal (*A*) soit plus détaillé, qu'on compare à cet égard les deux rédactions de la discussion entre le comte de Pontieu et Thibaut (172-173).

On ne peut admettre que *B* soit un remaniement de *A*, car dans le chapitre 170 il est plus rapproché que ce dernier de la version du XIIIe siècle, et il contient au moins une leçon qui ne saurait avoir été empruntée à l'autre manuscrit [1]. Il n'est pas vraisemblable d'autre part que *A* soit un abrégé de *B*. La rédaction la plus longue semble la plus récente. On conçoit que dans une révision du roman on ait développé les descriptions de combats aimées des lecteurs du XVe siècle, on imagine moins volontiers qu'on les ait réduites. Par des faits précis, M. Kjellman a d'ailleurs montré que le texte de la Bibliothèque de l'Arsenal n'est pas tiré de celui de la Bibliothèque nationale [2].

1. Ch. 157 : « Le conte de Morbery et le conte de Morbery » *A*, « le conte de Morbery et le conte de Clermont » *B*.

2. Ajoutons de notre côté que le manuscrit *A* n'a pas les maladresses de *B*. Dans ce dernier manuscrit, ch. 169, on dit que Thibaut fut dévêtu en chemise par les larrons, adoucissement de la bonne leçon de l'autre manuscrit dans lequel on voit le même seigneur dépouillé tout nu. En racontant plus loin la même aventure, *B* a oublié la modification antérieurement faite et les deux récits du même fait sont différents (ch. 173). Cf. en outre ci-dessus p. LXI, note 1. Au début du ch. 165 la discrétion de *B* (*baisans et acolans*) par rapport à *A*, au ch. 175, la distinction du premier de ces manuscrits, qui n'a pas l'expression discourtoise « pour avoir paix » (fol. 103 *b*), indiquent aussi que le manuscrit de l'Arsenal ne procède pas de celui de la Bibliothèque nationale.

Nos deux manuscrits, qui ne dérivent donc pas l'un de l'autre, ont des fautes communes[1]. On conclura qu'ils proviennent d'une même source qui n'est pas l'original.

Nous imprimons le texte *B*, parce qu'il offre le dernier et le plus riche épanouissement de la légende. Nous rejetons dans les notes les variantes de la rédaction la plus courte, bien que, si le remaniement n'est pas dû à l'auteur du roman, elle représente plus fidèlement l'œuvre de celui-ci.

1. Ch. 170 *Solus* pour *Eolus*, *Octeanus* pour *Oceanus*. Voir G. Paris, *La légende de Saladin*, p. 365, note 1. Ajouter la phrase qui n'a pas de sens, p. 96, note a.

III

LA LÉGENDE DANS LA LITTÉRATURE MODERNE

On a vu que, dès les premières années du XVII[e] siècle, notre légende avait été répandue par l'imprimerie. Depuis, les diverses histoires du Pontieu l'ont fait largement connaître et elle n'a pas laissé d'avoir une nouvelle fortune littéraire. Ce succès particulièrement brillant au XVIII[e] siècle ne semble pas encore épuisé.

Les imitations modernes se rattachent toutes à la version du XIII[e] siècle plus ou moins directement connue. Le chevalier de La Vieuville de Vignacourt, mort vers 1776 grand prieur de Champagne, a trouvé dans l'Histoire du Père Ignace le plus ancien récit tel que ce religieux l'avait modifié d'après l'analyse incomplète d'Adrien de Boufflers [1]. Encouragé par le succès de sa *Comtesse de Vergy*, il tira de cette légende le roman publié en 1723 sous le titre d'*Édèle de Ponthieu* [2]. Ce livre relie par de banales aventures d'amour des épisodes

1. Voir ci-dessus, page XXVIII.

2. *Édèle de Ponthieu*, nouvelle historique par *** (Paris, 1723, 16 et 326 p. in-12). Dans l'avertissement, il nous informe lui-même de sa source : « J'ay tiré cette histoire des Majeurs d'Abbeville ». Un abrégé de ce roman a paru dans la *Bibliothèque universelle des romans*, juillet 1778, t. I, p. 201.

empruntés aux historiens du XIIe siècle. L'auteur nous avoue qu'il « détourna l'horreur de l'avanture d'Édèle et de la punition aussi cruelle qu'injuste », persuadé « qu'une imagination gracieuse seroit mieux reçue qu'une vérité désagréable ». La fille du comte du Pontieu est aimée par trois chevaliers, Éberard, comte d'Amiens, qu'elle préfère, Enguerrant, comte de Saint-Valery, à qui elle est promise par son père, et Thibaut, comte de Guines. Les trois prétendants rivalisent de prouesses dans la croisade de Louis VII, que suit Édèle en qualité de suivante d'Aliénor d'Aquitaine. Diverses intrigues ont lieu en Orient, au cours desquelles se manifeste l'inclination de la reine de France pour le sultan Saladin. De retour à Paris, Édèle se croit trompée par Éberard qu'elle surprend dans un rendez-vous avec la duchesse d'Alençon. Par dépit, elle épouse Enguerrant. Elle rejoignait ses terres quand elle est enlevée par Thibaut dans le bois de Corbie. Le ravisseur est quelques instants après assailli par Éberard, Édèle s'enfuit et rejoint son mari. Celui-ci l'accuse d'avoir machiné cette aventure par amour pour Éberard et le comte de Pontieu, persuadé que sa fille est coupable, l'abandonne dans une barque au large de Dieppe. Bientôt le frêle esquif qui porte la malheureuse femme est jeté par la tempête contre un navire portugais, dont le capitaine n'est autre qu'Éberard, engagé au service contre les Maures. En vrai chevalier, le comte d'Amiens ramène à Abbeville l'épouse de son rival, mais Enguerrant était mort dans un duel avec Thibaut. Édèle peut épouser celui qu'elle aime.

Il n'est plus rien resté de la légende primitive dans la tragédie lyrique en trois actes du marquis de Saint-Marc, représentée en 1772 sous le titre d'*Adèle de Pon-*

thieu[1] emprunté au roman de Vignacourt. « Le désir de voir sur la scène la pompe et les usages respectables de la chevalerie sans aucun mélange fabuleux a fait naître l'idée de cet opéra », nous dit l'avant-propos. Le comte de Pontieu s'appelle Guillaume, et l'action se passe au XIIIe siècle. Adèle, qui doit épouser un chevalier étranger du nom d'Alphonse, aime Raimond de Mayenne, un simple écuyer. Les deux prétendants se défient. Ils ne peuvent se battre avant que Raimond ait reçu l'ordre de la chevalerie. Le comte de Pontieu le lui confère sur la scène. Le combat a lieu en champ clos. Raimond est vainqueur. Ce spectacle fut accueilli avec faveur. Il reparut en 1775 divisé en cinq actes et notablement modifié[2]. La scène est à Abbeville, au XIIe siècle. Adèle a été calomniée par Alphonse, devenu Alphonse d'Este, et de nombreux champions se disputent l'honneur de combattre pour elle. La substitution des chevaliers du moyen âge aux héros de l'antiquité, personnages traditionnels de l'ancien opéra, devait particulièrement plaire au public pour que l'on fît une troisième tragédie lyrique sur le même sujet. Œuvre du compositeur Piccini, elle fut jouée pour l'inauguration de la salle du nouvel opéra à la Porte Saint-Martin, en 1781[3]. La représentation du

1. *Adèle de Ponthieu*, tragédie en trois actes représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique le mardi premier décembre 1772 (Paris, 1772, in-4o, 56 p.). Au verso du titre : « Le poème est de M. de Saint-Marc. La musique est de M. de la Borde... et de M. Berton... »

2. *Adèle de Ponthieu*, tragédie lyrique en cinq actes représentée en trois pour la première fois par l'Académie royale de musique le mardi 1er décembre 1772 et remise au théâtre en cinq actes le mardi 5 décembre 1775 (Paris, 1775, in-4o). Au verso du titre : « Le poème est de M. de Saint-Marc. Le musique est de M. de L*** et de M. Berton ».

3. *Adèle de Ponthieu*, tragédie lyrique en trois actes remise en

spectacle de 1772 avait inspiré au musicien Noverre un ballet pantomime [1], genre qu'il avait créé et n'avait pas encore réussi à faire accepter en France. Cette œuvre, nous dit-on, fit très longtemps « les délices de la cour de Vienne, de celle de Milan et d'autres cours d'Italie » [2].

Le récit publié en 1827 par Pongerville [3] dérive aussi du livre du Père Ignace. Thibaut de Dommart, devenu au XVII[e] siècle Thomas de Saint-Valery, s'appelle cette fois Bernard de Saint-Valery, le nom de Bernard étant le plus répandu et le plus connu dans la dynastie à laquelle ce seigneur est rattaché. Par une déformation devenue inévitable depuis que Rue n'est plus un port et que le gendre du comte de Pontieu est cru seigneur de Saint-Valery, c'est de cette dernière ville que s'embarque le père de la jeune femme pour aller l'abandonner, et

musique par M. Piccini, représentée pour la première fois à la nouvelle salle de la Porte Saint-Martin par l'Académie royale de musique le samedi 27 octobre 1781 (Paris, 1781, in-4°). Au verso du titre : « Le poème de M***. la musique de M. Piccini ». Sur les représentations de ces opéras, voir Th. de Lajarte, *Bibliothèque musicale de l'Opéra. Catalogue*, t. I (Paris, 1878), p. 256 et 327. Le ms. 1.065 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris contient un morceau tiré de l'un de ces opéras.

1. *Adèle de Ponthieu*, Ballet tragique en cinq actes de la composition de M. Noverre (Milan, 1774, 24 p. in-24). Bibliothèque de l'Opéra, Recueil Silvestri, Regio ducal teatro di Milano, vol. 32, 1774, autunno. Une édition italienne de ce livret figure dans la collection de M. H. Macqueron, conservateur de la Bibliothèque d'Abbeville : *Adèle de Ponthieu*, Ballo tragico in cinque Atti di Mons[r] Noverre, compositore attuale de' balli delle LL. MM. II. RR..... (Milan, 1774, 24 p. in-24).

2. Voir l'avant-propos du livret de l'opéra de 1775.

3. *Aperçu historique et statistique sur l'agriculture, la navigation, les monumens et sites intéressans de l'ancien comté de Ponthieu*, dans *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes ou Archives géographiques du XIX[e] siècle*, t. XXXIII, pp. 1-23.

c'est là que la ramène le navire, danois cette fois, qui l'a recueillie.

Le poème historique en six chants publié à Paris en 1834 par Mondelot, sous le titre d'*Adèle de Ponthieu,* accuse la révolution du goût littéraire à cette époque. Le poète suit aussi le thème du Père Ignace, mais on a peine à reconnaître la suite de l'aventure sous le lyrisme débordant qui la recouvre. Nous assistons d'abord aux fêtes du mariage entre Adèle et Thomas, et au tournoi héroïque d'Yvart et de Phalaor. Loin d'atténuer comme ses devanciers les horreurs de la légende, l'auteur romantique les exagère. Le soir même de ses noces, dans son retour d'Abbeville à Saint-Valery, Adèle subit dans le bois de Gouy l'outrage des brigands. Sauvée plus tard par les Flamands, elle est débarquée sur la plage de Berck. Elle s'évanouit et, prise pour un cadavre, elle est dépouillée par des chercheurs d'épaves. Quand elle a retrouvé son mari, un vœu fait à Notre-Dame dans les dangers courus, l'oblige à vivre éloignée de lui.

La seconde rédaction de la version primitive a produit aussi des imitations modernes. Le résumé de l'*Histoire d'outre-mer* publié par La Guette en 1679 est déjà moins un travail historique qu'une œuvre littéraire, bien que l'auteur prétende n'avoir rien changé que le style. Notre légende porte le titre nouveau d'« Histoire de la princesse de Ponthieu », et une note marginale date les événements du règne de Philippe Ier, époque où, en effet, il serait possible d'admettre qu'eût vécu l'arrière-grand'mère de Saladin. La Guette a eu, comme le romancier de la fin du moyen âge, la préoccupation d'ennoblir les sentiments des personnages, et il est curieux que, dans cette recherche, il se soit plusieurs fois rencontré avec son devancier, de qui certainement il ignorait l'œuvre.

Comme pour l'auteur de *Jean d'Avesnes*, c'est à la générosité des brigands émue par son courage que Thibaut doit d'avoir la vie sauve. De même que dans la version du xve siècle, le gendre du comte de Pontieu ne provoque pas la révélation du nom de sa femme, et la conversion à l'islamisme est purement une feinte. La fin est un peu modifiée ; la sultane feignant d'être grosse, se fait ordonner par les médecins de changer d'air et demande d'aller par mer jusqu'à une maison royale, sur la côte. Une fois embarquée, elle ordonne aux esclaves de ramer droit à Brindisi. Dès son arrivée dans ce port, elle libère les chrétiens qui étaient sur la galère et les remplace par des Sarrazins qu'elle rachète et renvoie au Soudan. On a remarqué que dans les récits du moyen âge, on ne paraît pas connaître la polygamie des Mahométans, l'écrivain du xviie siècle a senti l'objection qu'on pouvait faire de son temps au mariage pur et simple du sultan avec une étrangère amenée par des marchands. Elle ne fut pas traitée en esclave, nous dit-il, mais en reine, à cause de l'amour qu'elle avait inspiré. Notre auteur ne voit dans toute la légende « rien qui choque la vraisemblance ».

Au siècle suivant, le résumé de Citry de La Guette fut choisi par Madame de Gomez comme sujet d'une des nouvelles de ses *Journées amusantes* [1]. L'aventure est

1. *Histoire de la princesse de Ponthieu*, dans les *Journées amusantes*, t. I (Paris, 1723), pp. 244-322. Une copie de cette nouvelle faite au xviiie siècle par une certaine Jeanne-Étiennette Augereaux, femme de Charles de Perignon, constitue la première partie du manuscrit français 14.471 de la Bibliothèque nationale. Un abrégé du même conte a été publié dans la *Bibliothèque universelle des romans*, décembre 1776, p. 106-133. Bien que le récit soit fortement résumé, l'auteur a ajouté parfois un peu plus de couleur et n'a pas craint d'insérer quelques réflexions ironiques, notamment à propos de l'usage des pélerinages.

encore adoucie. Le viol n'est plus consommé, mais la honte de la malheureuse femme n'est pas moins tragique. Elle s'acharne contre son mari. Malgré la mansuétude de celui-ci, malgré l'intervention de son père, elle multiplie pendant plusieurs mois les tentatives de le tuer. Le comte de Pontieu, à bout de patience, prend « la résolution de délivrer sa famille d'une femme qu'il regardoit alors comme un monstre ». Sauvée par les Flamands, la princesse rencontre sur leur navire une jeune fille de France enlevée par les marchands, qui est vendue avec elle au Soudan et, sous le nom de Saïde, devient sa servante et sa confidente. Le Soudan est tellement épris de sa captive qu'il la fait séparer de ses autres femmes et la fait traiter en reine. Il l'épouse et la contraint à ne plus pratiquer la religion chrétienne qu'en secret. Les siens une fois sauvés, la sultane leur confie la charge de préparer les fruits pour sa table et, à cette faveur, les loge dans son palais. La fin de la nouvelle suit à peu près le récit de La Guette. Madame de Gomez ajoute a son modèle un peu de couleur et beaucoup de sentimentalité et de bienséance.

Ce récit a inspiré à Antoine de La Place la plate tragédie en cinq actes et en vers qu'il réussit à faire jouer en 1757 sous le titre d'*Adèle comtesse de Ponthieu* [1]. Gêné par l'anonymat de l'héroïne, il emprunta le nom de la fille du comte de Pontieu au roman de Vignacourt, dont il n'a rien retenu d'autre. La scène est dans le palais des

1. *Adèle, comtesse de Ponthieu,* tragédie par M. de La Place représentée par les comédiens ordinaires du roi le 28 avril 1757 et remise au théâtre au mois de novembre de la même année (Paris, 1758, 88 p. in-12). Sur les circonstances de la représentation voir Quérard, *La France littéraire,* t. IV (Paris, 1830), p. 544. La nouvelle édition parue en 1772 contient un grand nombre de vers nouveaux.

rois de Jérusalem, dont les musulmans se sont emparé. Roger, comte de Pontieu, et Renaud de Bourbon, son gendre, ont été faits prisonniers par Meledin, soudan de Babylone. Celui-ci aime sans espoir une esclave appelée Sophie, jeune femme enlevée en l'absence de son mari par Montalban, un prétendant éconduit, embarquée sur un navire allant à Byzance et jetée par la tempête sur la terre des infidèles. Les captifs reconnaissent en elle qui sa fille, qui sa femme disparue de leur pays. Leur perte est férocement poursuivie par Montalban. Ce seigneur félon établi en Orient sous le nom de Raymond et devenu prince de Joppé a trahi les chrétiens. Adèle finit par le poignarder. Meledin touché de tant d'infortune renonce à son amour et rend à tous la liberté.

De nos jours, informés soit par l'analyse de F.-C. Louandre, soit par une édition de la version du XIIIe siècle, deux auteurs du Pontieu ont chanté les aventures de l'héroïne à qui s'est attaché le nom d'Adèle. Ernest Prarond les a prises comme sujet d'une courte pièce en 1868 [1], et leur a consacré plusieurs des poésies qu'il eut la fantaisie d'écrire en ancien français et d'attribuer à Jehan Barbafust, maire d'Abbeville au XIIIe siècle [2]. M. le Dr A. Cahon, de Saint-Valery, a publié un long poème en cinq chants dans lequel il célèbre les malheurs de la fille du comte de Pontieu [3], mariée cette fois au sire de Coucy.

1. E. Prarond, *Histoire de cinq villes et de trois cents villages*, 4e partie, t. II (Paris et Abbeville, 1868), p. 189.

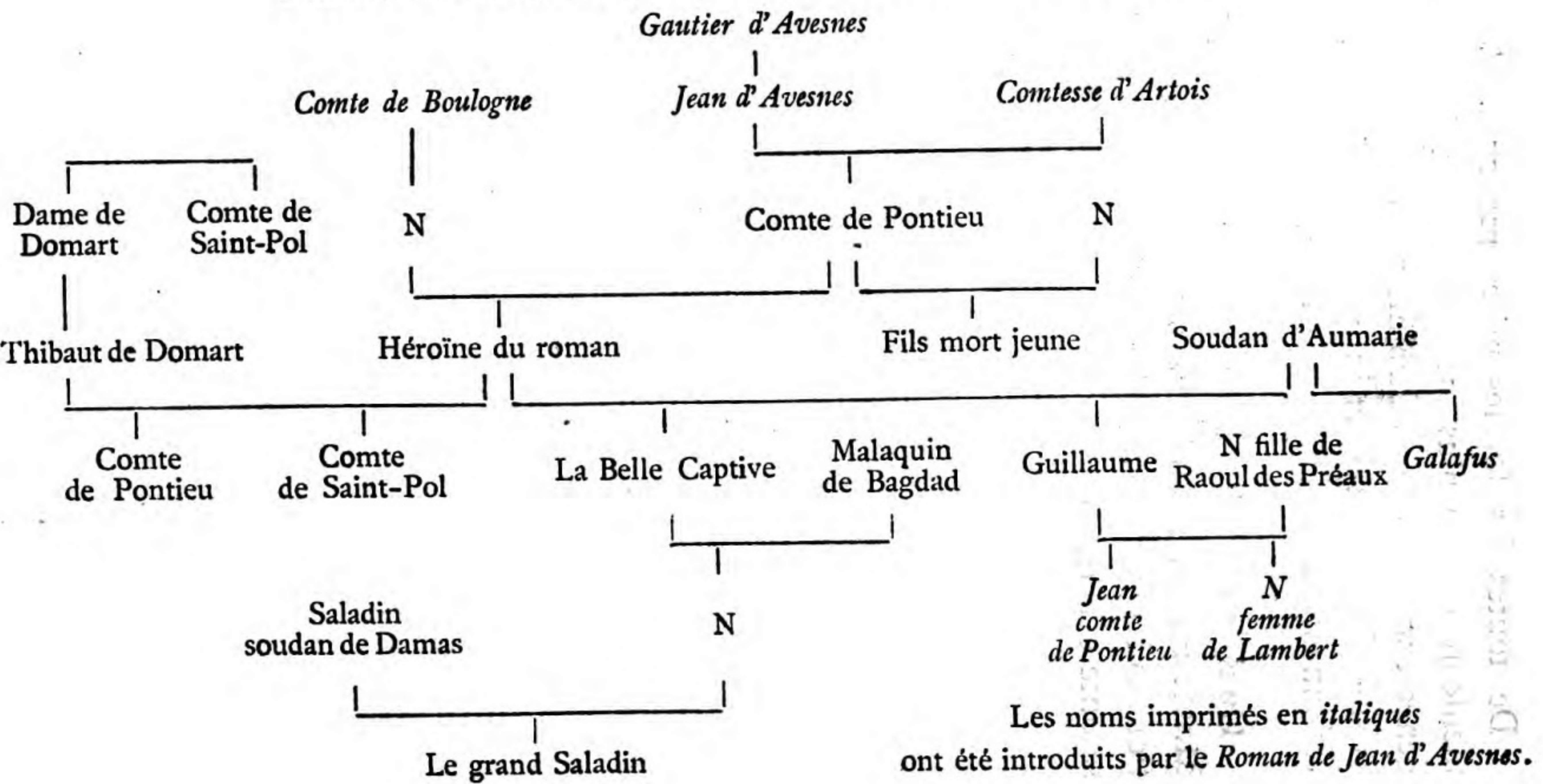
2. *Les œuvres de Jehan Barbafust qui fut maire d'Abbeville en l'an 1254*, publiées pour la première fois par E. Prarond, son successeur en l'échevinage en l'an 1884 (Amiens, 1884). Imprimé de nouveau dans les *Miscellanea* du même auteur (Paris, 1900).

3. Dr Albert Cahon, *Adèle de Ponthieu* (Saint-Valery-sur-Somme 1898, 53 p. in-8°).

De toutes les formes prises par notre légende, la meilleure reste la plus ancienne, bien qu'elle soit toute gênée encore par une inhabilité primitive. Sa discrétion, sa sincérité, son style et jusqu'à sa gaucherie attirent et retiennent par un charme profond.

Qu'il nous soit permis en terminant de remercier M. A. Piaget, commissaire responsable de cette publication, qui a bien voulu faire profiter notre travail de sa savante expérience.

Généalogie des comtes de Pontieu et du sultan Saladin d'après la légende de la *Fille du comte de Pontieu*.



Les noms imprimés en *italiques* ont été introduits par le *Roman de Jean d'Avesnes*.

NOTE

Nous imprimons d'abord la version du XIII[e] siècle, dans la première partie de la page, la rédaction primitive (Bibliothèque nationale, ms. fr. 25.462), dans la seconde, la rédaction remaniée (Manuscrits français de la Bibliothèque nationale. *A* = n° 770, texte de base; *B* = n° 12.203). Vient ensuite la version du XV[e] siècle (*A* = ms. 5.208 de la Bibliothèque de l'Arsenal; *B* = ms. fr. 12.572 de la Bibliothèque nationale, texte de base).

L'accent aigu indique seulement que la voyelle *e* qui le porte est accentuée, celle-ci peut donc être aussi bien ouverte que fermée.

Sont supposées inaccentuées les finales *e*, *es*, *et* dans les textes du XIII[e] siècle, les finales *e*, *es*, *ez* dans les textes du XV[e] siècle.

Dans les groupes *ei* et *eu* primitivement dissyllabiques, le tréma surmonte *i* et *u* uniquement quand l'amuïssement de l'*e* n'est pas présumé, c'est-à-dire dans les textes du XIII[e] siècle.



LA FILLE DU COMTE DE PONTIEU

VERSION DU XIIIe SIÈCLE

1. — (*fol. 205*) Al tans passé ot .j. conte en Pontiu. Molt ama le siecle. En ce meïsme tans enclina [1] Saint Pol; n'avoit nul oir de se car, mais il avoit une sereur qui dame fu de Doumart en Pontiu. Cele dame si avoit .j. fil, Tiebaus avoit a non, oirs fu de le conté de Saint Pol, mais povres bacelers estoit tant con ses oncles

1. — (*fol. 315 d*) Au [a] tans passé ot un conte en Pontiu ki mout ama chevalerie et le siecle et mout fu preudom et bons chevaliers. En icel meïsme tempore avoit un conte a Saint Pol ki toute la contree tenoit et en estoit sires et mout vaillans hom. Il n'avoit point d'oir de sa char, dont il estoit mout dolans, mais il avoit une sereur, mout boine dame et preude femme et vaillans, ki estoit dame de Doumart en Pontiu. Cele dame avoit [b] un fil, Tiebaus avoit a

1. *Une main du XVIe siècle a ajouté en marge, avec un renvoi au mot* enclina, *les mots* le conte de.

a) Mais or se taist ici en droit une piece li contes de lui et dira dont li bons rois Salehadins ki tant fu preudom et renoumés de bien vint et de quel gent il fu estrais. *Miniature.* Au tans passé... *A.* — Mais vous lairons atant dou prince Renaut et des afaires de la terre d'outre mer et quant tans en sera bien i sarons repairier. Si vous dirons d'un conte qui jadis fu en Pontiu qui bien apartient a ramentevoir en nostre matere. *Miniature.* Comment li rois Salehadins fu estrais de la terre de France de par sa mere. Au tans... (*fol. 4 b*) *B.* — b) ot *B.*

vesqui. Li quens de Pontiu avoit feme molt boine dame, en cele dame eut une fille, cele fille criut et monteplia en molt grant bien, et eut bien .xvj. ans d'age, mais dedens le tierç en q'ele fu nee se mere morut, et li quens se remaria tant tost. En pau de termine s'eut .j. fil, et il criut et monteplia en bien.

2. — Li quens vit monsengneur Tiebaut et si l'apela de se maisnie, et quant il l'ot de sa maisnie, si monteplia li quens de Pontiu en molt grant bien. Au repair d'un tournoiement, apiela li quens monsegneur Tiebaut,

---

non [a], qui iert [b] hoirs de la contree de Saint Pol, mais povres estoit [c] tant com ses oncles vescui. Il estoit chevaliers [d] boins et preus as armes et vaillans et biaus, et mout estoit honourés et amés de boines gens, car (*fol. 315 e*) il estoit haus hom et gentius. Li quens de Pontiu de cui li contes commence si avoit femme mout bone dame, et [e] de cele dame ot une fille mout biele [f] et mout vaillant. Ele [g] crut en grant biauté et monteplia en grant bien, et ot bien .xvj. ans d'eage, mais dedens le tierç an [h] k'ele fu nee sa mere morut, dont ele [i] fu mout dolante [j] et mout destourbee [k]. Li quens ses pere se maria mout tost aprés et prist haute femme et gentil. En poi de tierme, li quens ot de cele dame un fil k'il mout ama. Cil fius crut en grant valor et en grant biauté [l] et monteplia en grant bien.

2. — Li quens de Ponthiu, ki si estoit preudom, vit monseigneur Tiebaut de Domart [m], si l'apiela et le retint de sa [n] maisnie, et quant il l'ot de sa maisnie, si en fu mout liés, car li quens monteplia en grant bien et en grant valour [o]. Au repairier d'un tournoiement, apiela li quens [p] monsei-

a) avoit non *B*. — b) qui iert *manque A*. — c) fu *B*. — d) chevaliers preus et vaillans (*fol. 4 c*) et boins as armes et nobles et biaus et molt *B*. — e) et *manque B*. — f) boine *B*. — g) laquele *B*. — h) tierç an an (*sic*) sa mere *B*. — i) dont la mere fu *A*. — j) molt destourbee et molt dolante *B*. — k) destoubee *A*. — l) bonté *B*. — m) Tiebaut le Picart *A*. — n) sa *manque A* — o) valour par lui *B*. — p) quens .j. jor m. *B*.

si li demanda : « T., qel joel de ma tere ameriés vous le mix ? — Sire », fait T., « je sui .j. povres bacelers, mais de tous les joiaus de vostre terre je n'ameroie tant nul o damoiselle vostre fille. » Li qens fu liés et dist : « T., jo le vous donrai [1], s'ele vous veut. » Li qens vint la u li damoiselle estoit et dist : « Fille, vous estes mariee, s'en vous ne remaint. — Sire », fait elle, « a cui ? — Fille », fait il, « en men bon chevalier T. de Domart. — A, sire », fait elle, « se vostre contés estoit roiaumes et a moi deüst tous venir, si me tenroie jo a molt bien mariee en lui ! — Fille », fait il, « benois soit vostres cuers ! »

3. — Li mariages fu fais. Li quens de Pontiu et cil de Saint Pol·i furent, et maint autre preudome a grant

---

gnor Tiebaut, se [a] li demanda et dist : « Tiebaut [b], lequel joiel de ma tiere ameriés vous le [c] miex ? — Sire », fait mesire Tiebaus, « jou sui uns povres hom, mais, se Diex m'aït, de tous les [d] joiaus de vostre tiere jou n'ameroie nul tant comme madamoisiele vostre fille. » Li quens, quant il l'oÿ, si en fu mout liés et mout joians en son cuer e dist : « Tiebaut, je [e] le vous doins, se ele le veut. — Sire », fait il, « mout grans (*fol. 315 f*) mierchis, et Dius le vous mire ! » Li quens [f] vint a sa fille et li dist : « Biele [g], jou vous ai mariee, se en vous ne remaint. — Sire », fait elle, « a cui ? — En non Diu », fait [h] il, « a [i] mout preudome, ki mout vaut, çou est a .j. mien chevalier ki a non Thiebaus de Doumart. — Ha, sire », fait ele, « se vostre contés estoit roiames et a moi deüst tous venir, si me tenroie jou a mout bien mariee en lui ! — Fille », fait li quens, « beneois soit vostre cors et l'eure ke vous fustes nee ! »

3. — Li mariages fu fais. Li quens de Pontiu et li quens

1. *Les lettres* donr *sont effacées.*

a) et *B.* — b) T. si vous aït Dex l. *B.*— c) le *manque B.* — d) les *manque A.* — e) et je *B.* — f) lors vint li cuens a sa fille *B.* — g) biele fille *B.* — h) (*fol. 4 d*) *B.* — i) a. .j. molt preudome et ki *B.*

joie furent asamblé. Et a (*fol. 205 b*) grant deduit [1] vesquirent bien .v. ans ensamble, mais ne plut a Diu qu'il eüsent nul oir, dont molt pesa a cascun. Une nuit, jut mesire T. en sen lit et pensa : « Diu, dont vient ço que j'ain tant ceste dame et ele mi, et ne poons avoir oir dont Dix soit servis et au siecle bien fais ? » Il pensa de monsengneur saint Jake qu'il dona as vrais requerans ço qu'il li demandoient, et premist sa voie. La dame se dormoit, et quant ele fu esvellie, il le tint entre ses bras et requist .j. don. « Sire », fait elle, « qel ? — Dame », fait il, « est ce seürtés que jo l'arai ? — Sire, faites l'oïr, qés qu'il soit, se je doner le puis, je le vous donrai. — Dame », fait il, « congié d'aler a monsengneur saint

---

de Saint Pol i furent et maint autre preudoume. A grant joie furent assamblé, et [a] a grant seignorie et a grant deduit. Et a grant joie vesquirent bien .v. ans ensamble, mais il ne pleut [b] a nostre seignor Jhesu Crist k'il eüssent hoir de lor car, dont mout pesa a cascun. Une nuit, jut [c] mesire Tiebaus en sen lit, et pensa mout, et dist : « Dieus, dont vient çou que jou aimme tant cele dame et ele moi, et [d] ne poons avoir hoir de nostre car dont Dieus soit servis et au siecle bien fais ? » Il s'apensa de monseignor saint Jakeme, l'apostle de Galice [e], ki dounoit as vrais requerans çou qu'il demandoient [f] par droit, et i proumist sa voie en son cuer. La dame se dormoit [g], et quant ele fu esveillie, il le tint entre ses bras et li requist [h] un don. « Sire », fait la dame, « quel ? — Dame [i] », (*fol. 316 a*) fait il, « est çou seürtés ke jou l'avrai ? — Sire », fait elle [j], « oïl voir, qués ke il soit, se jou douner le vous puis, jou le vous donrai. —

1. deduit *manque dans le ms.*

a) et *manque B*. — b) p. mie *B*. — c) se jut *B*. — d) et si ne poons hoir avoir *B*. — e) Galilee *A*. — f) requeroient *B*. — g) d. adont *B*. — h) r. qu'ele li donnast .j. don *B*. — i) d. f. il che savrés vous quant je l'avrai. Sire fait elle se je donner le vous puis je le v. donrai quels k'il soit *B*. — j) il *A*.

Jake, et prierai au boin sengneur qu'il nos doinst oir, dont Dix soit servis et Sainte Eglise oneree. — Sire », fait ele, « cis dons est molt courtois, et jo le vous otroi. » Molt furent en grant joie. Trespasa .j. jour et autre et tierç, et jurent ensi en leur lit une nuit. La dame li dist : « Sire, je vous reqier que vous me donés. — Dame », fait il, « demandés, je vous donrai, se je doner vous puis. — Sire », fait elle, « congié d'aler avoec vous en ce voieage. » Quant mesires T. l'oï, si fu molt dolans, et dist : « Dame, griés cose seroit a vostre oeus. » Et elle li dist : « Sire, n'en doutés mie, que dou meneur esquier que vous avés serés vous plus enblaés que de moi. — Dame », fait il, « jel vous otroi. » Jors vint, et noviele corut, et

---

Dame », fait il, « jou vous requier un [a] don, çou est congiés d'aler a monseignor saint Jakeme en Galisse, et [b] proierai au beneoit apostle que il deproit a [c] nostre seignor Jhesu Crist ke il nous doinst hoir de no char, dont Diex soit siervis en cest siecle et Sainte Eglyse essaucie. — Sire », fait la dame, « li dons est mout courtois, et [d] jou le vous otroi et doins [e] debonairement. » Mout furent en grant joie [f]. Trespassa uns jours [g] et autres et tiers k'il avint [h] k'il jurent ensamble en lor lit une nuit. La [i] dame li dist : « Sire, je vous proi et requier un don. — Dame », fait il [j], « demandés, jou [k] le vous donrai, se [l] douner le vous puis. — Sire », fait ele, « çou [m] est congiés d'aler avoec vous en cel voiage. » Quant mesire Tiebaus l'oÿ, si en fu mout dolans, et dist : « Dame, griés cose seroit a vostre cors, car la voie est mout lontaine et li païs mout estranges et mout diviers. » Ele dist : « Sire, ne vous doutés mie de moi [n], car del menor escuier ke vous avés serés [o] vous plus embleés ke de moi. —

a) un don çou est *manque B.* — b) si *B.* — c) a *manque B.* — d) (*fol. 5 a*) *B.* — e) *Au lieu de* et doins, molt *B.* — f) g. j. lonc tans *B.* — g) hom *A.* — h) t. si avint *B.* — i) si li dist la d. *B.* — j) f. il *manque A.* — k) et je *B.* — l) se je *B.* — m) e. et je vous requier c. *B.* — n) de moi *manque A.* — o) seriés *B.*

tant que li qens de Pontiu le seut, et manda monsengneur T., et li dist : « T., vous estes li pelerins voés, ce me dist on, et me fille ? — Sire », fait il, « c'est voirs. — (*fol. 206*) Tiebaut », fait il, « de vous m'est bel et de li me poise. — Sire », fait il, « je ne [1] li peuc escondire. — T. », fait il, « movés quant vous volés, et hastés vous. Palefrois et roncis et somiers je vous liverrai asés, et autre avoir. — Sire », fait il, « grant mercis. »

4. — Il s'aparelle et muet a molt grant joie, et va tant qu'il aproce monsegneur saint Jake a mains de .ij. jornees. Une nuit, jut [2] en une boine ville. Au soir, apella l'oste et demanda li de la voie dou demain quele ele seroit, et il li dist : « Sire, prés de ceste ville averés

---

Dame », fait il, « de par Diu, et jou le vous otroi. » Jours vint, et nouviele courut, et [a] tant ke li quens de Pontiu le sot, et manda monseignour Thiebaut, et dist : « Tiebaut, (*fol. 316 b*) vous iestes li [b] pelerins voés, çou me dist on, et ma fille ausi ? — Sire », fait il, « c'est voirs. — Tiebaut », fait il, « çou [c] m'est biel de vous, mais de ma fille me poise. — Sire », fait Tiebaus [d], « jou ne li pooie [e] escondire. — Tiebaut », fait li quens, « mouvés quant vous volés, et [f] hastés vos palefrois et vos ronchis et vos soumiers, jou vous donrai assés deniers et avoir. — Sire », fait mesire Tiebaus, « grans mierchis. »

4. — Il s'aparellierent [g] et murent a grant joie, et vont [h] par lor jornees tant k'il aprocierent de monseignor saint Jakeme a mains de .ij. jornees. Une nuit, vinrent a une boine vile. Au soir, mesire Thiebaus apiela son oste et li demanda de le [i] voie de l'endemain, quele voie il trouveroient et quele ele seroit, et il li [j] dist : « Biaus sire, a l'issue de ceste

1. ne *ajouté dans l'interligne.* — 2. jut *ajouté dans l'interligne.*

a) et *manque B.* — b) li *manque B.* — c) de vous m'est il biel *B.* — d) mesire T. *B.* — e) peuc *B.* — f) si *B.* — g) s'a. dont et *B.* — h) alerent tant p. l. j. qu'il *B.* — i) (*fol. 5 b*) *B.* — j) li *manque A.*

un peu de forest a paser, aprés, toute jour bele voie ». Atant se teurent. Li lit furent aparellié, si vont jesir. El demain fist molt bel, pelerin se leverent ains qu'il fust jors et fisent noise. Et mesires T. s'esvella et se trova un peu pesant sen sanc, et dist a sen canbrelenc : « Lieve te [1], et fai nostre maisnie lever et tourser et aler leur voie, et tu remanras et torseras nostre lit, que je sui un peu pesans et mehaitiés. » Cil [2] le conmanda et il s'en alerent. Petit demoura aprés, mesire T. se leva, li vaslés torsa, et li palefroi furent aparellié, si monterent, et n'estoit encore mie jors, mais molt faisoit bel. Il isirent de la ville il troi sains plus de conpagnie fors que de Diu, et aprocierent de la forest. Et quant il i vinrent [3], si troverent .ij. voies, l'une bone et l'autre

---

vile [a] trouverés .j. poi de forest a passer [b], apriés toute jor boine voie. » Atant se teurent. Li lit [c] furent apareillié, si vont [d] jesir, et l'endemain fist mout bel. Li [e] pelerin se leverent ains k'il fust jours et fisent noise. Mesire Tiebaus se leva et se trouva .j. poi pesant [f], si apiela son cambrelenc et li dist : « Lieve sus, et fai nostre maisnie tourser et aler lor voie, et tu remanras o moi et tourseras nostre harnois, car jou sui .j. poi pesans et deshaitiés. » Cil [g] lor a commandé (*fol. 316 c*) et il s'en alerent. Petit demoura que mesire Tiebaus il et sa femme se leverent et s'apareillierent et se [h] misent a le voie. Li cambrelens toursa leur lit, et n'estoit mie encore [i] jors, mais mout biel faisoit. Il issirent de le vile entr'iaus trois, sans plus de compaignie fors que [j] de Diu, et il [k] aprochierent la forest. Et quant il i vinrent, si [l]

1. lievete *ms.* — 2. e il *ms.* — 3. virent *ms.*

a) foriest vous t. *B.* — b) p. et toute jour b. v. apriés *B.* — c) et li l. *B.* — d) alerent *B.* — e) si se l. li p. ains *B.* — f) p. et suant *A.* — g) chil a commandé as siergans le plaisir lor segnor et chil s'en a. *B.* — h) se *manque A.* — i) encore *manque B.* — j) que *manque B.* — k) il *manque B.* — l) i *B.*

mauvaise, et dist au canbrelenc : « Fier des esperons, ataing nostre gent, et di qu'il nos atengent. Laide cose est a dame de chevaucier parmi forest a pau de compagnie. » Cil s'en va grant aleüre, et mesire T. vint a la forest et trova (*fol. 206 b*) les .ij. voies, et ne seut lequele aler, et demanda le dame : « Laquele irons nous ? » Et elle dist : « Sire, se Diu plaist, la bone. » En la forest avoit larons qui mibatoient [1] la fause voie pour faire les pelerins desvoier. Mesire T. descendi et esgarda la voie et trova la fause voie plus antee et plus large que la boine, et dist : « Dame, alons, de par Diu, cesti. » Il entrent ens et alerent bien le quart d'une liue. La voie conmença a estrecier et raim furent bas, et il dist : « Dame, moi samble que nous n'alons mie bien. »

---

trouverent .ij. voies, l'une bone et l'autre male, et mesire Thiebaus dist a son cambrelenc : « Fier des esperons, ataing [a] nostre gent, et di k'il nous atengent [b], car laide cose est a dame et a chevalier parmi [c] forest passer a poi de compaignie. » Cil s'en va grant aleüre, et mesire Tiebaus vint [d] a la forest et trouva les [e] .ij. voies. Il ne sot lequele aler, et [f] dist : « Dame, lequel voie irons nous ? » Et ele dist : « Sire, se Diu plaist, la bone. » En la [g] foriest estoient laron ki [h] abatoient le fause voie et faisoient grant et lee et samblant [i] a [j] l'autre, pour faire les pelerins desvoiier. Mesire Tiebaus descendi et regarda le voie et [k] trouva le fause voie plus grant et plus large ke le bone, et dist : « Dame, alons, de par Diu, cesti. » Il entrent ens et alerent bien le quart d'une liue. La voie commencha a estrechier et li rain devenoient bas, et il dist : « Dame, moi samble [l] ke nous n'alons mie bien. »

1. qui la m. *ms*.

a) et a. *B*. — b) ataignent *A*. — c) de *B*. — d) vient *B*. — e) les *manque A*. — f) et il d. *A*. — g) cele *B*. — h) et *B*. — i) l. samblave *A*. — j) (*fol. 5 c*) *B*. — k) et *manque B*. — l) moi samble *répété dans A*.

5. — Quant il eut ce dit, il vit devant lui .iiij. houmes armés comme larons, sur grans chevaus, et cascuns lance en sa main. Et quant il les ot veüs, il resgarda ariere et en vit autres .iiij. en autel maniere atornés, et dist : « Dame, ne vous esfreés de cose que voiés ». Il salua les premiers, et il se teurent a son salu. Aprés, il leur demanda qu'il pensoient envers lui, et li uns li dist : « Ce sarés vous ja. » Et il muet a lui le glave et le quide ferir parmi le cors. Et mesire [1] T. vit le cop venir, si douta et baisa le cors, et cil fali a lui, mais au trespaser, jeta mesire T. le main deseure le glave, si le toli au laron, et mut as .iij. dont cil estoit mus, et en fiert .j. parmi le cors, si l'ocit, et il recuevre et muet ariere, et

5. — Quant il ot çou (*fol. 316 d*) dit, il esgarda devant lui et vit .iiij. larons armés [a] sour [b] grans chevaus, et cascuns tenoit lance en sa main. Et quant il les ot veüs, il regarda arriere et en vit autres .iiij. en autre maniere armés et atournés, et dist : « Dame, or ne vous esfreés de cose ke vous voiiés [c]. » Il [d] salua les premiers, et il se teurent tout choit a son salu. Apriés, il lor demanda k'il pensoient enviers lui, et li uns dist : « Ce [e] savrés vous ja. » Li leres vint enviers [f] monseigneur Thiebaut, le glaive alongié, et le quide [g] ferir parmi le cors. Et mesire Tiebaus vit le cop venir, si le douta, et çou ne fu pas mierveille [h] car il estoit desarmés, et baissa le cors, et guenci çou k'il pot, et cil failli a lui, mais au trespasser, gieta mesire Thiebaus le [i] main desous le glaive, si le toli au laron, et muet [j] as trois dont cil estoit venus, et [k] en fiert .j. parmi le cors, et l'ocist, et puis retorne [l] et muet [m] arriere, et fiert [n] celui ki premiers

1. me *ajouté dans l'interligne.*

a) tous armés *A.* — b) s. .iiij. g. *B.* — c) v. d'ore en avant *B.* — d) lors salua mesire Thiebaus les p. *B.* — e) che vos dirons nous ja *B.* — f) vers *B.* — g) cuida *B.* — h) m. si guenci au cop chou k'il pot *B.* — i) le main *manque B.* — j) mut *B.* — k) v. si en feri *B.* — l) retorna *B.* — m) mut *B.* — n) feri *B.*

fiert celui qui primes estoit mus a lui parmi le cors, et l'ocit. Ensi pleut a Diu que des .viij. ocit les .iij., et li .v. l'avronnerent et li ocisent sen palefroi, et il caï sans avoir bleceüre qui li grevast. Il n'avoit espee ne autre armeüre dont il se desfendist. Il li tolirent sa reube (*fol. 207*) dusc'a le [1] cemise, et esperons et hoeuses, et prisent le coroie d'une espee et li loierent les mains et les piés, si le geterent en .j. buison de ronses. Et quant il eurent çou fait, il vinrent a la dame, si li tolirent son palefroi et sa rebe dusc'a la chemise. Et elle estoit molt [2] bele, et nepourquant si plouroit elle molt durement. L'un des larons l'esgarda et dist : « Segneur, j'ai mon frere perdu, si voel avoir ceste dame en res-

---

estoit venus a lui parmi le cors, et l'ocit [a]. Ensi pleut a Diu que des .viij. larons [b] en ocist .iij., et li .v. l'avironerent [c] et ocisent son palefroi, et il [d] caï jus ariere sans avoir bleceüre [e] ki li grevast. Il n'avoit espee ne autre arme [f] dont il se peüst aidier. Il [g] li tolirent sa robe toute jusques a la [h] chemise, et (*fol. 316 e*) esperons et hueses, et [i] prisent le coroie d'une espee et li loierent et [j] piés et mains, si [k] le gietérent en .j. buisson de roinsses mout poignans et mout aspres. Et quant il orent çou fait, si [l] vinrent a la dame et li tolirent son palefroi et toute sa robe dusc'a la chemise. Et ele estoit mout biele [m], nanpourquant si plouroit mout tenrement et mout estoit dolente de grant maniere. Li [n] uns des larons l'esgarde et dist : « Seignour, jou ai mon frere pierdu en cest estour, si voel avoir ceste dame en restor. » Et li autres dist : « Ausi i ai jou perdu mon cousin giermain,

1. le *ajouté dans l'interligne.* — 2. mlef *avec signe d'abréviation.*

a) ocist *B.* — b) l. ocist les .iij. *B.* — c) .v. laron vinrent et o. *A.* — d) il *manque A.* — e) (*fol. 5 d*) *B.* — f) armeüre *B.* — g) a. Dont li t. li larron sa r. *B.* — h) sa *B.* — i) et si p. *B.* — j) et *manque B.* — k) et *B.* — l) il *B.* — m) b. et si *B.* — n) m. Lors l'esgarda li uns des l. et d. a ses compaignons ensi *B.*

tor. » Li autres dist : « Ausi ai jo men cousin germain, autant i clain jou comme vous. » Et autel dist li tiers, et li quars. Et li[1] quins leur dist : « Segneur, en li retenir n'arons nous mie grant preu, mais menon le en ceste forest et faisons de li nos volentés, puis le remetons a voie et le lasons aler. » Ensi le fisent, et le remenerent a le voie.

6. — Et mesire T. le vit et dist li : « Dame, pour Diu, desliés me[2], car ces ronses me grievent molt: » La dame vit une espee gesir ki fu a .j. des larons qui ocis fu, si le prist et vint vers monsegneur T., si dist : « Sire,

---

autant i claimme jou com vous et autretel droit[a]. » Et autretel dist li tiers, et li quars, et li cuins. Lors dist li uns : « Seignor, en la dame retenir n'ariesmes[b] nous mie grant[c] preu ne grant conquest, mais menons l'ent la[d] en cele foriest et faisons de li nostre volenté, puis[e] si le remetons a le voie, si le[f] laisons aler. » Ensi le fisent com il le deviserent, et le misent au chemin.

6. — Mesire Tiebaus le vit[g] et mout en fu dolans, mais[h] plus n'en pot faire, ne nul mal grét n'en sot a la dame de cose ki[i] fust avenue, car il savoit bien ke çou avoit esté forche et encontre sa volentét. La dame fu mout dolante et mout honteuse. Mesire Tiebaus l'apiela et dist : « Dame, pour Diu, venés cha (*fol. 316 f*) et me desloiiés et me deslivrés de la dolour u jou sui, car ces roinsses me grievent mout et angoissent. » La[j] dame va[k] cele part u mesire Tiebaus giessoit et voit[l] une espee jesir a tiere[m] ki fu a uns des larons ki ochis fu, ele[n] le prist et vait enviers son sei-

1. li *omis dans le ms.* — 2. desliesme *ms.*

a) d. i ai jou. Tout ensi dist li t. *B.* — b) n'avés vous m. *B.* — c) mout g. *A.* — d) la *manque B.* — e) et puis *B.* — f) si l'en l. *B.* — g) v. bien *B.* — h) mais el n'en pot faire *B.* — i) ki li f. *B.* — j) (*fol. 6 a*) *B.* — k) ala *B.* — l) vit *B.* — m) arriere *B.* — n) et ele *A.*

je vous deliverai. » Elle le cuida ferir parmi le cors, et il vit le cop venir, si le duta, et si durement tresali que les mains et li dos li furent deseure. Et elle le fiert si q'elle le bleça es bras et copa les coroies. Et il senti les mains laskier, et saca a lui, et rompi les loiens, et sali sus en piés, et dist : « Dame, se Diu plaist, vous ne me ocirés huimais ! » Et elle li dist : « Certes, sire, ce poise moi. » Il li toli l'espee et li mist le main sur l'espaule et l'en remena le voie qu'il estoient venu.

7. — Et quant il vint a l'entree, si trova de sa compagnie grant partie u il estoient venu. Et (*fol. 207 b*) quant

---

gnor plaine de grant ire et de mauvaise volenté ki li estoit venue, car [a] mout doutoit k'il ne l'en seüst mal grét de çou ke il avoit [b] veü et ke il ne li reprouvast en aucun tans et mesist [c] devant çou c'avenu li estoit. Si dist : « Sire, jou vous deliverrai ja. » Lors haucha [d] l'espee et vint viers son seignour et le cuida ferir parmi le cors. Il [e] vit le cop venir, si le [f] douta mout, car il estoit tous nus em pure sa chemise et ses braies sans plus, et [g] si durement tressailli que les mains et li doit li furent deseure. Et ele le fiert [h] si que ele le bleça [i] et colpa les coroies de cui il estoit loiiés. Et quant il senti les loiiens laskier, il saca a lui, et rompi les coroies [j], et sailli sus em piés, et dist : « Dame [k], se Diu plaist, vous ne m'ocirés maishui ! » Et ele dist : « Certes, sire, çou poise moi. » Il li toli l'espee et le remist el fuerre et apriés li mist la main sour l'espaulle et le ramena a la voie k'il estoient venut.

7. — Et quant il vint a l'entree [l], si trouva grant partie de sa compaignie u il estoient venu [m] encontre iaus, et [n]

a) car elle d. m. *B.* — b) l'a. ensi veüe *B.* — c) li m. *B.* — d) hauce *A.* — e) c. et quant il *B.* — f) le *manque A.* — g) p. si t. si d. que *B.* — h) feri *B.* — i) bleça .j. poi *B.* — j) loiiens *A.* — k) dame *répété dans A.* — l) e. dou bois *B.* — m) revenut *A.* — n) mais *A.*

il le virent nu, se li demanderent : « Sire, qui vous a ensi atorné ? » Et il[1] leur dist que larons avoient encontrés ki ensi les avoient atornés, et il en fisent grant doel, mais tost furent ratorné, si monterent et alerent leur voie. Cel jor chevaucerent, n'onqes a la dame piaour sanblant mesire T. n'en fist. Le nuit il jurent en une boine ville. Mesire T. demanda a l'oste s'il i avoit maison de relegion u on peüst une dame laissier, et li ostes li dist : « Sire, bien vous en est avenu. Ci dehors en a une molt relegieuse. » Cele nuis pasa. L'endemain mesire T. i ala, et si oï messe. Aprés, il pria a l'abeesse que cele dame li gardast. Elle li otria. Mesire T. i laisa de sa maisnie pour li servir et s'en ala, et fist

---

(*fol. 317 a*) quant il les virent si nus, si lor demanderent : « Sire, ki vous a ensi atournés ? » Et il lor dist k'il avoit larons encontrés ki ensi les avoient atirés. Mout en fisent grant duel, mais tost furent reviestu[a] et racesmé, car il avoient bien de coi. Si remonterent et alerent lor voie. Celui jor chevauchierent ne onques[b] mesire Tiebaus[c] pior samblant a[d] la dame n'en monstra. La nuit vinrent a une boine vile et[e] illuec se hierbregierent. Mesire Tiebaus demanda a son oste s'il avoit nule maison de relegion prés d'illuec u on peüst laissier une dame, et li ostes li dist : « Sire, bien vous en est avenu. Chi defors a une mout relegieuse maison et de mout boines gens[f]. » Cele nuis passa. Mesire[g] Tiebaus l'endemain[h] s'en[i] ala a la maison, et[j] si oï messe. Apriés, il[k] parla a l'abeesse et au couvent et lor pria[l] que cele dame li gardaissent laiens dusques a son revenir. On[m] li otria mout volentiers. Mesire Tiebaus i laissa de sa maisnie[n]

1. il *ajouté dans l'interligne.*

a) viestu et acesmé *B.* — b) o. por chose qui avenue fust mesire *B.* — c) (*fol. 6 b*) *B.* — d) a la d. *manque B.* — e) et *manque A.* — f) dames *B.* — g) et m. *B.* — h) T. s'en a. l'e. *B.* — i) s *manque A.* — j) et *manque B.* — k) il *manque B.* — l) et lor pria *manque A.* — m) et on *B.* — n) m. pour la dame servir *B.*

son pelerinage, et revint par la dame. Bien fist en la maison, et reprist la dame, et le ramena en u[1] païs et a si grant honeur et a si grant joie com il l'en[2] avoit menee, fors ke de gesir en son lit.

8. — U revenir en la tere, molt fist on grant joie de lui. Il i[3] fu li qens de Pontiu et ses oncles li quens de Saint Pol, et li dame fu molt honeree de dames et de demisseles. Ce jor li qens de Pontiu menga avoec monsegneur T. a s'escuelle. Aprés le mengier, il li dist : « T., biaus fix, ki lonc va, il voit. Or me contés aucune aventure que vous avés veüe u oï dire. » Et mesire T. li res-

---

avoec la dame pour li servir et s'en ala, et fist son pelerinage au miex k'il pot. Et quant il ot fait son pelerinage et bien et biel, il retourna[a] et vint a la dame. Bien fist a le maison et douna[b] dou sien, et reprist la dame, et l'en mena en son païs a ausi grant joie et a ausi grant honnor com il l'en avoit amenee, fors del jesir[c] en son lit.

8. — Il[d] revint en sa tiere. Mout fist on (*fol. 317 b*) grant joie de lui et de la dame. Il[e] i fu li quens de Pontiu, peres[f] a la dame, et si i fu li quens de Saint Pol, ki oncles fu a monseignour Tiebaut. Mout i ot de boines gens et de vaillans a lor revenue[g]. La dame fu mout honoree des dames et des damoisieles. Cel jour[h] fist li quens de Pontiu monseignour Tiebaut mangier avoec lui a s'escuiele. Aprés, li dist li quens : « Thiebaut, biaus fius, ki longe voie[i] va, mout ot[j] et voit d'aventures, dont cil ne sevent riens ki ne se remuent. Or me contés[k] aucune aventure[l] ke vous avés

1. *La lettre* u *a été ajoutée dans la marge, le mot* païs *commençant la ligne.* — 2. il li avoit *ms.* — 3. il li fu *ms.*

a) il sen r. *B.* — b) et i donna *B.* — c) j. o li *B.* — d) quant il fu repairiés en sa terre *B.* — e) a son revenir fu *B.* — f) li p. *B.* — g) venue *B.* — h) celui j. sist li cuens de P. entre lui et monsegneur Thiebaut a une escuiele. Si avint que li cuens li dist *B.* — i) (*fol. 6 c*) *B.* — j) i ot *B.* — k) c. s'il vos plaist *B.* — l) chose *B.*

pondi q'il n'en savoit nule aventure conter, et li qens (*fol. 208*) autre fois l'en pria, et il dist : « Sire, puis c'au dire vient, je nel vous dirai mie en l'oïe de tant de gent.» Li qens se leva, et le prist par le main et le mena a une part, et mesire T. li conta q'ensi estoit avenu .j. chevalier et une dame, mais il ne noma mie lui, et li qens li demanda que li chevalier avoit fait de la dame, et il li dist que il l'avoit remenee a [1] autel joie et a autel houneur com il l'en avoit menee, fors ke de jesir en sen

---

veüe u oï dire puis ke vous partistes de cest païs. » Et mesire Tiebaus li respondi k'il ne savoit nule aventure conter, et li quens li proia autrefois et mout l'en angoussa et tint mout [a] en grant d'aucune aventure [b] conter, et tant ke mesire Tiebaus li respondi : « Sire, puisque al dire vient, jou dirai [c], mais ce n'iert mie en l'oïe de tant de gent, se il vous plaist. » Li quens respondi [d] et dist ke bien li plaisoit [e] a souffrir une piece. Apriés mangier, lués ke on ot mangié, li quens se leva, et prist monseigneur Tiebaut par la main, et [f] dist : « Or me plaist ke vous me dites vostre plaisir, car chi n'a mie plenté de gent. » Et mesire Tiebaus commencha [g] a conter ke ensi estoit avenut a .j. chevalier et a une dame tout [h] ensi (*fol. 317 c*) comme vous avés oï devant el conte, mais [i] il ne conta mie les nons a cui il estoit avenut. Et li quens, qui mout estoit sages et apensés, li demanda ke li chevaliers avoit fait de la dame, et il respondi et dist [j] ke li chevaliers avoit la dame ramenee [k] et aconduite en son païs arriere a ausi grant joie et a ausi grant hounour com il l'en avoit menee [l], fors ke del [m] jesir el lit u la dame gissoit. « Tiebaut »,

1. et *ms.*

a) mout *manque B.* — b) aven *A.* — c) je vous d. *B.* — d) li r. et li d. *B.* — e) p. ensi. Apriés *B.* — f) et li d. *B.* — g) commence se li conte ke e. *A.* — h) tout ensi *manque B.* — i) m. il ne li dist mie les persones a cui *B.* — j) et d. *manque B.* — k) d. aconduite et amenee *B.* — l) amenee *A.* — m) de *B.*

lit. « T., autre sens eut li chevalier ke jou n'eüsse, que, par le foi que jo doi vous, que je l'eüse la pendue [1] a le brance d'un arbre par les treces, d'une ronse u de le coroie meïsme ! — Sire », fait mesire T., « se ne fust mie la cose si bien creüe comme elle sera quant la dame meïsmes le temongnera. — T. », fait il, « savés qui li chevalier fu ? — Sire, o je bien. — Ki fu il ? » fait li

---

fait li quens, « autre sens a eü li chevaliers ke jou n'eüsse, car, par la foi que jou doi a Diu et a vous, ke jou mout aim, ke jou eüsse la dame pendue a un arbre par les treces, u [a] par une ronsse, u de la [b] coroie meïsmes, se [c] autre hart ne peüsse trouver ! — Sire », fait mesire Tiebaus, « si ne fust pas la cose si certaine com ele sera quant la dame meïsme ses cors le tiesmoignera. — Thiebaut », fait li quens, « savés vous ki li chevaliers fu ? — Sire », fait mesire Tiebaus, « encor vous proie jou [d] ke vous me deportés de noumer le chevalier a cui ceste aventure avint. Saciés por voir ke el noumer ne gist mie grans conqués. — Tiebaut », fait li quens, « sachiés [e] k'il n'est pas mes grés del celer. — Sire », fait Tiebaus [f], « dont le dirai jou, puis ke je n'en puis estre deportés, mais volontiers m'en deportaisse, s'il vous plaisoit [g], car el conter ne gist mie grans preus ne (*fol. 317 d*) grans houneurs. — Tiebaut », fait li quens, « puis ke la parole est si avant menee, sachiés ke jou [h] voel savoir entresait ki li chevaliers fu a cui ceste [i] aventure avint, et vous conjur, par la [j] foi ke vous devés a Diu et a moi apriés [k], ke vous me dites ki li chevaliers fu, puis que vous le savés. — Sire », fait mesire Tiebaus, « jel vous dirai, sour çou que vous m'avés conjurét, et bien voel ke vous [l] sachiés de [m] voir ke jou sui li chevaliers a cui ceste aventure avint et [n] ke mout en sui

1. penduee *ms.*

a) (*fol. 6 d*) *B.* — b) sa *A.* — c) se jou *B.* — d) jou et requier *A.* — e) s. pour voir *A.* — f) mesire T. *A.* — g) pleust *B.* — h) je le voel *B.* — i) (*fol. 7 a*) *B.* — j) cele *B.* — k) apriés *manque B.* — l) v. le s. *A.* — m) por *B.* — n) et sachiés que j'en su moult dolans *B.*

qens. « Sire », fait il, « ce fui jo. — Dont fu ce ma fille cui ensi avint? — Sire », fait il, « voire. — T. », fait il [1], « bien en estes vengiés qui ramenee le m'avés. » A le grant ire qu'il avoit, il apiela la dame et li demanda se voirs estoit que mesire T. avoit dit, et elle demanda : « Coi? — Q'ensi le vausistes ocire. — Sire », fait elle, « oïl. — Pour que le vausistes vous faire? — Sire », fait elle, « pour çou q'encore me poise ke jo ne le fis. »

9. — Li qens laisa ce ester et la cort departir, mais

---

dolans et abosmés ens en mon cuer, et bien saciés certainement ke [a] onques mais n'en parlai a nule ame [b] vivant, et encore m'en [c] fuisse jou volentiers atargiés [d] dou conter, se il vous pleüst. » Li [e] quens, quant il ot oïe ceste aventure, si fu dolans et abaubis, et se teut grant pieche, et ne dist mot. Et en apriés [f], quant il parla, si dist : « Tiebaut, dont fu çou ma fille a cui ceste aventure avint? — Sire », fait il, « voire. — Tiebaut », fait li quens, « bien en estes [g] vengiés, puis ke ramenee le m'avés. » A la grant ire ke li quens avoit [h], si apiela sa fille et li demanda se çou estoit voirs ke [i] mesire Tiebaus avoit dit, et ele demanda : « Choi? — Que [j] ensi le vausistes ocire com [k] il m'a contét. — Sire », fait ele, « oïl. — Pour [l] coi le vausistes vous faire? — Sire », fait ele, « por çou (*fol. 317 e*) ke encore me poise [m] ke jou ne le [n] fis et ke jou ne l'ocis. »

9. — Li quens laissa çou [o] ester et si souffri ke la cours fust departie, mais [p] dedens le tierç jour apriés, vint li quens a

1. il *ajouté dans l'interligne*.

a) que je *B*. — b) home *B*. — c) me fusse *B*. — d) targiés *B*. — e) et quant li cuens entent ceste a. mult est dolans *B*. — f) en apriés *manque B*. — g) estrés *B*. — h) q. ot apiela *B*. — i) che que *B*. — j) c. et il respondi che ke vous ensi *B*. — k) comme on le m'a conté *B*. — l) et por coi fait li cuens le *B*. — m) poise il *B*. — n) li *A*. — o) tout chou *B*. — p) d. Apriés fu li cuens .j. jor a Rue sour la mer et m. T. o lui et li f. le c. et si fist li cuens avoec lui la dame amener. Dont fist li cuens aparellier *B*.

dedens le secont jor vint li qens a Rue [1] sur le mer et mesire T. et ses fix, et fist le dame amener. Li qens fist .j. batel aparellier fort et bien portant, se fist le dame metre ens, et si (*fol. 208 b*) fist metere .j. tonel et fu et poi, et il entrerent tout .iij. avoec, sans compagnie d'autre gent fors des maronniers qui les menerent. Et fist li qens nagier bien .ij. liues en mer, et quant il vinrent la, il fist d'un tonel l'un des fons ferir hors, et prist la dame, ki molt ert bele et bien acesmee, si le fist metre ou tonel, et fist le fons referir aprés li et bien repoier, et le bondenel si ratirer k'iaue n'i peüst entrer, et fist le tonel metre sur le bort de le nef, si le bouta de

---

Rue sor la mer et mesire Tiebaus et li fius le conte. Li quens fist amener le dame avoec iaus. Li quens fist apareillier .j. fort batel et bien portant, si fist la dame entrer ens, et si i fist metre .j. touniel tout nuef, fort et grant, et [a] fu prés. Il entrerent ens [b] tout troi, sans plus de compaignie d'autre gent fors ke des marouniers ki les menerent [c], et se fist li quens nagier bien .ij. liues en mer, et mout s'esmierveilloit cascuns que il pensoit, mais nus ne li ossoit demander. Et quant il furent si avant en mer comme vous avés oï, li quens fist del tounel l'un des fons ferir hors, et prist la dame, ki estoit sa fille et ki mout estoit biele et bien acesmee [d], si le fist entrer el tonel, u ele vausist u non, et fist [e] ferir le fons aprés li tantost et bien apareillier, et le pontenail fist tantost restouper [f] et rajoindre ke eve n'i peüst entrer [g] en nule maniere. Li [h] quens fist metre le touniel sor le bort de la nef. Il meïsmes ses cors empainst [i] le touniel, et bouta en la mer, et

1. tue *ms.*

a) g. et espés il *B.* — b) entrerent el batiel tout t. *B.* — c) l. nagierent si le fist *B.* — d) acesmee bien *A.* — e) f. rejoindre aprés li le fons tantost *B.* — f) t. rejoindre et estouper que *B.* — g) passer *A.* — h) m. Lors le fist li cuens metre sour le b. de la nef et il m. *B.* — i) espoinst (*fol.* 7 *b*) et bouta le t. en la mer *B.*

sen pié en le mer, puis le commanda au vent et as ondes. Molt en fu mesire T. dolans et ses frere, il li keïrent as piés, et li prierent pour Diu que de ce torment le peüsent oster. Il ne leur vaut otroier.

10. — Mais ançois ke li qens fust a tere repairiés, vint .j. nés marceande devers Flandres qui s'en aloit en tere de Sarrasins pour gaangnier, et virent [1] le tonel floter, et dist li uns : « Vés la .j. tonel vuit, se nous

---

dist : « Jou te commans (*fol. 317 f*) as vens et as ondes ! » Mout en fu mesire Tiebaus dolans et li freres a la dame ausi et tout cil ki çou virent, et [a] caïrent tout as piés le conte, et li proierent pour Diu [b] mierchi ke [c] del torment le peüscent oster et delivrer. Li quens, ki mout estoit courouchiés et plains [d] de grant ire, ne lor vaut otroiier pour cose ke il vausissent [e] faire ne dire ne proiier. Atant le laissierent ester et proierent a Jhesu Crist, le souvrain pere, ke il par sa trés grant debonaireté eüst mierchi [f] de l'ame et fesist [g] pardon de ses mesfais [h]. Ensi [i] ont laissié la dame a grant meschief et [j] en grant peril, si com vous avés oï devant el conte, et s'en retournerent.

10. — Nostre [k] sires Jhesu Cris, ki est souvrains peres de tous et ki ne veut mie le mort des peceors ne des pecheresses, mais k'il se convertissent et vivent netement [l], et cascun jor le nous monstre [m] apertement par ouevres, par examples et par miracles, envoia a la dame secours, si comme vous porés oïr ça avant, car li estoires nous tiesmoigne et conte por voir ke une nés marcheande ki venoit deviers Flandres ansçois ke li quens ne si compaignon fuissent venu a tiere et [n] virent le touniel flotant, si comme li vens et les on-

1. vinrent *ms.*

a) et en c. *B.* — b) pour Diu *manque B.* — c) que il de cel touniel le peuussent oster et d. *B.* — d) p. d'ire *B.* — e) seuussent dire ne faire *B.* — f) pité *B.* — g) li f. *B.* — h) pechiés *B.* — i) E. o. la d. l. en grant *B.* — j) et *manque B.* — k) et n. *B.* — l) netement et *manque B.* — m) m. il *B.* — n) et *manque B.*

l'aviens çaiens, aidier nos poroit il. » L'envoierent pourouec et mis fu en le nef. Il le resgarderent et virent [1] le fons novel repoiét. Il l'esfoncerent et troverent la dame ens gisant, tele come sor l'estaindre, car airs li estoit falis, col gros, et vaire enflé, et les iex lais. Et quant elle reut l'air, si respira et sospira. Li marceant furent entor li et l'apelerent, mais elle n'eut pooir [2] de parler. Li airs li revint et eut pooir de parler, et parla a

---

des (*fol. 318a*) le [a] demenoient, et [b] dist li uns des marcheans a ses compaignons : « Seignor, veés la un touniel, et [c] il venra a nous, ce me samble, et se nous le traions chaiens, bien nous pora avoir mestier en aucun tans. » Et sachiés ke cele nés aloit en tiere de Sarrazins pour gaaignier. Et li marounier traisent [d] cele part u li touniaus estoit, et si fisent tant ke par engien ke par force ke cel [e] touniel misent dedens lor nés. Quant li touniaus fu mis en lor nef, il le regarderent mout, et mout s'esmierveillierent ke ce pooit estre, et tant k'il s'apierchurent ke li uns des [f] fons de touniel estoit de nouviel rapareilliés [g]. Il l'effondrerent et trouverent la dame ens [h] gissant, tele [i] comme sour l'eur d'estaindre, car airs li estoit faillis, le cors ot gros, et le viaire enflé, et les iex lais et torblés. Et quant ele vit l'air e [j] senti le vent, si sospira .j. petit. Li [k] marcheant furent entour li, si l'apielerent, mais ele n'avoit pooir de parler, et tant que [l] la parole li revint, et [m] parla as marouniers [n] et as autres gens ke [o] entour li veoit et mout s'esmierveilla quant ele se trouva en tel maniere entre ces marcheans. Et quant ele apierchiut [p] que il [q] estoient marcheant [r] et crestiien, s'en fu plus a aise et mout en loa

1. vinrent *ms.* — 2. *Les lettres* t po *sont effacées*.

a) les menoient *B.* — b) si *B.* — c) t. u il vient ce me s. *A.* — d) (*fol. 7 c*) *B.* — e) che *B.* — f) del *B.* — g) apparelliés *B.* — h) e. g. *manque B.* — i) t. atournee c. *B.* — j) e elle *B.* — k) et li *B.* — l) q. li cuers et la p. *B.* — m) si *B.* — n) marcheans *B.* — o) k'ele entour li vit *B.* — p) s'aperçut *B.* — q) che *B.* — r) c. et m. *B.*

aus, et il li demanderent ki elle estoit, et ele leur cela verité et dist que par cruel aventure estoit la venue et par grant forfait. Ele manga et (*fol. 209*) but, et desenfla, et devint molt bele. S'els eust tant joie comme ele avoit duel.

11. — Tant corut [1] la nef ke ele vint devant Aumarie, et quant il eurent havene pris, galies vinrent encontre aus qui leur demanderent qués [2] gens erent, et disent : « Marceant somes. » Il avoient leur conduis des haus homes qu'il pooient aler en totes parties sauvement. Il

---

Jhesu Crist en son cuer et [a] mercia de la grant [b] debonaireté k'il li avoit fait (*fol. 318 b*) de çou ke ele avoit encore espasse de vie, car ele avoit mout grant devotion en son cuer et [c] grant volenté d'amender enviers Diu et enviers autrui des mesfais ke ele avoit fais, dont ele se doutoit forment. Li marcheant li demanderent dont ele estoit, et [d] ele leur cela verité et dist ke une lasse cose estoit et [e] une povre pecheresse, si com il le [f] pooient veoir, et ke par mout cruel aventure estoit la venue [g] et que, pour Diu, eüssent [h] mierchi de li [i]. Ele manja et but et devint mout biele.

11. — Tant [j] couru [k] la nés as marceans que ele vint [l] en terre de Sarrazins et prisent port par devant Aumarie. Galies de Sarrazins vinrent encontre iaus, si [m] lor demanderent quele gent il estoient, et [n] il lor respondirent ke [o] marcheant estoient ki menoient marcheandises diverses par pluisours tieres. Il [p] avoient le conduit des princes et des haus barons k'il [q] pooient aler en toutes tieres sauvement lor marchean-

1. crut *ms.* — 2. que *ms.*

a) et le *B.* — b) grant *manque B.* — c) et moult grant desirrier d'amender sa vie envers D. *B.* — d) et *manque A.* — e) et une peceresse et povre chose si *A.* — f) le *manque B.* — g) (*fol. 7 d*) *B.* — h) il euussent *B.* — i) li. Il respondirent que si aroient il. Ele *B.* — j) et tant *B.* — k) ala *B.* — l) k'il vinrent *A.* — m) et il lor *B.* — n) et *manque A.* — o) qu'il estoient marcheant *B.* — p) et k'il *B.* — q) et k'il *B.*

misent la dame sor terre et furent avoec li, et demanda li .j. a l'autre qu'il en feroient, et li uns dist qu'i le venderoient, et li autres dist : « Se j'en fuise creüs, nos en ferons present au soudant d'Aumarie, s'en amendera nos afaires. » Il s'i asentirent tout et prisent la dame et l'enmenerent au soudant, ki jovenes hom estoit, et l'en fisent present, et il le reçut molt volentiers, q'ele ert molt bele dame. Li soudans, demanda qui ele estoit, et il disent : « Sire, nos ne savons, mais par tele aventure fu trovee. » Molt leur fist de bien et la dame cuelli en molt grant amour. Ele fu sur ferme terre, se li revint coulours, et le commença a couvoitier et a amer, et li fist reqere par latiniers q'ele li desist de quel linage ele

---

dise querre et mener. Il misent la dame sor terre et furent avoec li, et [a] demanda li uns a l'autre k'il en feroient, et li uns dist c'on le vendist, et li autres dist : « Se jou en sui creüs, nous en ferons present au rice soudan d'Aumarie, si en amendera durmant nostre afaire. » Il s'i assentirent tout. Il [b] prisent la dame, si l'enmenerent au soudan, ki jovenes hom estoit, mais (*fol. 318 c*) il fissent la dame ansçois mout ricement atorner et apareillier. Il [c] le presenterent au soudan et [d] il rechiut la dame mout liement et mout volentiers, car ele estoit mout biele. Li soudans lor demanda ki ele estoit, et il li disent : « Sire, nous ne savons, mais par mierveilleuse aventure le trouvames. » Mout lor en [e] sot li soudans bon gré de cest present et mout lor en fist de biens. Mout ama la dame et le fist servir mout [f] hounourablement. Ele fu bien gardee, se li revint coulours et a [g] grant merveille devint bele. Li soudans commencha a couvoitier la dame et a amer, et li fist requerre [h] par latiniers k'ele [i] li desist de quel gent ele estoit. Ele [j] nule verité

a) et lors demanderent li uns *B*. — b) t. et prisent lors la d. et l'e. *B*. — c) et *B*. — d) et *manque A*. — e) en *manque B*. — f) mout *manque B*. — g) a mervelles *B*. — h) enquerre *B*. — i) k'ele li d. *omis par B*. — j) et ele *B*.

estoit. Ele nule verité n'en vaut dire. Il pensa bien a çou que il veoit en li qe ele estoit haute feme, et le fist reqere se ele estoit crestienne, et ke, se ele voloit sa loi laisier, k'il le prenderoit. Ele vit bien que mix li valoit faire par amours que par force, se li manda qu'ele le feroit. Il l'espousa quant ele fu renoïe et criut en molt grant amour envers li, et petit fu avec lui quant elle conçut et eut .j. fil. Elle fu de le[1] (*fol. 209 b*) conpengnie a la gent et parla et entendi sarrasinois. Et petit demoura aprés qe ele eut une fille. Ensi fu bien .ij. ans et demi avoec le soudant, et entendi sarrasinois et parla molt bien.

---

ne l'en valt[a] dire ne counoistre. Il[b] pensa mout, a çou k'il veoit en li, ke ele estoit haute femme et de gentil lignage. Il li fist requerre[c] se ele estoit crestiene et se ele voloit sa loi laissier[d] et il le prenderoit a femme, car encore n'en avoit il point. Ele vit bien ke mieus li venoit faire[e] par amours ke par force, se li manda ke ele le feroit[f]. Quant ele fu renoïe[g] et ele ot relenquie sa loy, li soudans le prist a feme[h] a l'ussage et a le maniere de la tiere de Sarrazins. Il le tint en grant chierté et mout l'ounera et crut en grant amor enviers li. Petit fu avoec le soudan quant ele fu enchainte (*fol. 318 d*) d'un fil[i]. Li soudans en fu mout liés et en fist mout grant joie. Ele[j] fu de mout bone compaignie a la gent et mout courtoise et mout entendans, et aprist tant ke ele entendoit[k] sarrazinois et[l] sot parler. Petit demoura apriés[m] l'an qu'ele ot eü le fil, ke ele conchiut et ot une fille, ki puis devint mout biele et mout sage. Li[n] soudans en ot mout grant joie et mout le fist nourir seignouriement.

1. *La dernière lettre a disparu par suite d'une déchirure.*

a) (*fol. 8 a*) *B*. — b) et il s'apensa *B*. — c) enquerre *B*. — d) voloit laissier sa loi *B*. — e) a faire *B*. — f) f. volentiers et q. *B*. — g) fu relenquie et elle ot renoie sa l. *B*. — h) f. a le maniere et a l'usage de la terre des S. *B*. — i) fil mout biel. *A*; fill et en aiut a son tierme. Li s. *B*. — j) Et la dame fu toz dis de moult *B*. — k) sot *B*. — l) et s. p. *manque B*. — m) a. en l'an *B*. — n) s. et moult le fist norir signeriuement *B*.

12. — Or dist ensi ke li qens estoit en Pontiu, et mesire T., et ses fix. Li qens fu en molt grief pensee, et mesire T. ne s'osoit remarier, et li fix le conte, por le doleur qu'il veoit que si ami avoient, ne voloit chevaliers devenir, et s'estoit bien d'aage q'estre le peüst. Un jor li qens pensa et douta du pecié qu'il avoit fait de se fille, il traist a l'archeveske de Roem, si se confessa a lui et prist le crois. Et qant mesire T. seut et vit ke li qens ses boins sires estoit croisiés, si se confessa et

---

12. — Ensi fu la dame bien .ij. ans et demi avoec [a] le soudan a grant joie et a grant deduit. Mais or se taist li [b] contes dou soudan et de la dame dusques ça arriere, si comme vous porés oïr, et retourne au conte de Pontiu et au fil le conte et a monseigneur [c] Tiebaut de Doumart, ki mout estoient dolant pour la dame ki ensi fu [d] jetee en la mer, com vous avés oï, ne ne savoient nule nouviele de li ke ele estoit [e] devenue, et miex creoient ke ele fust morte ke vive. Or dist li contes [f], et verités le tiesmoigne, ke li quens estoit en Pontiu, et [g] ses fils [h], et mesire Tiebaus. Li quens fu en mout grant pensee [i] et en mout grant tristece [j] de sa fille, et mout se doutoit del pechié k'il avoit fait. Mesire Tiebaus ne s'ossa marier ne li fius le conte, pour la dolour ke il veoient ke li ami avoient, ne [k] voloit li fius le conte chevaliers devenir, et si estoit [l] (*fol. 318 e*) bien de l'eage ke estre [m] le peüst, se il vausist. Un jour pensa li quens mout [n] et douta le pechié ke il avoit fait de sa fille. Il traist [o] a l'archevesque de Rains, si [p] se confiessa et li dist tout ensi com [q] il avoit ouvré. Il prist la crois d'outre mer et se croisa. Et quant mesire Tiebaus vit le conte son seignor croisié, il se confiessa et se

a) a. le s. *manque B.* — b) t. l'estore de la dame et dou soudant jusque a cha arriere *B.* — c) moult segneur *B.* — d) estoit *B.* — e) fust *B.* — f) d. l'estore *B.* — g) (*fol. 8 b*) *B.* — h) P. et li quens et m. *A.* — i) tristece *B.* — j) pensee *B.* — k) et si ne *B.* — l) e. il *B.* — m) que il i estre *B.* — n) moult au pechié qu'il a. *B.* — o) se t. *B.* — p) et *B.* — q) e. k'il a. *B.*

croisa. Li fix le conte vit sen pere croisié et monsegneur T. sen frere qu'il amoit tant, si se croisa. Li qens ses pere le vit, si l'en pesa, et dist : « Biaus fix, por coi estes vous croisiés ? Or remanra la tere vuide. » Li fix li respondi : « Biaus pere, je sui croisiés por Diu servir et por vous. » Li qens s'aparella, et mut, et ala s'ent. Et mesire T. et ses fix a grant saveté vinrent en la tere et de cors et d'avoir. Fisent leur pelerinage molt saintement en tous les lius u il seurent [1] c'on devoit Diu servir. Et quant li qens eut çou fait, il pensa q'encore voloit il plus faire, si s'adona au service dou Tenple .j. an, il et sa conpagnie. Et quant ce vint au kief de

---

croisa ausi. Quant [a] li fius le conte vit son pere croisiét et monseigneur Thiebaut ausi, cui il amoit mout, si se croisa avoec. Quant [b] li quens vit son fil croisié, s'en fu mout dolans, et dist : « Biaus fius, pour quoi estes vous croissiés ? Or remanra la tiere vuide de seignor. » Li fius respondi et dist : « Peres, jou sui croisiés [c] tout avant pour Diu et pour le sauveté de m'ame et pour vous siervir et honourer a mon pooir, tant comme jou avrai le vie el cors. » Li quens s'aparella tost, et mut, et s'en ala et prist congié, mais ains pourquist ki sa terre [d] garda. Et mesire Tiebaus et li fius le conte atournerent lor afaire et murent tout troi ensamble. A grant [e] sauveté vinrent [f] en la terre d'outre mer et [g] de cors et d'avoir. Il fisent lor pelerinage mout saintement [h] en tous les lius k'il seurent [i] c'on le devoit faire et Diu siervir. Et quant li quens ot çou fait, il se pensa ke encore voloit il plus faire, il se (*fol. 318 f*) douna au [j] siervice dou Temple un an, et il et sa compaignie. Et quant çou vint au chief de l'an [k], il s'apensa

1. furent *ms.*

a) et q. *B.* — b) et q. *B.* — c) c. por Diu tout avant et por le sauvement de m'ame et por Diu siervir et hounerer a men pooir *B.* — d) fille *A.* — e) moult g. *B.* — f) il v. *B.* — g) m. sauvement de cors et d'avoir *B.* — h) saintismement *A.* — i) l. u il savoient c'on *B.* — j) (*fol. 8 c*) *B.* — k) d'un an *A.*

l'an, il pensa qu'il voloit viseter sa tere et ses amis. Il envoia a Acre et fist nés aparellier, prist congié a la tere, et vint (*fol. 210*) a Acre et entra en mer.

13. — A vent molt bien portant issirent du havene d'Acre, mais pau leur dura. Quant il furent en haute mer, si les souprist uns vens durs et oribles, si que li maronnier ne seurent qel part il aloient. Cascune eure cuidoient noier, si s'acousirent [1] ensanble, li fix au pere et li niés au neveu. Li troi s'acousirent si fort ensanle qu'on ne les pooit departir. Petit eurent alé en tel maniere quant il virent tere, et demanderent as maronniers qés tere c'estoit, et il respondirent ke c'estoit tere de Sarrasins et si l'apeloit on le tere d'Aumarie, et disent : « Sire, que

---

k'il voloit visiter sa tiere et ses amis [a] et raler en son païs. Il envoia a Acre et fist apareillier son hoirre. Il prist congiét a ciaus dou Temple et a ciaus de la tiere et mout les mierchia de l'hounour k'il li avoient portee. Il vint a Acre et si compaignon et monterent sour mer.

13. — Il [b] issirent au vent mout bien portant, mais petit dura, car quant il furent en haute mer, si les sousprist uns vens fors et oribles ne li marounier ne savoient quel part il aloient, car [c] a cascune eure quidoient [d] noiier. Il [e] s'acousirent ensamble, li fius au pere, li niés au neveu, li uns a l'autre, selonc çou que il s'entramoient. Li quens, ses [f] fius et mesire Tiebaus s'acousirent ensamble si ke on ne les pooit departir. Petit eurent alé en tel maniere quant il virent tiere, et il demanderent as marouniers qués terre çou estoit, et li marounier respondirent ke çou estoit tiere de Sarrazins, si l'apieloit on le [g] tiere d'Aumarie, et disent au conte : « Sire,

1. acousirerent *ms.*

a) t. et son païs il *B.* — b) m. et se partirent del port a vent *B.* — c) et *B.* — d) il cuidoient *B.* — e) n. tant i fu grans la destrece que il s'acousoient *B.* — f) et ses *B.* — g) le *manque A.*

plaist vous? » Et li qens leur dist : « Laisiés corre, de plus cruel mort ne poons nous morir que de noier. » Il vinrent devant Aumarie tot a lagen. Galies et batel plaines de Sarrasins leur vinrent encontre et les[1] prisent et menerent devant le soudant, si l'en fisent present de tous leur avoirs. Li soudans les departi et envoia en ses prisons. Li qens et ses fix[2] estoient si fort acousu ensanle et acolé c'on ne les pooit departir, si commande li soudans a metre en carte a par aus. La furent une piece a grant meschief, et li fix le conte[3] i fu molt malades.

li qués[a] est vostres plaisirs ke nous façons, car se nous alons la nos serons tout pris et keü en[b] mains de Sarrazins? » Li quens lor dist : « Laissiés courre a la volenté de Jhesu Crist ki soit de nos (*fol. 319 a*) cors et de nos vies garde[c]! De plus male mort ne de plus vilaine ne poons nous morir ke de[d] morir en ceste mer. » Il laissierent courre et vinrent[e] devant[f] Aumarie. Galies[g] et batiel plaines de Sarrazins[h] lor vinrent a l'encontre, et sachiés pour voir[i] ke çou[j] fu mout[k] mauvais encontres. Il[l] les prisent et menerent[m] devant le soudan ki sires estoit del païs et de la tiere, se li fisent present des crestiiens et de tout lor avoir. Li soudans les desparti et les envoia en ses prisons em pluisours lius. Li quens de Pontiu et ses fius et mesire Tiebaus estoient si fort acousu ensamble et acolé[n] c'on ne les pooit departir. Li soudans commanda c'on les mesist en une cartre par iaus, u il eüssent poi a mangier et poi a boire. Ensi fu fait puis que il l'ot commandét. La furent une pieche[o] a grant meschief et tant ke li fius le conte fu mout malades, tant ke li quens et mesire Tiebaus avoient paor ke il ne morust.

1. le *ms.* — 2. *Ajouter* et mesire T., *mots nécessaires à la suite du récit et omis sans doute par le copiste.* — 3. li fix et li contes *ms.*

a) s. quels est *B.* — b) es *B.* — c) qui soit g. de n. c. et de n. v. *B.* — d) m. k'a morir *B.* — e) et v. *manque B.* — f) par devant *B.* — g) et g. *B.* — h) b. des (*fol 8 d*) Sarrazins *B.* — i) s. certainement *B.* — j) c. lor fu *B.* — k) mout *manque B.* — l) car il *B.* — m) les m. *B.* — n) et a. *manque B.* — o) p. dou tans *B.*

14. — Aprés, vint uns jors que li soudans fist une grant feste du jor de se naisence. Li cours fu grande. Aprés le mengier, arcier et turcople vinrent au soudant de Aumarie et disent : « Sire, nos reqerons no droit. » Il demanda : « Coi ? » Et il disent : « Sire, un cetif por metre au bersel. » Il leur dist : « Alés a le cartre, si prendés celui (*fol. 210 b*) ki mains puet vivre. » Il alerent et prisent le conte, et si l'en amenerent carciét de barbe, vestu de caviaus, menesme d'autre afaire. Li soudans leur dist : « Cis n'avoit mestier de plus vivre. Alés, menés l'ent. » La dame qui feme estoit au soudant estoit la, et se le vit et li atenri li cuers, et dist : « Sire, je sai

---

14. — Apriés, avint que li soudans tint court esforcie [a] et fist grant joie del jour de sa naissanche [b]. Ensi [c] estoit li coustume as Sarrazins. Apriés mangier, vinrent li Sarrazin au soudan et li disent : « Sire, nous vous requerons nostre [d] droit. » Et il lor demanda [e] : « Choi ? » Et il disent : « Sire, .j. chaitif (*fol. 319 b*) crestiien pour metre au bersail. » Il lor otroia, car il ne li en estoit gaires, et lor [f] dist : « Alés a la cartre et prendés celui ki mains puet vivre. » Il [g] i alerent et prisent le conte, car çou estoit cil par samblant ki mains pooit vivre. Il l'amenerent avant, cargié de barbe grant et velue, et quant li soudans le vit en si povre estat, si lor dist : « Cis n'avoit mestier de plus vivre. Alés, menés l'ent, si [h] en faites vostre volenté ! » La [i] dame dont vous avés oï, ki estoit fille le [j] conte et [k] feme a cel soudan, estoit en la place u on en mena [l] le conte, ki ses peres estoit [m], pour ocire. Lués [n] ke ele l'ot veü [o], se li mua li sans et li cuers li atenri [p],

a) moult e. *B.* — b) nativité *B.* — c) et e. *B.* — d) vostre *A.* — e) d. que c'estoit et il li d. *B.* — f) lor *manque A.* — g) il alerent a la chartre et en traisent le conte cargié de barbe velue et quant *B.* — h) et *B.* — i) La feme au soudant dont *B.* — j) au *B.* — k) et f. a cel s. *manque B.* — l) on amena *B.* — m) qui e. ses p. *B.* — n) et lués *B.* — o) (*fol. 9 a*) *B.* — p) li atenri *manque B.*

françois, si parleroie a cest povre home, se vos plaisoit. — Dame », fait il, « oïl molt bien. » Ele vint a lui et si li demanda dont il ert et qués homs. Il li respondi : « Dame, je sui d'une partie de Franche, d'une tere c'on apele Pontiu. — De qel gent? — Dame, sire et qens en estoie qant jo m'en parti. » — Qant ele l'oï, si vint a sen segneur et dist : « Sire, dounés me [1] cest cetif, s'il vous plaist, car il sét des eschiés et des tables, si juera devant nous et si nos en aprendera. Et je sui auqes seule avoec vous, si me fera compengnie. —

ne mie por çou [a] ke ele le couneüst, fors tant ke Nature l'en destraignoit, et [b] dist la dame au soudan : « Sire, jou sui françoise, si parleroie mout [c] volentiers a cel povre homme ansçois ke il morust, s'il vous plaisoit. — Dame », fait li soudans, « oïl, bien me plaist. » La dame vint au conte, si [d] le traist d'une part et fist les Sarrazins traire arriere, se [e] li demanda dont il estoit, et il li respondi [f] : « Dame, jou sui del roiame de Franche, d'une tiere ke on apiele Pontiu. » Quant la dame oï çou, se li mua tous li sans. Errant [g] demanda de quel gent il estoit : « Ciertes, dame [h], il ne me puet gaires caloir de qués gens je soie, car jou ai tant souffert (*fol. 319 c*) de paines et d'angousses puis que jou m'en departi, que jou aim miex [i] mort ke vie, mais tant vous di jou bien pour voir ke [j] quant jou m'en parti ke jou estoie quens de Pontiu. » Quant la dame ot çou oï, nul samblant n'en fist, ele se part [k] del conte, et vint au soudan et li dist : « Sire, dounés moi cest [l] chaitif, s'il vous plaist, car il sét des eschiés et des tables et des biaus contes ki mout nous [m] plairont, et si juerra devant nous et nous en aprendera [n]. — Dame », fait li sou-

1. dounesme *ms.*

a) tant *B.* — b) lors *B.* — c) mout *manque B.* — d) et si *B.* — e) et *B.* — f) et il dist *B.* — g) erranment li d. *B.* — h) d. fait il *B.* — i) mius a morir k'a vivre *B.* — j) ke q. j. m'en p. *manque B.* — k) parti lués dou c. *B.* — l) cel *B.* — m) vos *B.* — n) et vos aprendera *B.*

Dame, par ma loi, saciés, molt volentiers. » Ele l'envoia en sa cambre. Li cartriers s'en rala a la cartre, s'amena monsegneur T. vestu de chaviaus et de barbe, magre et descarné. Quant la dame le vit, si dist : « Sire, encore parleroie jo a cestui, s'i vous plaisoit. — Dame, par ma loi, oïl volentiers. » — Ele vint a lui, se li demanda dont il estoit et qés hom, et il li dist : « Dame, je sui de la tere au viel, et sui chevaliers, et si euc sa fille. » Ele revint a sen segneur et [1] se li dist : « Sire, or me ferés vous grant bonté se vous me donés cestui, car il sét de tous deduis, et ses verrés volontiers juer ensanlle. — Dame », fait il, « et je le vous doins. » E l'envoia

---

dans, « par ma loy, sachiés que [a] volentiers le vous donrai, faites ent vostre volenté. » Ele [b] le prent et l'envoia en sa cambre. Li [c] carteriers en ala querre .j. autre, s'en [d] amena monseignor Tiebaut, ki barons [e] estoit a la dame. Il [f] estoit en povre habit, car il estoit viestus de caviaus et avoit barbe grande. Il estoit magres et descarnés [g], comme cil ki mout [h] avoit sousfert mesaisse [i] et dolor. Quant la dame le vit, si dist au soudan : « Sire, encore parleroie jou volentiers a cestui, se il vous plaisoit. — Dame », dist li soudans, « oïl volentiers [j]. » La dame vint a monseignour Tiebaut, et li demanda dont il estoit, et il li [k] dist : « Dame, jou sui de la tiere al viel preudoume ke on amena devant mi, et oi sa fille a femme, et sui chevaliers. » La (*fol. 319 d*) dame [l] counut bien son seignor, et vint arriere au soudan et li [m] dist : « Sire, or me feriés vous grant bonté se vous me douniés cestui. — Dame », dist il, « jou le vous donrai volentiers. »

1. *Ce qui suit est écrit d'une autre main.*

a) que je *B.* — b) lors le prist la dame et l'envoia *B.* — c) et li *B.* — d) et *B.* — e) maris *B.* — f) et *B.* — g) escarnés *A.* — h) assés (*fol. 9 b*) *B.* — i) paine et d. *B.* — j) *Au lieu de* oïl v., il me plaist bien *B.* — k) li *manque B.* — l) dame *manque B.* — m) li *manque A.*

avoeques le premier. Li archier (*fol. 211*) se hasterent et disent : « Sire, nos drois trop atarge. » On ala a le chartre, si amena on le fil covert de molt biax keviax, sans barbe, et si estoit febles qu'il ne se pooit soustenir. Et quant la dame le vit, si en ot pitié et dist : « Sire, plaist vous que je paroil encore a cestui ? — Dame », fait il, « oïl bien. » Ele vint a lui, si li demanda qués hom il iert et qui il estoit, et il li dist : « Dame, je sui fiex au viel primerain. » Quant ele l'oï, si dist a sen seigneur : « Sire, or me ferés vous grant bonté, se vous me dounés chestui, car il sét d'eskiés et de tables et de biax contes asés. » Et il dist : « Par ma loy, dame, se .c. en

---

Ele [a] l'envoia avoec l'autre en sa cambre [b]. Li archier se hasterent [c] et disent au soudan : « Sire, vous nous faites tort, et li jours va a declin. » On en ala [d] a la cartre, si en amena on le fil le conte, ki mout estoit cargiés de caveus et entremellés, comme cil ki pieç'a n'avoit esté lavés. Jovenes hom estoit, n'encore [e] n'avoit point de barbe, mais tant estoit magres et malades et foibles, ke a mout grant [f] paine se pooit soustenir. Et quant la dame le vit, si en ot mout grant pitié. Ele vint a lui, se li demanda queus hom [g] il estoit et dont il estoit [h]. Il respondi : « Dame, jou sui fius au vieil homme premerain. » Ele sot bien [i] ke çou estoit ses freres, mais nul samblant n'en fist. « Sire [j] », fait ele [k] au soudan, « or me feriés vous mout grande bonté se vous me douniés cestui. Il [l] sét des eschiés et des tables et des biaus contes ki mout nous plairoient a oïr. » Et li soudans li dist : « Dame [m], par ma loy, s'il en i avoit cent, si les vous don-

a) et elle l'en mierchia et l'e. *B.* — b) en sa c. a. l'a. *B.* — c) h. et vinrent au soudant et disent *B.* — d) a. lors *B.* — e) n *manque B.* — f) mout grant *manque B.* — g) fils *B.* — h) e. et il dist qu'il estoit fils au preudome premerain *B.* — i) bien lors *B.* — j) s. certes *B.* — k) e. lors *B.* — l) c. car il sét d'eschiés et de tables et de toz autres jus qui mout vos plairont a veïr et a oïr *B.* — m) (*fol. 9 c*) *B.*

i avoit, si les vous douroie jou volentiers! » La dame l'envoia avoec les .ij. On rala a la chartre, si en ramena on .j. autre. Ele parla a lui, nen connut mie, livrés fu a son martire.

15. — A l'ains qu'ele onques puet s'en parti et vint en la chambre u si prison estoient, et quant il le virent venir, si firent sanllant de lever, et ele leur fist signe qu'il se sisent quoi. Ele vint prés d'aus et li quens li demanda : « Dame, quant nous ocira on? » Et ele lor dist : « Çhe n'iert mie si tost. — Dame », fait il, « ce poise nous, car nous avons si fain, que li cuer nous partent. » Et ele s'en essi et fist apareller viande, si leur aporta et trencha meïsme a sa main et si douna a chascun .j. morsel et

---

roie jou mout volentiers! » (*fol. 319 e*) La dame l'en miercia mout et [a] le prist et l'envoia erranment [b] en sa cambre. On rala a la cartre, s'en ramena on .j. autre. La [c] dame s'emparti [d] d'illuec, car ele nen counut mie. Menés [e] fu a son martire, et nostre sires Jhesu Cris rechiut s'ame.

15. — La [f] dame s'en ala atant, car ne [g] li plaisoit pas [h] li martyres ke li Sarrazin faisoient des crestiiens. Ele vint en sa cambre u li prisounier estoient, et quant il le virent venir, si fisent samblant d'eus [i] lever, et ele lor fist signe k'il se tenissent choi. Ele vint [j] priés d'iaus [k]. Li quens, ki mout estoit sages, li [l] demanda et dist : « Dame, quant nous ocira on? » Ele [m] dist : « Çou n'iert mie encore. — Dame », fait [n] il, « çou poise nous, car nous avons si trés grant fain, que pour poi ke li cuer ne nous partent. » Ele s'en issi et fist apareillier viande, si lor aporta, et [o] en douna a cascun un peu et petit

a) si *B*. — b) errant *B*. — c) et la *B*. — d) se parti *B*. — e) chil fu menés *B*. — f) et la *B*. — g) il ne *B*. — h) mie *B*. — i) s. de lever contre li ele *A*. — j) v. lors *B*. — k) p. d'eus et lor fist signe d'amistié et li cuens *B*. — l) lor d. dame *B*. — m) on et elle lor respondi que che ne seroit mie e. *B*. — n) font *B*. — o) si *A*.

petit a boire. Et quant il orent chou pris, si eurent plus fain que devant. Ensi lor douna a mengier par .x. fois le jour et a chascune fois .j. morsel ou .ij. La nuit a aise jurent. (*fol. 211 b*) Ensi la dame tous les .viij. jours les peut et aaisa a chascune fois petit et tant qu'il furent si fort qu'ele leur abandouna viande et boire. Ausi il eurent eskiés et taules et juerent, si furent tot aise. Li soudans estoit volentiers avoec aus pour veïr jouer, et la dame si sagement se warda devant aus c'onques n'i ot celui qui eust oeul ne pensee a li connoistre.

16. — Petit demoura aprés ke li soudans ot a faire, car .j. soudans qui a lui marcisoit si li fist sa tere laide, et il, por

---

a boire. Et quant il orent çou pris, si eurent plus fain [a] ke devant. Ensi lor douna a mangier .x. fois le jor petit et petit, car ele se doutoit ke s'il mangaisent a abandon ke il n'en presissent tant k'il lor grevast, et pour çou les faisoit [b] ensi mangier atempreement. Ensi [c] la boine dame les a peüs et a esté devant iaus tous (*fol. 319f*) les .viij.[d] jours premerains, et les nuis ele les faisoit jesir a aise, et fist [e] oster leur mauvais dras et lor fist douner boins et nés. Apriés les .viij. jors, ele les peut petit et petit et plus et plus et [f] lor fist aporter [g] a boire a l'avenant, et tant k'il furent si fort ke ele lor abandonna la viande et le boire ausi. Il orent eschiés et tables, si juerent et furent tout a aise. Li soudans estoit souvent avoec iaus, et volentiers les veoit juer, et mout li plaisoit, et la dame sagement se contenoit [h], si ke onques n'i ot celui [i] ki le couneüst ne par dit ne par fait.

16. — Petit demoura aprés cest afaire, si com li contes [j] dist, ke li soudans ot a faire, car uns soudans [k] mout riches ki a lui marchissoit li fist sa tiere laide et le commencha a

a) grant f. *B.* — b) f. elle *B.* — c) et e. *B.* — d) .vij. *B.* — e) lor f. *B.* — f) (*fol. 9 d*) *B.* — g) a. a mangier et a b. *B.* — h) dame se contenoit enviers els sagement si que *B.* — i) celui d'eus *B.* — j) l'estore *B.* — k) uns rices soudans qui *B.*

vengier, manda gent. Et quant la dame le seut, si vint en la canbre u si prisounier estoient, et il ierent si acoustumé que pour sen aler ne por sen venir il ne se mouvoient. Ele s'asit en une kaiere devant aus, si les apela et dist : « Seigneur, vous m'avés dit de vostre afaire une partie, or veu ge savoir se voirs est che que vous m'avés dit. Vous me desistes ke vous estiés quens de Pontieu, et que cil eut vostre fille, et que cil est vostre fiex. Je sui Sarrasine et sai d'art. Si vous di que vous ne fustes onques prés de si honteuse mort que vous estes ore, se vous voir ne me dites, et jou sarai bien se vous dirés voir. Vo fille, que cil chevaliers ot espousee, que devint ele ? — Dame », fait li quens, « jou cuit qu'ele soit morte. — Coument morut ele ? » fait la dame. — « Dame », fait li quens, « par une

---

guerroiier, et il, pour vengier son anui, manda gent de toutes pars et assambla grant ost. Quant la dame[a] le sot, si vint en[b] la cambre u li prison estoient. Ele s'asist devant iaus, si les apiela[c] et dist : « Seignour, vous m'avés dit de vostre afaire une partie, or voel jou savoir se çou est voirs[d] ke vous m'avés dit u non[e], car vous me desistes ke vous estiés quens de Pontiu au jour ke vous[f] em partistes, et ke cil hom la avoit eüe vostre fille, et ke cil autres la estoit vostres fius. Jou sui Sarrazine, si sai d'art et[g] d'astrenomie. Si vous di bien (*fol. 320 a*) ke vous ne fustes onques si priés de honteuse mort com vous estes ore, se vous verité ne me dites de çou ke jou vous demanderai[h], et bien savrai se vous voir[i] me dites. Vostre fille, ke cis chevaliers ot, ke devint ele ? — Dame », fist li quens, « jou croi ke ele soit morte. — Comment morut ele ? » fait la dame[j]. — « Certes, dame », fait li quens, « par une occoison k'ele desiervi. —

a) damoisiele *A*. — b) a *A*. — c) aparla *B*. — d) v. u non *B*. — e) u non *manque B*. — f) vos vos *B*. — g) et *manque B*. — h) de che dont je vos d. *B*. — i) verité *A*. — j) fait elle *B*.

oquoison qu'ele deservi. — Kele fu l'oquoisons? » fait la dame. Li quens li commence a conter le mariage et l'atargement d'oir qu'ele ne pot avoir. Li boins chevaliers pramist (*fol. 212*) la voie a monseigneur saint Jake, ele li requist d'aler avoec lui, et il li otroia, et murent, et alerent s'ent. Il vinrent a .j. lieu ou il furent sans conpaignie, si troverent larrons en une forest. Li boins chevaliers ne puet mie contre tous, mais il en tua .iij., .v. en i demourerent, et prisent le bon chevalier, et le desvestirent en sa cemise, lui et la dame. Aprés, il li loierent les piés et les mains et le jeterent en .j. buison de ronces. Il virent la dame bele, si le vaut chascuns avoir.

Quele fu li ocoisons? » fait la dame. Li quens commencha a conter tout[a] em plourant comment[b] il l'avoit mariee, et l'atargement k'il[c] ne pooient avoir enfant, et comment li boins chevaliers proumist se voie a monseignor saint Jake en Galisse, et ke la dame li requist ke il le laissast aler avoec lui, et il li otria volentiers. Il[d] murent a grant joie, et s'en alerent, et tant k'il vinrent en .j. liu u il furent sans compaignie, si trouverent larrons en une forest bien armés. Il[e] lor coururent sus. Li boins chevaliers n'ot mie pooir contre iaus tous, car il estoit sans armes, mais par mi tout çou en ocist il .iij., et .v. en demourerent ki li coururent sus, et li ocisent son palefroi, et prisent le chevalier[f], et le despouillierent jusc'a la chemise, et li loierent les piés et les mains, et le jeterent[g] en .j. buisson de ronsces[h], et la dame despoullierent, et li[i] tolirent son palefroi. Il (*fol. 320 b*) esgarderent la dame et virent ke ele estoit molt biele, et[j] le vaut cascuns[k] avoir, et apriés il s'acorderent a çou k'il

a) tout *manque B*. — b) c. elle fu mariee *B*. — c) a. comment (*fol. 10 a*) elle ne pot avoir e. *B*. — d) et comment il *B*. — e) si *B*. — f) et le prisent et le d. *A*. — g) bouterent *A*. — h) de r. *manque A*. — i) li *manque B*. — j) b. si le couvoitierent et le v. *A*. — k) avoir cascuns *A*.

A chou s'acorderent ensanlle que tout .v. jurent a lui. Et quant il orent che fait, si s'en partirent, et ele remest. Li boins chevaliers le vit et li pria molt doucement : « Dame, or me desloiés, si nous en irons. » Ele vit une espee qui a .j. des larrons estoit keüe, si le prist et vint vers lui en sanllant de molt grant ire, et li dist : « Je vous deslierai. » Ele tint l'espee nue et l'en cuida ferir parmi le cors. Par le volenté de Dieu et par le viguer du boin chevalier, il se tourna chou desous deseure. Ele ataint les loiens, si les trencha et li blecha les bras. Les mainz li lasquierent, et il rompi les loiens de ses piés, et sali sus, si bleciés com il estoit, et dist [1] li : « Dame, se Dieu plaist, vous ne m'ocirés huimais ! » Et ele li dist : « Ce poise moi. » — « A ! » fait la dame, « bien sai que voir avés

durent jesir a la dame et en fisent leur volentés maugré li. Et quant il orent çou fait, si s'en alerent, et[a] ele remest mout dolante et mout tristre. Li boins chevaliers le vit, se li proia mout doucement et dist[b] : « Dame, or[c] me desloiiés mes[c] mains, si nous en irons. » Ele[d] vit[e] une espee[f] a un des larons ki ocis estoit, ele prist[g] l'espee et vint[h] enviers son segnour, ki ensi gissoit, et vint en samblant de grant ire, et dist : « Jou vous desloierai ja. » Ele tint l'espee toute nue et le hauce[i] amont, et le quida ferir parmi le cors, mais par la volenté[j] Jhesu Crist et par la vigor au preudoume, il se torna çou desous deseure. Ele[k] atainst les loiiens[l] dont il estoit loiiés, si les trenca, et il sailli sus[m], tous si blechiés com il fu, et dist : « Dame, se Diu plaist, vous ne m'ocirés mie huimais ! » — « Ha ! [n] » fist la dame, « bien sai ke

1. dist *omis dans le ms.*

a) et *manque A.* — b) li d. *B.* — c) cor *AB.* — c) les *B.* — d) et e. *B.* — e) v. lors *B.* — f) e. qui estoit a *B.* — g) p. lors *B.* — h) s'en v. *B.* — i) haucha *B.* — j) deboinaireté *B.* — k) et elle *B.* — l) (*fol. 10 b*) *B.* — m) s. si loiiés et si bleciés *B.* — n) a cest mot parla la dame la feme le soudant et dist ha sire vous avés voir dit et bien sai *B.*

dit, et bien sai por quoi ele le vaut ocirre. — Dame, por quoi ? — Por le grant honte qu'il avoit veü que ele avoit soufferte et rechut devant lui. » Et quant mesires Tiebaus l'oï, si commencha a plorer (*fol. 212 b*) molt tenrement et dist : « Elas ! qués coupes i avoit ele ? Dame », fait il, « si me voelle Diex delivrer de la prison u je sui, ja por ce pieur sanllant ne l'en eüsse fait. — Sire », fait ele, « che ne cuidoit ele mie adont. »

17. — « Or me dites », fait ele, « lequel le cuidiés vous miex, ou vive ou morte ? — Dame », font il, « nous ne savons mie lekel. — Mais bien sai », fait li quens, « que cruel venjanche en fu prise. — Et s'il plaisoit a Dieu », fait la dame, « k'ele fust escapee de cel tourment et vous en poiés noveles oïr, k'en diriés vous ? — Dame », fait li quens, « je ne seroie mie si liés d'estre delivrés de

---

voir avés dit [a], et bien sai pour coi ele le vaut faire. — Dame », dist il [b], « pour coi ? — Ciertes [c] », fait elle, « por la grant honte ki avenue li estoit. » Quant mesire [d] Thiebaus l'oÿ, si commença a plourer mout tenrement et dist : « Halas ! quele coupe i avoit ele ? Dame », fait [e] il, « si [f] me doinst Diex delivrance de la prison u jou sui, ja pour çou piour samblant (*fol. 320 c*) ne l'en eüsse fait, car ce fu maugré sien. — Sire », fait la dame, « çou ne quidoit ele pas. »

17. — « Or me dites », fait la dame, « lequel quidiés vous mius k'ele soit morte u vive ? — Dame », dist il, « nous ne savons. — Bien sai », fait li quens, « ke la grans painne que nous avons soufferte, ke Dius le nous a fait [g] pour le pechié ke jou fis en li. — Et s'il plaisoit a Diu », fait la dame, « ke ele fust vive et ke vous en peüssiés oïr vraies nouvieles, k'en diriés vous ? — Dame », fait li quens, « jou ne seroie mie si liés d'estre delivrés de ceste prison ne d'avoir autant

a) dit çou poise moi et bien *A*. — b) d. li cuens *B*. — c) pour coi. Por la grant honte k'ele avoit de çou ke avenu li estoit *A*. — d) q. m. *manque A*. — e) dist *A*. — f) dont si *B*. — g) envoié *B*.

ceste prison et d'avoir autant de terre en crutures que jou oi onques ! — Dame », fait mesire T., « et je ne seroie mie si liés d'avoir le plus bele dame du mont et d'avoir le roiaume de France avoec lui ! — Chertes, dame », fait li joules, « n'on ne me porroit douner ne prametre de quoi je fusse si liés ! » Quant la dame oï lor paroles, si li atendri li cuers et dist : « Diex en soit aourés ! Or gardés qu'il n'ait faintise en vos paroles. » Et il dirent tout troi a une vois : « Dame, non a il. » La dame commencha a plourer molt tenrement. « Sire, or poés vous dont dire ke vous estes mon pere, et que je sui vostre fille, et vous estes mes barons, et vous estes mes freres. » Quant il oïrent chou, si furent molt lié, et

---

d'avoir com jou euc onques en ma vie ! — Dame », fait[a] mesire Tiebaus, « si me doinst Diex joie de le riens ke je plus desirre, je ne seroie mie si liés d'estre rois de Franche ! — Dame, certes », fait[b] li vallés, ki ses freres estoit, « on ne me poroit ne douner ne[c] proumetre cose dont je fuisse si liés comme jou seroie[d] de la vie ma sereur, ki tant estoit boine dame et biele[e] ! » Quant[f] la dame ot[g] oïes lor paroles, se li atenri li[h] cuers et[i] si lor dist : « Dius en soit grassiés ! Or gardés k'il n'ait faintise en vos paroles. » Et il respondirent et disent : « Dame, non a il. » La dame commencha[j] tenrement a plourer et dist[k] : « Sire, or poés vous bien dire (*fol. 320 d*) ke vous iestes mes peres, et jou sui vostre fille et cele dont vous presistes si crueusse justiche, et vous, mesire Tiebaut, iestes me sires et mes barons, et vos, sire vallét, estes mes freres. » Et puis lor[l] conta comment li marcheant l'avoient trouvee et comment il en

a) dist *A*. — b) D. dist li v. *A*. — c) ne *manque B*. — d) jou seroie *manque B*. — e) e. biele dame et boine *B*. — f) et *B*. — g) ot *répété dans A*. — h) (*fol. 10 c*) *B*. — i) si lor dist *après* Dius en soit grassiés *A* ; c. si loa Diu et en rendi graces a lui et lor dist or *B*. — j) c. dont *B*. — k) lor d. *B*. — l) si l. *B*. —

si firent sanllant d'umelier vers li, et ele leur desfendi et dist : « Je sui Sarrasine, et si vous pri que de cose que vous aiés oïe nul plus biau sanllant n'en faites, mais sinplement vous maintenés et moi laisiés couvenir (*fol. 213*). Or vous dirai porquoi je sui demoustree [1] a vous. Li soudans me sire en doit aler en une chevaucie, et je vous connois bien, si querrai que vous irés avoec li, et se vous onques fustes predoume, moustrés le ore ! » Atant se taisent, et ele se lieve, et vient au soudant, et dist : « Sire, li uns de mes prisons a oï parler de vostre guerre et m'a dit qu'il iroit volentiers avoec vous, s'il en avoit laiseur. — Dame », fait il, « je n'oseroie, qu'il ne me

---

fisent present au soudan. Et quant il oïrent çou, si en furent mout liét, et [a] en fisent mout grant joie, et s'umelierent viers li. Elle lor desfendi k'il n'en fesissent nul samblant et dist : « Jou sui Sarrazine renoïe [b], car autrement ne pooie [c] durer, car jou fuisse piech, a morte, mais or vous prie jou et chasti, si chier com vous avés vos vies et houneurs a avoir greignours ke vous eüstes [d] onques, ke pour cose ke vous aiiés veüe ne oïe [e] nul plus biel samblant n'en faites, mais simplement vous maintenés. Si m'en laisiés couvenir. Or vous dirai pour quoi jou me sui demoustree a vous. Li soldans, me sire ki ore est [f], en doit aler proçainement en une chevaucie, et jou vous counois bien », dist elle a monseignour Tiebaut, « ke vous estes preudom et boins chevaliers. Jou [g] proierai le soudan ke il vous maine avoec lui, et se vous fustes onques preudom, or le moustrés et siervés si bien le soudan ke il n'en puist nule vilounie (*fol. 320 e*) conter ! » La dame [h] s'en depart, et vint [i] au soudan, et li dist : « Sire, li uns de mes prisouniers ira avoec vous, se il vous plaist. — Dame », dist il, « jou ne m'i osseroie

1. demouree *ms.*

a) et si *B.* — b) et r. *B.* — c) peusse je ja d. ains fusse *B.* — d) n'e. *B.* — e) oïe ne veüe *B.* — f) Li s. qui o. est me s. *B.* — g) et je *B.* — h) Et atant s'en parti la d. et s'en vint *B.* — i) (*fol. 10 d*) *B.*

fesist fauseté. — Sire », fait ele, « seürement le faites, car jou retenrai les .ij., et se cil vous mesfaisoit, je penderoie ces par les gueles. — Dame », fait il, « et jou li livrerai ceval et armes et ce qu'il li convenra. » Atant ele s'en retourne en la chambre et dist : « Sire, vous irés avoec le soudant. » Et sez freres s'agenoilla et pria : « Por Dieu, seur, faites que jou voise avoec. — Non ferés », fait ele, « que trop seroit le coze aperte. »

18. — Li soudans mut, et mesires T. avoec lui, et vinrent seur leur anemis. Li soudans li livra canques mestier li estoit. Par le volenté de Dieu et en l'aïe d'autrui, tant fist mesire T. qu'en pau de tans mist les anemis le soudant au desous. Et molt le prist en gré, et

---

fier, k'il ne me fesist fauseté. — Sire », dist ele, « seürement l'en menés, car jou retenrai les autres. S'il[a] mesfaisoit enviers vous, jou penderoie les autres. — Dame », dist il, « jou l'en menrai, puis ke vous le me loés, et se li liverrai cheval mout boin et armes et tout çou qu'il li convenra[b]. » Atant[c] la dame s'en retourne et dist a monseignour Tiebaut : « Jou ai tant fait enviers le soudan ke vous irés avoec lui, or pensés del bien faire ». Et[d] ses freres s'agenoilla devant li et li proia por Diu[e] k'ele fesist tant enviers le soudan ke il i alast ausi. « Non ferai », dist ele, « trop seroit la cose apierte. »

18. — Li soudans atourna son afaire et mut, et mesires Tiebaus avoec lui, et vinrent sour lor anemis. Li soudans[f] livra a monseignour Tiebaut armes et cheval. Par la volenté Jhesu Crist, ki onques n'oublia ciaus ki en lui ont fiance et boine creanche, tant fist mesire Tiebaus d'armes et de cours[g] ke em poi de tans furent mis au desous li[h] anemi au soudant,

a) s'il m.... les autres *manque B.* — b) ç. que boin li sera *A.* — c) A. s'en retorna a la dame et d. *B.* — d) et *manque A.* — e) por Diu *manque B.* — f) a. Mesire Thiebaus ot cheval que li soudans li livra et tant que par *B.* — g) et de c. *manque B.* — h) tout li *A.*

repaira vainkiere, et amena grant plenté de prisons en sa compaignie, et vint a la dame, et dist li : « Dame, par ma loy, je me lo de vostre prisounier, et s'il voloit grant terre prendre, chertes jou li douroie. » Et ele li dist : « Sire, il ne le feroit mie sans droite loy. » Atant se teurent, et ele s'atorne, et dist : « Sire, je sui enchainte et en enferté sui keüe. » (*fol. 213 b*) Et il li dist : « Dame, je ne fusse mie si liés por cruture d'autant de terre que jou ai ! — Sire », fait ele, « je ne menjai ne ne bui pus ke vous en alastes par saveur, et me dist mes viex prisons que, se ge ne sui sus terre de droite nature, morte sui.

---

et[a] mout li plot, et ot victoire, et amena grant plenté[b] de gent avoec lui. Li soudans, si tost com il fu repairiés, vint a (*fol. 320 f*) la dame et dist : « Dame, par ma loy, jou me loe mout de vostre prisounier, car il m'a mout bien siervi, et s'il voloit sa loy guerpir et la nostre prendre, jou li donroie grant tiere et richement le marieroie. — Sire, jou ne sai, mais jou ne croi pas ke il le fesist. » Atant se teurent, ke plus n'en[c] disent. La dame atourna son afaire auques tost apriés[d] ceste aventure au miex ke ele pot, et vint a ses prisouniers et lor dist : « Seignor[e], or vous maintenés sagement ke Sarrazin ne s'apierchoivent[f] nostre conseil, car se Diu plaist, encore serons nous en France et en la tiere de Pontiu. » Un jour avint ke la dame se dolousa mout et plainst, et vint devant le soudan et li dist : « Sire, jou sui enchainte, et[g] bien le sai, et en grant enfremeté sui[h] enkeüe, ne onques puis ke vous en alastes ne manjai cose ki saveur m'eüst. — Dame », fait il, « çou poise moi de vostre maladie, mais mout sui liés de çou que vous estes enchainte. Mais or devisés et commandés[i] toutes les coses ke vous cuidiés ki boines vous soient, et jou les ferai querre et apareiller, coi k'il[j] doive couster. » Et quant la dame oï çou,

a) dont *B.* — b) plenté de *manque B.* — c) ne *B.* — d) a. ces choses *B.* — e) (*fol. 11 a*) *B.* — f) n'a. *B.* — g) et *manque B.* — h) sui *manque B.* — i) c. et d. *B.* — j) k'eles doient *B.*

— Dame », fait il, « vostre mort ne voel jou mie, mais devisés seur quel terre vous volés estre, je vous i ferai mener. — Sire », fait ele, « moi ne caut seur qel terre chou soit, mais ke jou soie hors de cest'ille. » Li soudans li fist apareller une molt bele nef et garnir de vin et de viande. « Sire », fait ele, « je menrai men viel prison et le joine, si jueront devant moi as eskiés et as taules, et si menrai mon fil por moi deduire.— Dame », fait il, « et que devenra li tiers prisons ? Je voel miex que vous l'emmenés que les autres .ij., car il n'est liex ne sor terre ne sor mer qu'il ne vous desfende, se vous en avés mestier. — Sire », fait ele, « et jou le voel bien

---

si en ot mout grant joie en son cuer, mais onques n'en moustra samblant, fors tant ke ele dist : « Sire, (*fol 321 a*) mes viés prisouniers m'a dit ke, se jou ne sui hasteement[a] sour tiere de droite nature, ke je sui morte et ke[b] longement ne poroie vivre. — Dame », fait li soudans, « vostre mort ne voel jou mie, mais devisés sour quele tiere vous volés estre, et jou vous i ferai mener. — Sire », fait[c] ele, « ne m'en caut, mais ke jou soie hors de ceste vile. » Li[d] soudans li fist apareillier une nef bele et fort et le fist bien garnir de vins et de viandes : « Sire », fait[e] la dame, « jou[f] en menrai mon viel prisonnier et le jovene, si jueront o moi as eschiés et as tables, et si menrai mon fil pour moi deduire. — Dame », fait il, « bien me plaist ke vous en faites vostre volenté. Et ke devenra li tiers prisouniers ? — Sire[g], vous en[h] ferés vostre volenté. — Dame, » dist il, « jou voel ke vous l'en menés avoec vous, car il est preudom, si vous gardera bien sour terre et sour mer, se mestier en avés. — Sire[i] », fait ele, « bien soit, puis ke vous le volés et ke tant

a) procainement *B*. — b) ke je *B*. — c) faut *A*. — d) lors li fist li soudans *B*. — e) dist la dame au soudant *B*. — f) s'il vous plaist jou en *A*. — g) s. fait elle *B*. — h) (*fol. 11 b*) *B*. — i) sire.... bien en dites *manque B*.

mener. » La nés fu aparellie et entrerent en mer. Si tost ke li maronnier furent en haute mer, il dirent a la dame : « Nostre vens nous porte droit a Brandis ». Et ele dist : « Laisiés aler abandouneement, car jou sai franchois, si vous conduirai bien partout. »

19. — Et il vinrent en haule a sauveté et monterent sor terre. La dame leur dist : « Seigneur, jou voel ke vous recordés les paroles qui dites furent, car encor ai jou bien pooir du retourner, se jou voel. » Et il disent:

---

de bien en dites. » Il [a] prendent congiét au soudan et il lor [b] doune et mout lor [c] proie de tost revenir. La nés fu apareillie et toute lor estoire atornee. Il entrerent ens et [d] departent del port. Il orent boin vent, si coururent durment [e]. Li marounier apielerent la dame, se [f] li disent : « Dame, chis vens nous maine droit a Brandis, or commandés (*fol. 321 b*) vostre plaisir u del aler [g] cele part u aillours ». Et [h] ele leur dist : « Seignour, laissiés corre hardiement, car jou sai bien parler françois et autre langage, si vous conduirai partout. »

19. — Tant ont courut par jour et par nuit par la volenté Jhesu Crist k'il sont venut a Brandis, et prisent port a [i] mout grant sauveté, et descendirent a tiere [j] et furent recheü a mout grant joie. La dame, ki mout estoit sage, traist a ses [k] prisouniers, si lor dist : « Seignor, jou voel ke vous recordés les paroles et les couvenences ki dites furent [l], et voel estre bien certaine de vous et avoir boines seürtés de vostres sairemens sour quanques vous tenés de Diu, et [m] me dites se vous me volés tenir les couvenences ke vous m'eüstes en couvent u non, car encore ai jou bien pooir de retourner. » Il [n] li disent : « Dame, sachiés sans doutance

a) Elle a pris atant congié *B.* — b) li douna *B.* — c) li *B.* — d) et se partirent *B.* — e) moult d. *B.* — f) et *B.* — g) p. d'aler *B.* — h) et *manque A.* — i) par *B.* — j) a rive *B.* — k) lor *B.* — l) me f. *B.* — m) D. que vous me d. *B.* — n) et il respondirent *B.*

« Dame, nous ne desimes coze que nous ne voellons bien tenir. — Seigneurs », fait ele, « vés chi mon fil, qu'en ferons nous? — Dame, a grant bien et a grant (*fol. 214*) houneur soit il venus! — Seigneurs », fait ele, « j'ai molt tolu au soudant quant jou li ai tolu mon cors et son fil ne plus de sez cozes jou ne li bé a tolir. » Ele revint as marouniers a le nef et dist : « Retor tournés, et dites le soudant que jou li ai tolu mon cors et son fil et jeté de sa prison mon pere et men baron et men frere. » Li marounier furent molt dolant et a l'ains qu'il puerent retornerent.

20. — Li quens s'aparella et bien ot de qoi par mar-

---

ke nous ne vous desimes [a] onques cose ki tenue ne vous soit par nous loiaument, et sachiés, par nos crestientés et sour [b] nos baptesmes et sour quanques nous tenons de [c] Diu, ke [d] bien les tenrons, ne n'en soiiés en nule doutance. — Et jou vous en croi atant », fait la dame. « Seignor », fait ele « veés chi mon fil ke jou ai del soudan, k'en ferons nous? — Dame, a grant honor et a grant joie soit il venus! — Seignor », fait la dame, « jou ai mout mesfait enviers le soudan, (*fol. 321 c*) car jou li ai tolu mon cors et son fil k'il mout [e] amoit. » Ele [f] revint as marouniers et les apiela et lor dist : « Seignour, retournés et dites au soudan ke je li ai tolu mon cors et son fil et gieté de la prison mon pere et mon baron et mon frere. » Quant li marounier oïrent çou, si en furent mout dolant, mais plus n'en porent faire. Il s'en tornerent tristre et dolant pour lor dame et pour lor damoisiel k'il mout amoient et des prisouniers ki ensi sont pierdu sans recouvrier.

20. — Li [g] quens s'apareilla et [h] bien ot de coi par mar-

a) eüsmes c. en couvent ki *B*. — b) par *B*. — c) (*fol. 11 c*) *B*. — d) ke nous b. le *B*. — e) tant *B*. — f) a. et si ai jeté de sa prison mon baron et mon frere et quant li m. *B*. — g) et li *B*. — h) qui bien l'ot de coi *B*.

ceans et par Templiers, qui volentiers li prestent du leur. Aparellié furent et murent de la et vinrent a Rome. Li quens vint devant l'Apostole a toute sa compaignie. Chascuns se confessa a lui, et quant il eut chou oï, si fist molt grant joie des oeuvres et du miracle que Diex moustroit a sen tans. Il bautisa l'enfant et ot nom de Guilliame. Aprés, il remist la dame en droite crestienté, et conferma et li et son seigneur en droit mariage, et douna chascun penitance de ses mesfais. Aprés, il mon-

---

cheans et par Templiers, ki volentiers lor presterent [a] del leur. Et quant li quens et sa compaignie orent [b] sejorné en le vile de Brandis [c] tant com il lor vint a plaisir, il s'apareillierent et murent de la et alerent a Roume. Li quens vint [d] devant l'Apostoile et sa compaignie [e]. Cascuns [f] se confiessa au miex k'il pot, et quant li Apostoiles ot [g] çou oï, si en fu mout liés et mout en fist grande feste. Il baptisa l'enfant et fu apielés Guillaumes. Il reconcilia la dame et remist en droite crestientét, et confrema la dame et monseignour Tiebaut son baron en droit mariage et remist [h] ensamble, et douna a cascun penitanche et les asolst de lor pechiés. Aprés çou ne demoura gaires k'il se departirent de Roume et prisent congiét a l'Apostoile, ki mout les avoit hounorés, et [i] les commanda a Dieu. Il s'en vont [j] a grant joie et (*fol. 321 d*) a grant deduit et loent [k] Dieu et sa mere et sains et saintes et rendent [l] grases des biens k'il lor ont [m] fais. Tant [n] ont erré k'il sunt venu el païs dont il sont [o] né, et furent recheü a grant pourcession des evesques et des abés et des gens de relegion et de l'autre clergie ki mout les avoient desirés. Desour toutes autres joies faisoit [p] on joies

a) dounerent *A*. — b) ont *A*. — c) de B. *manque B*. — d) s'en v. *B*. — e) c. o lui *B*. — f) c. d'els *B*. — g) a. oï chou si *B*. — h) (*fol 11 d*) et les r. *B*. — i) h. et il lor donna sa beneïçon et les c. *B*. — j) vinrent *B*. — k) loerent *B*. — l) rendirent *B*. — m) orent *B*. — n) et tant errerent k'il vinrent *B*. — o) furent *B*. — p) fait *B*.

terent et vinrent u pais a grant joie oú il estoient molt desiré. Molt fist on grant joie d'aus.

21. — Et la nés retourna de Brandis et revint en Aumarie, et dirent les noveles qui molt despleurent au soudant. La fille qui demoree estoit mainz l'ama; nepor-quant ele crut et devint molt bele.

22. — Et li quens fu en Pontieu et fist de son fil chevalier. En pau de tans aprés monteplia en grant bien, mais

---

de la boine[a] dame ki ensi fu retrouvee[b] et ki si[c] avoit delivré son pere, son baron et son frere des mains as Sarrazins, si comme vous avés oï. Mais or vous lairons d'iaus ici en droit, si vous dirons des marouniers ki les amenerent et des Sarrazins ki avoec iaus vinrent.

21. — Li marounier et li Sarrazin ki les amenerent a Brandis s'en retournerent au plus tost k'il peurent et[d] eurent boin vent, et sunt courut[e] tant k'il sunt venu[f] devant Aumarie et[g] sunt descendu a tiere, tristre et dolant, et vont dire lor[h] nouvieles au soudan, ki mout dolans en fu et grant duel en demena. Et pour cesti aventure, mains en ama sa fille ki demouree li estoit et mains l'ounora, et nan-pourquant la damoisele devint mout sage et crut en grant sens, ensi[i] ke tout l'amoient[j] et prisoient por les biens ke on en disoit. Mais or[k] se taist li contes del soudan, ki[l] grant duel demaine de sa[m] femme et de ses (*fol. 321 e*) prisons ki ensi sunt escapé, et retourne au conte de Pontiu ki estoit[n] recheüs en son païs[o] a grant pourcession et mout honorés, comme sires k'il estoit[p].

22. — Ne demoura gaires apriés ke ses fius fu chevaliers et en fist on grant feste. Il fu chevaliers preus et vaillans, et

a) boine *manque B.* — b) recouvree *B.* — c) ensi *B.* — d) si *B.* — e) et coururent *B.* — f) k'il vinrent *B.* — g) il *B.* — h) les nouvieles tristre et dolant au s. *A.* — i) si *B.* — j) t. l'ouneroient et a. *B.* — k) mais atant se t. l'estore del *B.* — l) (*fol. 12 a*) *B.* — m) sa *manque B.* — n) fu *B.* — o) en son p. a g. p. en son pais *A.* — p) en e. *B.*

pau vesqui. A une haute feste li quens de Pontieu fu, si ot .j. haut home de Normendie c'on apeloit monsegneur Raoul de Praiax. Chis Raous avoit une molt bele (*fol. 214 b*) fille. Li quens de Pontieu parla tant qu'il fist le mariage de Guilliame sen neveu et de sa fille, car chis Raous n'avoit plus d'oirs. Guilliame l'espousa et fu sires de Praiax. Molt fu li païs en grant joie et mesires T. eut par le volenté de Dieu .ij. fiex de sa fame. Li fiex au conte

---

mout ama les preudonmes, et douna biaus dons as povres chevaliers et as povres gentius dames del païs, et mout fu prisiés et amés de riches et de povres [a], car il estoit preudom et boins chevaliers et hardis [b] et cortois et larges et debounaires et ne mie orgeilleus, mais poi vescui, dont çou fu grans damages, et mout fu regretés de tous. Aprés ceste aventure, avint ke li quens fu [c] a une haute feste et chevaliers et autres gens avoec lui, et tant ke [d] il i vint uns haus hom et chevaliers vaillans de Normendie ke on apieloit monseignour Raoul des Praiaus. Cil Raous avoit une biele [e] fille mout trés biele et sage. Li quens parla tant ke [f] a monseignor Raoul ke [g] a ses amis ke il fist le mariage de Guillaume son neveu [h] et de la fille monseignor Raoul, car il n'avoit autre hoir ke cele fille. Guillaumes espousa la damoisiele et furent les noces faites mout richement, et puis fu cis Guillaumes sires de Praiaus. Mout fu [i] la tiere et li païs em pais e sans (*fol. 321 f*) guerre. Mesire [j] Tiebaus fu avoec la dame et en ot puis .ij. enfans malles ki puis furent preudoume et de grant seignorie. Li fius le [k] conte de Pontiu de cui [l] nous avons oï tant de bien dire [m] morut assés tost

a) des povres et des riches *B.* — b) et hardis *manque B.* — c) tint une grant court et une grande fieste et ot moult de chevaliers et a. g. *B.* — d) que li vint uns trés nobles hom et chevaliers et moult par fu haus hom en Normendie que on a. *B.* — e) une fille molt biele et molt sage *B.* — f) ke *manque B.* — g) et *B.* — h) n. le fill au soudant d'Aumarie *B.* — i) fu a lor tans li p. *B.* — j) et m. *B.* — k) au *B.* — l) P. dont n. *B.* — m) a. (*fol. 12 b*) tant de bien dit *B.*

morut, dont grans deus fu fais, et li quens de Saint Pol vivoit. Or furent li enfant monsegneur T. en atente des .ij. contés ou il parvinrent en le fin. La boine dame vesqui en molt grant penitance et mesires T. com molt preudom.

23. — Ore avint que la fille qui demouree fu avoec le soudant crut en molt grant biauté e fu apelee la Bele Cetive. Uns Turs molt vaillans servoit lo soudant, Malakins de Baudas estoit apelés. Il regarda la bele damoisele et le couvoita, et dist au soudant : « Sire, por mon service avoir a toujors, dounés me [1]. — Malaquin », fait li soudans, « quoi ? — Sire », fait il, « se jou l'osoie dire

---

apriés, dont grans deus fu fais par toute la tiere. Li quens de Saint Pol vivoit encore et furent li fil [a] monseigneur Tiebaut hoir de ces .ij. contés u il parvinrent en la fin. La boine dame vescui en grant penitance et mout fist de bien et d'aumosnes, et mesire Tiebaus vescui comme preudom k'il fu, et mout fist de bien tant com il fu en vie.

23. — Or [b] avint chose ke la fille ki demoree fu [c] avoec le soudan son pere crut [d] en mout [e] grant biauté et mout devint sage, et fu apielee la Biele Caitive pour çou que se mere l'avoit laissie ensi comme vous oés [f] et avés oï. Uns Turs mout vaillans si [g] siervoit le soudan, Malakins de Baudas estoit [h] apielés. Cil Malakins vit la damoisiele courtoise et sage et mout oï de bien dire de li, si le couvoita en son cuer, et vint au soudan, se [i] li dist : « Sire, pour mon siervice ke fait vous ai, dounés moi un don. — Malakin », fait li soudans, « quel ? — Sire », fait il, « se jou l'osoie dire por la hautece dont jou n'ai mie tant com ele, jou diroie. »

1. dounesme *ms.*

a) doi f. *B.* — b) Or avint il que la f. a la dame qui *B.* — c) ki demoura *A.* — d) si c. *A.* — e) mout *manque B.* — f) oés et *manque B.* — g) qui *B.* — h) fu *B.* — i) et *B.*

pour le hautece dont jou n'ai mie tant com ele, jou le diroie.— Dites seürement », fait li soudans.— « Sire », fait il, « la Bele Cetive, vostre fille. — Malaquin, et je le vous dourai volentiers. » Il li douna et chil l'espousa et

---

Li soudans, ki sages estoit et apierchevans, li dist : « Dites seürement çou ke (*fol. 322 a*) vous volés dire, car jou vous aim mout et pris, et se çou est cose ke jou donner puisse, sauve m'ounour, sachiés vraiement ke vous l'avrés. — Sire », fait il, « bien voel ke vostre honors i soit sauve ne encontre ne voel jou riens demander, mais s'il vous plaist, vostre fille me dounés, et le vous requier, car mout[a] volentiers le prendrai a femme[b] et espouserai. » Li soudans estut et pensa[c], et vit bien ke[d] Malakins estoit preus et sages et bien poroit encore venir a grant houneur et a grant bien, et ke bien i seroit fille emploiee, se li dist : « Malakin, par ma loy, vous m'avés grant cose requise, car jou aim mout ma fille et plus n'ai d'oirs, si comme vous savés bien, et voirs est ke[e] ele est nee et estraite des plus hautes gens et des plus vaillans de Franche, car sa mere est fille au comte de Pontiu, mais por çou ke vous estes vaillans et mout bien savés[f] servir, jou le vous donrai volentiers, s'ele le veut[g]. — Sire », dist[h] Malakins, « encontre sa volenté ne voel jou riens faire. » Li soudans fist[i] apieler la damoisiele. Ele i vint[j]. « Ma biele fille », dist il, « jou vous ai mariee, s'il vous plaist. — Sire », fait ele, « mes plaisirs i est bien, se vous volés. » Li soudans le prist par la main et dist : « Malakin, tenés, jou le vous doins. » Il le rechiut liement et a grant joie et a grant honour de tous ses amis (*fol. 322 b*), et l'espousa selonc la loi sarrasine et l'enmena en son païs a grant joie et a grant hounour. Li soudans le convoia grant piece a grant compaignie de gent[k], et quant il l'ot convoïe tant com lui plot, il retourna et prist congiét a sa fille et a

a) mout *manque B.* — b) a femme et e. *manque B.* — c) p. .j. petit *B.* — d) (*fol. 12 c*) *B.* — e) ke *manque B.* — f) m'avés siervi *B.* — g) se elle l'otrie *B.* — h) fait *B.* — i) fist lors *B.* — j) vint et il li dist ma b. f. *B.* — k) g. tant comme lui plot *B.*

mena a son païs a molt grant joie et a molt grant houneur et, ensi com verités tesmoingne, de cele fu nee le mere au courtois Salehadin.

---

son baron, mais grans partie de sa gent i a envoiiét pour iaus servir [a] et hounourer. Malakins [b] vint en son païs et i fu mout siervis et hounourés et recheüs a grant joie et a grant hounour de tous ses amis, et vescuirent ensamble longement et liement, et orent enfans, ensi comme l'estoire tiesmoigne. De cele dame, ki fu apielee la Biele [c] Caitive, fu nee la mere au courtois Turc Salehadin, ki tant fu preus et sages [d], si comme [e] vous avés oï pluisours fois dire. Laquele dame ot .j. vaillant Sarrazin et de grant lignage, et la premiere nuit ke il furent ensamble, si enjenrerent le boin roi Salehadin et le norirent tant ke mout crut et amenda et ke il vint en l'eage [f] ke il deut estre chevaliers. Et il en fu el point, si fu fais chevaliers a la guise sarrasine. Mais atant lairons ici de lui a parler dusques a une autre fois ke nous en parlerons et vous dirons grant partie de sa vie et de sa chevalerie, et retournerons a parler de la Mulaine [g].

a) g. envoia avoec ele por aus servir. M. *B.* — b) Salakins *A.* — c) (*fol. 12 d*) *B.* — d) s. et conquerans *B.* — e) comme vos orés chi apriés laquele *B.* — f) en aage q'il pot chevaucier et lors fu envoiiés au prouvost de Damas qui ses oncles estoit entour cui il aprist a chevalcier et armes a porter tant k'il le fist puis faire chevalier dou segneur dou Crac u il fu en prison, si comme nos dirons plus plainement cha avant. Si vos avons ore ceste estore contee dou linage et de l'estrassion Salehadin por chou que molt de gens ki ont oï l'estore d'Outre Mer et les fais dou roi Salehadin ne sorent onques de qués genres il fu estrais, si volons que chil qui no livre liront le sacent. Mais atant nos tairons de lui et de ses fais et revenrons a nostre estore d'Outre Mer et vous dirons de le Mulaine. *Miniature.* Comment li Sarrazin que li Mulaine avoit mandés se tornerent contre lui. Or vous dirons de le Mulaine de Babylone... *B.* — g) *Continue :* Or vous dirons de la Mulaine de Babylone et k'il avint des (*fol. 322 c*) Sarrazins de Damas... *A.*



VERSION DU XVe SIÈCLE

(Extrait du *Roman de Jean d'Avesnes*.)

Coment[a] *le conte de Ponthieu fu allié*[b] *par mariage a la fille du conte de Boulogne, de laquelle il ot une fille qui fut mariee a Thibault de Dommarc.*

155[c]. — Selon la façon[d] et maniere cy dessus recitee

a) *Ce chapitre est précédé de ce qui suit* : Ce present chapitle contient comment les deux amans orent generacion. — Ainsi doncquez demenerent lez deux amans ensemble, et le chevalier, ja conte de Pontieu, prist hommaige de sez hommez, et a ceste cause sa principale seignorie d'Avennez fu nommee Advennez le Conte, et encorez est. Longtemps vesquirent ensemble paisiblement et cremans Dieu et la Dame des Cieulx, qui leur envoierent ung beau filz, dont ilz furent tant joieulx que merveillez... Aprés la mort desquelz, leur filz ja aiant passé partie de sez pleurs, releva sez terrez, et lui feirent hommage ceux de Pontieu comme a leur conte. Par le consentement desquelz et de sez parens et amis, il prist a mariage une noble dame, de laquelle il eult une fille qui fu donnee a moullier au seigneur de Dommarc en Pontieu, laquelle fille, durant le mariage, par fortune, elle fu remariee au soudan d'Aumarie, duquel elle eult ung filz et une fille, et fu la fille nommee la Belle Chetive, et fu donnee a espouse a ung prince sarrasin nommé Malaquin de Baudas, de laquelle il eut une fille dont issy le (*fol. 123*) soudan Salhadin, ainsi comme il sera contenu en l'istoire cy aprés declarie. Mais pour entendre et savoir plus au long dont vint le trés victorieux prince Sallehadin, nous traiterons comment, aprés la mort du vaillant prince monseigneur Jehan d'Avennez, son filz, qui aprés lui succeda, se maintint et gouverna, et de ceulz qui de lui vindrent et dessendirent, et aussi de Tybault de Dommarc, le vaillant chevalier. — b) fu marié a la f. *A*. — c) *ch.* [*129*] (*fol. .iiij^xx xiij.*) *A*. — d) façon et *manque A*.

fina sa vie le noble et poissant conte de Pontieu, monseigneur Jehan d'Avennez. Si [a] succeda en la conté son filz, qui moult ama le ciecle et le deduit de la chasse avec le trés noble exercice d'armez, a [b] quoy il se usitoit moult voulentiers. Et n'est pas a oublier que pour (*fol. 123 b*) sez bonnez euvrez et sez [c] beaux fais, il eust [d] une dame a espouse de si noble et grande lignie comme la fille du conte de Boulongne, laquelle [e] estoit bien acomplie de tous membrez et autant bien moriginee que nulle aultre dame du monde ne la precedoit. Elle aimoit lealment son seigneur, qui pareillement l'avoit moult chiere, et [f] tant que Amours fu mediateur, et par ses doulz ammonestemens, le monde dez euvres d'yceulz fu augmenté et acrut d'une belle pucelle qui bien aprist et retinst [g] le stille dez lectrez et l'art de chanter, danser et de jouer a tous lez esbatemens du monde ausquelz jeunesse et cuer de pucelle se puet deduire hounourablement. Et tant crut de plus en plus que sa beaulté, gracieulz maintieng [h], doulz parler et penetratif regard conferma en son service le total et parfait [i] desir d'un noble et puissant chevalier seigneur de Dommart et nepveu au conte de Saint Pol, lequel chevalier, nommé Thibault, en fleur d'aage estoit lors, craignant [j] de transgresser lez fais de Noblesse et desirant de iceux augmenter, et [k] tant bien se savoit gouverner, que le conte de Pontieu le retinst de sa court. Et atant [l] le continuel regard que la demoiselle et fille de ce conte avoit sur icelluy [m] Thibauld esprit le courage d'icelle, et tellement le fery Amours, qu'elle ne savoit sa maniere tenir de penser [n] tousjours aux joieux mottés de Thibauld, a ses gra-

a) sy rengna son filz en la conté quy *A*. — b) duquel il usoit moult vollentier *A*. — c) sez *manque A*. — d) eut a mariage une noble dame de sy grant lingnie comme *A*. — e) et l. e. belle dame et bien moriginee si que nule autre dame *A*. — f) et par ainsy ils acrurent et peuplerent le monde d'une belle pucelle quy *A*. — g) r. l'art de chanter d. et j. a tous instrumens du monde et tant crut *A*. — h) m. et beau parler *A*. — i) et parfait *manque A*. — j) doubtant *A*. — k) a. Sy se scavoit sy grandement maintenir que ce conte de P. *A*. — l) et tant que *A*. — m) luy e. le *A*. — n) (*fol. .iiij*^{xx}*xiij. b*) *A*.

cieulz maintiengz et a sez noblez devisez, en quoy il sembloit estre né. O que (*fol. 124*) leallez amours qui souventesfois esmouvoient lez cuers du chevalier et de la damoiselle a chanter[a], faire balladez, soupirer souvent et a requerir l'aide Cupido et de Fortune, a ce que par[b] bon moien ilz peussent faire concepvoir l'un a l'autre leurz fais et lez durez[c] painez qu'ilz portoient[d] a ceste occasion de jour en jour, sans ce que nul s'en sceust[e] apercevoir ! Dieux scet que le entier regard d'iceulz deulz amans estoit moult[f] chier vendu, car ce n'estoit pas sans coulour muer et remuer de sainguin en palour, et de palour[g] en blanc, et sans douloureuse emission de souspirs, mais le gentil chevalier Thybauld[h], doué seulement de la seignourie de Dommart, considerant aulcunes fois qu'il estoit serviteur au[i] conte de Pontieu, pere de la demoiselle, qui moult estoit rice envers lui, et voiant que sa puissance n'estoit nulle[j] envers d'icelluy[k] conte, il avoit ung remors en son estomac qui luy admonestoit le courage disant : « O leal cuer ! dont[l] vient ce que ton parfait, naturel[m] et singulier desir est subverti et encliné a l'inquisicion[n] de trouver façon[o] et moien par lequel tu puisses acquerre la grace de celle que mieux vault de toy en beauté, lignage, ricesse[p] et amis[q], considéré que les ammonestemens et exortations d'Amours sont de haultez entreprinsez, et que d'amer cordialment a grant peine se pueult on retraire, car le feu dont Amours sert lez cuers dez (*fol. 124 b*) humains[r] est si ardant que Resistence n'y a point de lieu souventes[s] fois ? » Auquel[t] admonnestement, aprés plusieurs[u] argumentacions en luy bien[v] debatuez, Hault

a) c. soupirer f. b. et a requerir aide de *A.* — b) par *manque A.* — c) durez *manque A.* — d) seuffrent *A.* — e) peust *A.* — f) bien *A.* — g) de palle en diverse couleur gectant doulereuses emisions de soupirs *A.* — h) T. sans plus doué simplement de sa s. *A.* — i) du *A.* — j) come nulle *A.* — k) e. ycelluy *A.* — l) d'u *A.* — m) et n. *A.* — n) exquisition *A.* — o) fachon comment tu puisses a. *A.* — p) et r. *A.* — q) et amis *manque A.* — r) amoureux *A.* — s) l. souvent a. *A.* — t) (*fol. .iiij*[xx]*xiij. bis*) *A.* — u) aulcunes *A.* — v) bien *manque A.*

Vouloir respondy en ceste maniere [a] : « Mon beau filz, qui le cuer as fichié et par fors loyens atachié ou service de celle qui selon ton jugement est autant plentureuse de tous biens que nulle aultre qui soit soubz la chappe dez cieulx, a ce que tu ne soiez de si lasche courage que pour une frivole vision tu delaissez ton entreprinse ! Regarde lez fais dez anchiens, qui par bien servir, par behourder, jouster, tournoier, chanter et deviser beaux dis et [b] beaulx motz ont aquis bellez damez, grandz tresors et perpetuel renom ! Et je ne doubte pas que, se leaulment tu entretiens cez noblez usagez, que Amours ne te pourvoye pour ton sallaire autant grandement et plus qu'i n'affiert, car lez biens d'Amours et de Fortune sont communement administrés par soubtilz et divers entrechangemens ausi bien a ung noble cuer prins en basse ricesse qu'a ung aultre prins en la masse de toute felicité. » D'aultre part, la damoiselle estoit souvent en estrangez ymaginacions, mais ou que son cuer feust, il estoit tousjours arresté a condescendre a l'amour d'icellui Thybault, pour le bien qu'elle veoit en luy. Et atant laisserons nous a parler de leurz fais, si vendrons a raconter en briefz termez les proessez que Thybauld [c] fist a ung tournoy que devoit faire le roy d'Engleterre auprés de la ville de Londrez, lequel tournoy [d] avoit esté publié par le royaulme de France sur sauvegarde [e], et [f] le roy d'Engleterre (*fol. 125*) ausi leur avoit [g] asseuré l'aler et le venir. Si [h] se apprestoient en ce temps lez princez, barons,

a) en telle m. que il ne se debvoit pas si faictement demener et que, pourveu que la damoiselle fust sur toutes a honnourer, toutesvoies en regardant la vie des anchiens on a veu assèz ung noble cuer soy fichier en une dame de toutes richesses douee, de laquelle par son bien faire il jouissoit, mais neantmains se Tybault estoit en pensee pour la damoiselle, sy estoit elle pour l'amor de luy pour sa grant beaulté et gracieux maintieng. Et atant laisserons ce ung petit, sy vendrons *A*. — b) et *manque B*. — c) q. fist Thibaut *A*. — d) tournoy *manque A*. — e) sur sauvegarde *omis par B*. — f) et le roi..... venir *manque A*. — g) avoir *B*. — h) Si se appresterent les seigneurs pour comparoir, dont il en y arriva pluiseurs la veille du tournoy, c'est a sçavoir le lundy de Penthecoustes, ou ilz firent tendre leurs tentes, trefz et pavillons. Des parties de France y estoient le *A*.

seigneurz et chevaliers pour y comparoir, et comme ilz veissent qu'il estoit temps de mouvoir, ilz se partirent de leurs placez, et tant firent par terre et par mer qu'ilz vindrent en une plaine assés prés de Londrez, la veille du primier jour du tournoi, c'est assavoir le lundi de Pentecoustez, en laquelle plaine ilz feirent tendre leurz trefz, tentez et pavillons. Et y estoient [a] dez partiez de France le connestable du roy et le conte de Clermont, dez partiez de Bourgonne, le seigneur de Vergi, et [b] dez marchez de Piccardie, le conte de Pontieu, Thibault, seigneur de Dommart, son chevalier, le seigneur de Torsi et le seigneur de R. [c] avec plusieurs aultrez noblez hommez, tant [d] chevalierz comme escuiers, qui tous s'estoient mis sur le beau boult et qui a leur venir furrent festoiés dez Anglois, Dieux scet comment !

Comment le conte de Pontieu et [e] le seigneur de Dommarc orent par leur bien faire [f] le bruit du primier jour du tournoyement.

156. — En [g] grant joieuseté se passa ceste journee, et quand vint l'endemain que lez vesprez du tournoi se devoient commancier, chascun se mist en armez, lez damez et damoisellez monterent es eschaffaulx, et environ une heure aprés disner, le duc d'Yort et le duc de Clocestre, qui estoient lez deux chevetainez du tournoy, firent sonner

a) y estoient le connestable et le conte de Clermont, de B. *A.* — b) et *manque A.* — c) *Le reste du mot a été gratté B.* de R. *manque A.* — d) tant..... boult et *manque A.* — e) et Thibault de Dommart *A.* — f) par leur bien faire *manque A.* — g) En grant joyeuseté se passa ceste journee, et quant ce vint l'endemain que l'en commença les vespres du tournoy, chascun se mist en armes, et les dames et damoiselles (*fol. .iiij^xx xiij. bis b*) monterent es eschaffaux, et environ une heure aprèz disner, le duc d'Iort et celuy de Cloceste, quy estoient chevetains du tournoy, firent sonner leurs trompes pour assambler

leurz trompez pour assembler leurz gens, si fu lors demené grand bruit dez armeurez (*fol. 125 b*). Lez chevaliers se tirerent celle part qu'ilz vouldrent, tant a ung lés comme a l'aultre, mais toutesfois le duc d'Yort en avoit la pluspart. Dont voyant ce le conte de Pontieu et le seigneur de Dommart, ilz se tirerent de la partie au duc de Clocestre, et lors que lez clarons sonnerent alarme, tantost bons chevaliers picquerent chevaux dez esperons, coucerent lez lancez, et quand vint au parfait, il n'y eust cil qui ne moustrat son courage et qui n'emploiast son vassellage autant grandement que faire se povoit. Si eussiés veu lancez rompre et esclicier, chevaliers tumber de costé, de revers, hommez et chevaux eulz entre encontrer et faire moult de beaux fais. En ceste assamblee fu le noble conte de Pontieu a ung poindre feru de deux lancez, et tant que luy et son cheval churent a terre. Thibauld vey ce, si s'esvertua, et par son bien faire laboura tellement que son seigneur fu relevé. Et lors qu'il se senty sur seelle, il picqua le bon destrier, ampoigna l'espee, et par lez plus drus luy et son chevalier s'espaindirent, voire sur les gens du duc d'Yort, qui fiers et hardis estoient, mais non obstant ce, eulx deulx, qui estoient ainsi comme d'une grandeur et d'un corsage, moustrerent qu'ilz avoient cuers de bons champions telz qu'ilz estoient, et en vengeant l'injure qui avoit esté faite a icelluy conte, ilz s'esprouverent tellement que rien ne demouroit devant eulz. Ilz rompoient lez plus grans pressez, relevoient ceulx de leur partie, et a

leurs gens, sy fu lors mené grant bruit des armeures. Sy se tirerent les chevaliers telle part qu'ilz vouldrent, tant a ung léz come a l'autre, mais toutesvoies le duc d'Iorc en avoit la plus grant part. Dont ce voiant le conte de Pontieu et le seigneur de Dommart, ilz se tirerent de la part au duc de Clocestre, mais, quant ce vint au courre la lance, chascun moustra son povoir et hardement et vasselage tant grandement que faire le povoit. Sy eussiés veu lors faire de beaux fais a la louenge de l'un et vitupere de l'autre. En ceste assamblee fu le noble conte de Pontiu a ung poindre feru de deux lances et luy et son cheval abatu. Tibault voiant ce s'esvertua tellement que son seigneur fu relevé, et lors empoigna l'espee, et pas ne s'y faindy, car parmy les plus drus s'embatoient luy et son chevalier, voire contre les gens du duc

brief parler, ilz faisoient droitez merveillez. Mais ceulz de la poissance (*fol. 126*) du duc d'Iort estoient si grand nombre que c'estoit tousjours a recommancier. Si se adventurerent une fois et en la plus espesse assemblee se bouterent, eulx deux seullement. Ilz furrent fierement recueillis, et Thybault, qui veult acquerre honneur et qui voit le pere de sa dame estre homme de grant vertu, fiert et rue a dextre et a senestre, en telle guise que chascun en est esmerveillié. Si ont envie leurs adversairez, quand ilz se voient ainsi reprimés par deux seulz chevaliers, eulx qui sont plus de .l., et tellement lez envahissent que par force de combatre leurz escus furrent detrenchiés et escartelés, voire e ains que la merlee faillist, il ne leur en demoura piesce, mais finablement il vainquirent tout. Et combien que pluseurz aultrez chevaliers feissent de haultez entreprisez, iceulz deulz pour ceste journee eurent le non et le los dez damez et fina ceste primiere journee a leur loange, dont plusieurs chevaliers d'Engleterre et d'ailleurs ne furent pas bien a leur aise, et conclurent que, se l'endemain ilz lez povoient rencontrer, qu'ils esprouveroient leur chevalerie.

Comment le conte de Pontieu et Thibault de Dommarc vindrent le second jour[a] *au tournoy ou ilz firent*[b] *pluisieurs et grans esfors.*

157. — Quand[c] vint l'endemain que le jour enlumina la terre et que le soleil se leva, la messe oÿe, environ a .ix.

d'Iort, quy hardis et fiers estoient. Sy estoit tout ce pour recouvrer l'onneur de ce conte qu'ilz s'y porterent tant vaillans que tous ceulx cheans de leur partie relevoient, et faisoient droictes merveilles. Mais les gens du duc d'Iort quy estoient grant nombre, avec leur fiereté, voians ces deux chevaliers seulz tellement entretenir l'estour et vaincre, ilz en eurent grant despit pour ce que ilz emportoient le bruit de la journee ; sy dirent que, se l'endemain les rencontroient, contre eulx esprouveroient leur hardement et chevalerie (*ch. 157*) *A*.

a) (*fol. .iiij*[xx]*xiiij.*) *A*. — b) f. de g. e. *A*. — c) Quant ce vint l'endemain que le jour et le solleil enlumina la terre, environ

heurez du matin, firent lez chevetainez du tournoy sonner leurz (*fol. 126 b*) trompes et clarons. De la ville de Londrez issirent lors le roy d'Engleterre, la royne et lez damez et damoisellez, et en belle ordonnance monterent es eschaffaulx. Si ne furent pas misez a point quand le tournoy se commança, et a l'esmouvoir feirent lez chevaliers telle noise que l'en n'eust pas oÿ Dieu tonner. Ilz poignirent lez destriers, e quant ce vint aux lancez brisier, c'estoit une merveilleuse chose d'oÿr leurz cris. Chascun s'i porta a son povoir et aulcuns jeunez chevaliers, pour l'amour dez damez, d'un costé et d'aultre espringuerent et coururent devant lez aultrez, tant qu'ilz vindrent au ferir. Si estoient bien vingt et entre lesquelz le conte de Morbery et le conte de Clermont s'entre encontrerent et casserent leurz lancez, puis tirerent bonnez espees et commancerent une bataille moult aspre, car chascun avoit ung cuer desirant de vaincre sa partie, et ja ilz frochoient fort leurz armez, quand d'un lés et de l'aultre assemblerent lez deux conrois et desfirent la merlee. Illec fu grand tamboisseis d'escus e de glaivez. Le duc de Clocestre y fu abbatu, dont ung tel cry se leva que le conte de Pontieu et Thybault, son gentil chevalier, qui estoient allés en la ville acheter nouvellez armez, lez entendirent; si se hasterent et ne laisserent pas achever la painture dez escus qu'ilz faisoient faire, ains monterent a cheval

a .ix. heures, apréz la messe dicte, les chevetains du tournoy assamblerent leurs gens; sy monterent le roy et les dames es hourdeys, mais a paines furent ilz montéz quant tournoy commencha moult aspre, car aulcuns jeunes chevaliers desirans d'honneur acquerre, pour amour des dames, espringuerent en saultant devant les aultres, entre lesquelz le conte de Morbery et le conte de Mobery (*sic*) s'encontrerent, rompirent les lances, saisirent les espees, et ja adommaigoient fort les armes l'un de l'autre, car ilz avoient cuer desirant chascun de vaincre sa partie, mais de deux costéz les esparpillerent. Sy fu en ceste assamblee le duc de Clocestre abatu, mais le conte de Pontyeu et son chevalier quy apréz les aultres venoient oÿrent le cry, sy se ferirent en la merlee et tant firent qu'ilz releverent le duc leur conducteur et firent tant de merveilles que les regardans s'en esmerveilloient et les chevaliers les fuioient (*ch. 158*) *A*.

bien atournés de hauberg et heaulme, puis ampoignerent lez lancez, acolerent leurz escus, et ferant et batant vindrent en celle plaine (*fol. 127*). Et comme de loingz ilz veissent que le costé du duc d'Iort avoit du milleur, de plain vol ilz leur coururent sus, en telle façon qu'il sembloit que leurs destriers vollassent. Lors eurent ilz le regard dez damez. Thibault avoit armez de violet et aloit devant le conte de Pontieu qui portoit armez noirez. Dont, quant ce vint a l'aborder, chascun choisit son homme a quy ilz ne faillirent pas, car ains qu'ilz cessassent, il en abbatirent plus de dix, dont chascun comme espaonté lez sivoit, et n'y avoit cil qui [a] ne doubtast leur venue, car s'ilz avoient bien jousté, ilz commencerent mieux sans comparison. Lancez rompirent, ilz mirent leurz mains aux espees et haulcent e fierent a dextre et a senestre tant qu'ilz faisoient sortir lez espees sur lez heaulmez et escus e lez mettent en tel exploit que tout ce que d'yceux estoit ataint estoit acravanté.

Encores dez merveillez [b] d'armez que le conte de Pontieu et Thibauld [c] firent a ceste .ij^e. journee.

158. — Merveilles [d] d'armes faisoient ces deux chevaliers, et a pou savoit on lequel d'iceulz mieux le faisoit. Ilz estoient trés bien en point et ne fault pas demander quans coupz ilz ruoient pour abbatre ung homme, mais a brief retraire, ilz feirent tant que le duc de Clocestre se ressourdi. Atant de plus bellez se recommança la merlee, chascun reprist nouvel (*fol. 127 b*) courage, et par eschange, ceulx qui naguairez avoient hardiesse furent remplis de

a) quil *B.* — b) m. que firent le conte de Pontieu et Tybault la .ij^e. journee *A.* — c) et T. *manque B.* — d) Tybault desirant d'acquerir grace envers son seigneur le pere de sa dame, lequel estoit moult vaillant chevalier, le sievoit de sy préz que a paines sçavoit l'en lequel le faisoit le mieulx, et en la fin font tant que le duc de Clocestre et sa partie naguerres recullêz recouvrerent tel courage que a une espainte ilz vertirent leurs ennemis

couardise jusquez au rendre. Quand le duc d'Yort voit la canche ainsi retournee, il n'est pas bien a son aise. Il voit Thibauld de Dommart isnellement courre et racourre, puis cy, puis la. Si s'en va cestui duc prendre .iiij. de sez plus fors chevaliers et luy, aiant esmeu le courage et attainnié en ce qu'il dist qu'il se vengera celle fois de Thibauld, il et sez .iiij. chevaliers le viennent environner, et primez luy tuent son cheval, dont Thibauld n'est pas le mieux content du monde, mais non obstant qu'il soit chut, il entend a soy desfendre, et bien semble qu'en luy ait grand vassellage, car de ferir point ne se lasse. Il rue et fiert de plus en plus et tant que a bons poingz il tire le duc d'Iort en personne hors de son destrier et vuidier lui fait la selle bon gré mal gré, et quelque resistence que lez aultrez .iiij. chevaliers luy facent, il sault es arçons, reprendant ung joieulz souvenir pour l'amour de sa dame. Chevaliers de toutez pars luy courent sus, et lui, qui se tient ou servage d'Amours, se desfend et en abbat grant plenté qui tantost acompaignent le duc d'Iort naguerez tresbuchié, qui [a] ne scet qu'il face, car primierement il voit sez gens abbatre et confondre, il se voit impourveu de cheval, non secouru d'ayde suffisante, et ainsi, comme desesperé, au mieulx qu'il puet se part et fait tant qu'il eslonge ce cruel assault. Et ausi (*fol. 128*) sont pluseurs aultres abbatus.

jusques au rendre. Mais quant le duc d'Iort vit la canche retournee, il n'est pas bien a son aise. Il (*fol. .iiij*xx*iiij. b*) voit Tybault de Dommart isnellement courre et racourre, puis cy, puis la. Sy prinst .iiij. de ses plus vaillans chevaliers et luy esmeu en courage, a tout ses .iiij. chevaliers allerent assaillir celuy Tibault, auquel de prime face ilz tuent son cheval, par quoy il convint qu'il chust. Sy n'en fu pas trop joyeux, mais non obstant ce, se deffendy a pié de l'espee et sy vaillamment que le duc d'Iort a bons poings tira hors des archons malgré tous ses aidans, et monta sur le coursier, reprendant ung nouveau desir de bien faire par ung joyeulx souvenir de sa dame. Chevaliers de toutes pars luy courent sus, mais pluiseurs en abat quy tantost accompaignent le duc d'Iort quy ne scet que faire quant il se voit impourveu de cheval et aussy d'ayde souffisante, et ainsy, come desesperé, au mieulx que il peut se part de ce cruel assault. Et aussy sont pluiseurs abatus *A*. — a) quil *B*.

Comment[a] Thybauld, le seigneur de Dommarc, ot le los dez damez et damoisellez d'avoir tout vainqui de tous poingz le tournoy de .ij^e. journee.

159. — De plus en plus acouroient autour de Thybauld de Dommarc lez hommez du duc d'Iort, desquelz tant a l'espee comme a la couverture de son escu se garantissoit, et a chief de piesce, le conte de Pontieu serchant lez plus grandez assamblees voit que illec est aulcun qui sans aide ne puelt bien licitement eschaper. Il dist qu'il le secourra en faveur de Chevalerie, picque et fiert par lez plus drus soubdainement, tant qu'il en abbat le primier, le second, et que chascun lui fait sy bonne voie qu'il puelt choisir le vaillant champion qui scet faire euvres de hault pris. Il le recongnoist, et de joie que ce conte en a, il luy enhardist tellement le cuer, qu'il ne craint coup de glaive ne d'espee, ains fiert a toutez hurtez, et eulz deulz, aroutés en ung front, font si bien la besongne qu'a souhaidier. Ilz chargent leur partie de grans coups et par continuel labour lez reduisent a telz fins qu'ilz, au plus grans sens qu'ilz sacent faire, s'enfuient petit a petit, et ainsi cez deux chevaliers aians eu ceste victoire retournent a la plus principale merlee ou est le duc d'Yort couru naguerez. Si commançoit fort a

a) Comment Tybault ot le los des dames d'avoir de tous poins le tournoy de la .j^e. journee. — De plus en plus acouroient chevaliers autour de Tybault pour le grever, mais sy bien le rechoipt en se couvrant de son escu que tousjours se tient vertueusement. Mais le conte de Pontyeu, quy tousjours quiert les plus drus, voit le chevalier quy a grant paine s'entretient, sy le desira de secourir, picqua celle part, abatant ceulx quy voye ne luy faisoient, et recongneut le gentil chevalier, dont il fu moult joyeulx. Sy luy rendy tel courrage qu'il ne cremoit coup de lance ne d'espee, et bien y parut, car en peu d'heure se misrent (*fol. .iiij^xxxv.*) au dessus de ceste tourbe, car eulx sentans les durs coups des deux chevaliers affrontéz ensamble, au plus grans sens qu'il puissent faire, s'enfuient petit a petit, et ainsy les deux chevaliers ayans eu ceste victoire s'en vont vers la principalle merlee ou estoit le duc d'Iort couru naguerres. Sy com-

soulagier et enhaieter ceulz de son conroy, quand il vey (*fol. 128 b*) le chevalier aux armes de viollet qui estoit monté sur son destrier, lequel esprouvoit plus fort que par avant sa jeunesse, duquel voir il fu sy espaonté qu'il se mist en fuite sans estre chassié, et le residu de sez hommez, le voians fuir, n'en firent pas moins. Et ainsi fina ceste seconde journee a l'onneur des deux chevaliers, dont le seigneur de Dommart, tant dez damez, damoisellez comme de tous aultrez, eust le souverain bruit.

Comment[a] *a la .iij*e*. journee du tournoy le conte de Pontieu et le seigneur de Dommarc firent tant qu'ilz orent bruit dez damez, demoisellez et aultrez.*

160. — Je passe en brief les honneurs, dansez, presens, soupers, bancquetz et disners qui furent fais durant le commencementdu tournoy jusquez au desrain jour, et pour l'abregee conclusion d'iccellui, viens a raconter seulement des fais d'armez que le conte de Pontieu et Thybauld, seigneur de Dommart, y firent. Si est assavoir que au derrenier jour lez deux ducs d'Iort et de Clocestre firent comme es jours precedens sonner trompes et clarons. Lors chevaliers et escuiers se

mençoit fort a enhaitier et soulagier ceulx de son conroy, quant il vey le chevalier aux armes de violet quy estoit monté sur son destrier, lequel esprouvoit fort sa jeunesse. De le veoir venir fu sy espoventé qu'il se mist en fuite et ses chevaliers. Et ainsy fina l'esbatement de celle seconde journee totallement a la louenge du seigneur de Dommart (*ch. 160*) *A*.

a) Comment le conte de Ponthieu et Thibaut de Dommart firent tant qu'il eurent la .iij^e. journee du tournoy le bruit des dames, damoiselles et aultres. — Je me passe en brief des honneurs, disners, soupers et bancqués pour sans plus raconter les vaillances que firent le conte de Pontyeu et Thibault de Dommart. Sy diray que le .iije. jour, come il estoit acoustumé, les chevetains firent sonner les trompettes et assambler leurs gens. Ce fait, les dames ja montees es eschaffaux, fu l'esbatement commenchié. Mais le conte de Pontyeu et le seigneur de Dommart voiant que le duc de Cloceste

mirent en point, qui mieux mieux, disans : « Aujourduy verran qui a belle amie! » entallentés chascun par soy d'acquerre honneur, se faire se povoit. Si ne sceurent si tost estre mis a point que lez damez ne fussent sur leurs hours parés, demander ne fault pas en quelle façon, car c'estoit ung songe. Le conte de Pontieu et le seigneur de (*fol. 129*) Dommart ja mis sur le beau boult issirent de leur pavillons et s'adjoingnirent avec le duc de Clocestre qui mendre compaignie avoit que es aultrez jours n'avoit eu. Si estoit ce duc en front, devant, a dextre du seigneur de Duras, qui vaillant homme estoit de son corps, et de plusieurs aultrez chevaliers. Lesquelz voiant leurz adversairez esmouvoir pour commencier la merlee, Thibauld de Dommart s'advança et picqua en voie. Si luy vint au devant le conte de Salsebery qui aux lancez baisier abandonna le frein au dextrier, et Thibauld l'ala rencontrer de telle vertu qu'il esleva homme et cheval, et au piet lever tumber le fist a terre sur l'erbage. Voiant ce le seigneur de Mongomeri qui sievoit ce conte de Salseberi, il vint ferir Thilbauld en l'escu et rompi sa lance, et

avoit la plus petitte compaignie se joingnirent avoec luy, sy laisserent les deux parties courre l'un contre l'autre. Sy rencontra Thibault entre les aultres le conte de Salsebery, lequel il assena sy bien qu'il le renversa emmy la plaine (*fol. .iiij^{xx}xv. b*). Voiant ce le seigneur de Montgomery quy sievoit le seigneur de Salsebery, cuidant vengier son compaignon, a la male adventure laissa courre le destrier contre Tybault, car il luy donna tel coup de la lance qu'il tresperça escut et haubert avoec la senestre espaule, sy rompy a ce coup sa lance, puis mis main a l'espee. Le duc de Clocestre et le conte de Pontyeu ad ce poindre vindrent rencontrer le seigneur de Mortemer et le conte d'Ormont entre lesquelz fu dure l'envahie, et eussent esté durement mené le conte d'Ormont et ce seigneur de Mortemer se n'eust esté le secours quy leur vint, car come chascun se voulsis bouter en l'assamblee, ilz vindrent a tel effort que a ceste fois y eut plus de cent chevaliers d'un costé et d'autre aux fers des lances, et lors que les espees furent sachies, vous euissiés veu beau deduit de jouvenceaux espringuier et saulter, lesquelz se oultrecuidoient en leurs forces. Mais avant que le jour fust passé, il ala bien aultrement a aulcuns, car telz fu rué par terre quy n'avoit garde de s'en vanter. Et au commencement cuiderent bien ceulx du

Thybauld le refery d'aultre part a la malle adventure, car il cassa escu et hauberg et luy conduist en tel ploy la lance qu'il luy tresperça la senestre espaule et de ce coup l'abati, si rompi la lance, puis mis main a l'espee. Et le duc de Clocestre avec le conte de Pontieu vindrent a ung poindre rencontrer le seigneur de Mortemer et le conte d'Ormont entre lesquelz fu grande envahie, car ilz rompirent lancez, casserent escus et fausserent haubers, et n'eust esté le grand secours que ce conte d'Ormont et le seigneur de Mortemer avoient, il eussent esté vaincus, mais tantost que lancez leur faillirent, veci ung droit millier de gens qui acourans le grant (*fol. 129 b*) oirre se vindrent ferir en l'assemblee par telle guise que nul ne le saroit descripre, car d'un costé et d'aultre furent plus de .c. chevaliers a ceste fois abbatus aux fers dez lancez, et lors que lez espees furrent saisiez, se commença le beau jeu. Chascun tendoit a soy faire valloir, si eussés veu chevaliers, escuiers et damoiseaulx saulter, espringuer, faire fringues, en esprouvant leur force, tant qu'il sembloit que tout fust d'advantage, et au vray dire, tel y cuidoit bien faire sa. creue livre a quy l'honneur ne demoura pas, et tel fu couchié sur la terre qui n'eust tallent de s'en vanter. Lez primiers coups furrent aprés e de grant radeur deschargiés, mais tousjourz ilz ne durerent pas en leur vigueur. Ceulz du lés au duc d'Yort cuiderent bien en leur venue avoir le pris, car de ferir a l'encommencement nul ne les povoit passer et, le grand nombre qu'ilz estoient, ilz enchargerent tellement au primerain assault ceulz de Clocestre qu'i le firent resortir. Voiant ce Thibauld, le gentil chevalier, il haulce la face et a ung souvenir de sa belle, ad ce que bonnez nouvellez luy soient de sez fais racomptés,

party au duc d'Iort avoir le loz et pris, car par leur force et grant nombre firent les ung peu resortir. Voiant ce, Tybault a ung souldain souvenir de sa dame, ad ce que elle eust bonnes nouvelles de son corps, s'espaindy en la plus grant presse, faisant grant abatteys et criant ung cry, duquel oïr fu le conte de Pontyeu rencouragié plus d'a moitié. Thibault fiert et rue habillement d'estoc et de taille sans nulluy espargnier, et tant noblement le fait que

il brandit l'espee, broce le destrier et s'en va lancier celle part qu'il voit le plus decliner, escriant, duquel cry oïr le conte de Pontieu est bien rencoragié a moitié. Thibauld fiert e rue d'estorg et de taille, habillement, sans nullui espargnier, et tant fait que de sa vertueuse labeur l'en ne porroit trop de bien dire. Il a le regard dez damez (*fol. 130*) et damoisellez qui dient l'une a l'aultre que il est gentil champion, digne d'avoir belle et bonne dame, et que celle a qui il se clame serviteur doibt bien loer Dieu et estre assommie, car d'abatre hommez et chevaulx, de desheaulmer et desarmer sez adversairez il scet le stille, et a la plus belle industrie de manier une espee a son droit que oncquez eust homme.

Comment les .iij. journees de ce tournoy prinrent fin a l'onneur et grand loenge du conte de Pontieu et messire Thibaud de Dommarc.

161. — Se [a] Thibauld de Dommarc scet lez tours de la guerre, ce n'est pas a demander, et se il ressourt ceulx de sa partie, doubter n'en fault pas. Il a l'ayde d'Amours qui luy embrase et croit le corage et qui avec ce lui renouvelle sa force, tant qu'il est aussi frés maintenant qu'au premier. Et aprés ce qu'il a illuec rencoragé sez hommez et qu'il voit qu'il sont plus poissans que leurz contraires, il se part et se fiche la ou est le plus grant esfroy et en celle place ou

(*fol. 97*) on n'en peult trop de bien dire. Pourquoy il a le los des dames et damoiselles quy dient l'un a l'autre que il est gentil champion et que la dame a quy il se claime serviteur est bieneureuse, car d'abattre hommes et chevaulx, desheaulmer et desarmer ses ennemis avec (*sic*) manier l'espee le plus gentement que fist oncques homme (*ch. 161*) *A.*

a) Se Tibault de Dommart scet les tours de la guerre, ce n'est pas a demander, et se il ressourt ceulx de sa partie, doubter n'en faut, a l'ayde d'Amours quy luy embrase et art le courage et quy avoec ce luy renouvelle sa force, si que maintenant est aussy frés que au

le conte de Pontieu et le duc de Clocestre avec aulcuns aultrez chevaliers soubstenoient le plus grant fais du tournoiement. A la venue duquel se commança ung grant cry, car chascun le recongnut promptement tant aux armez qu'il portoit comme aux grans coups qu'il commença a departir. Lors il fu assailli merveilleusement devant et deriere, car chascun lui couroit sus par l'enhortement du duc d'Yort qui ad ce faire lez (*fol. 130 b*) engressoit. Si eussiés veu Anglois ferir sur ce chevalier et ce chevalier deschargier sur eulx par telle poissance qu'il l'un aprés l'aultre en mata et desconfist la plus part a l'ayde du conte de Pontieu, qui pour le bien d'icellui s'esjoïssoit, mist le residu en fuite et lez convainquy tellement qu'ilz se rendirent. Et ainsi le duc de Clocestre obtint la victoire dez trois journees du tournoy moiennant la bonne ayde du conte de Ponthieu et principalment du gentil chevalier Thibauld, le seigneur de Dommart, auquel l'honneur et le triumphe fu deue par bon droit et a juste cause.

premier. Et aprèz ce qu'il eut rencoragié ses gens illec, il s'en alla ou (*sic*) le conte de Pontieu et le duc de Clocestre avoec aulcuns aultres, mais tantost fut recongneu tant par ung cry qu'il gecta come aux grans coups qu'il depart. Sy fu tantost vigoureusement assailly de toutes pars par l'ennortement du duc d'Iort quy ad ce faire les engressoit. Sy eussiés veu Englois ferir sur ce chevalier et luy, come franc champion sy courageusement soy deffendre, que par sa vaillance furent illec maté la plus part. Pour lequel bien faire le conte de Pontyeu s'esjouist tellement qu'il en mist en fuite l'autre partie. Et par ainsy obtint le duc de Clocestre toutes les trois journees la victoire du tournoy moiennant la vaillance du conte de Pontyeu et principalment de messire Tybault de (*fol. 97 b*) Dommart, a quy l'honneur et triumphe fu deu a bone et juste cause (*ch. 162*) *A*.

Comment[a] le tournoy acomply, par l'opinion des damez et damoisellez, chevaliers et escuiers, le pris du tournoy fu donné a Thybauld de Dommarc comme au mieux faisant.

162. — Le tournoy finé ainsi que dit est, chascun se tira en son pavillon, et le duc de Clocestre sieuvant lez deulx chevaliers, le conte de Pontieu et le seigneur de Dommart, cent mille fois lez mercia du bon secours et confort qu'il avoit trouvé en eulx, et leur presenta financez et service s'ilz avoient de lui affaire, lez priant d'aller souper au palaix du roy en sa compaignie, a laquelle supplication ilz s'acorderent et a icellui souper convindrent avec le duc de Clocestre, en telle maniere qu'elle seroit trop longue a raconter. Et a tout conclurre, aprés le sumptueulx service, comme lez menestreulx commencerent a corner armonieusement, chevaliers et damez se prindrent a danser. Si ne si oublia pas le conte de Ponthieu ne Thibault, (*fol. 131*) ains firent trés bien leur debvoir. Et durant icelles danses, par l'assentement dez damez et damoisellez, chevaliers et escuiers, audit Thybaud en grand honneur fu donné le pris du tournoy, c'est assa-

a) Comment le tournoy adcomply, par l'oppinion des dames, damoiselles, escuiers et chevaliers, le pris fu donné a Tybaut [de] Dommart come au mieulx faisant. — Le tournoy finé ainsy que dit est, chascun se tira en son pavillon. Le duc de Clocestre asséz remercia les deux chevaliers, le conte de Pontyeu et Tybault de Dommart, de la bonne ayde et secours qu'il avoit en eulx trouvé. Sy leur presenta finances et service s'ilz avoient de luy a faire, leur priant d'aller soupper au palaix du roy en sa compaignie, a laquelle supplication s'acorderent et convindrent au souper avoecq ycelluy duc, en telle maniere que trop longue seroit a raconter. Et a tout conclure, aprêz le noble souper, menestreux sonnerent armonieusement, sy commença l'en a danser, mais le conte de Pontyeu ne Tybaut de Dommart ne s'y oublierent mie, ains firent bien leur debvoir. Et durant ces esbatemens, par un commun assentement, fu donné a Tybaut en grant honneur le pris du tournoy, c'est a

voir une coupe d'or que portoient deux damoisellez fillez du roy d'Engleterre, acostees dez ducz d'Iort et de Clocestre, ausquellez icelluy Thybauld fist la reverence, gentement lez baisa, et aprés, par mille excusations, quant il vit que prendre lui failloit, plus de cent fois les [a] remercia de leurz bonnez courtoisiez, et ains que la feste fust finee, il la donna au conte de Pontieu son seigneur qui, considerant le grand bien qu'il avoit veu en luy, il delibera en soy de luy remerir. Et atant cesserons nous a parler dez infinis esbatemens et dez convoiemens qui furent fais a iceulz deulx chevaliers, le conte de Pontieu et le seigneur de Dommart, disant que, aprés lez gracieulx congiés, ilz se partirent de Londrez et tirerent vers Piccardie pour retourner en leur terre.

Comment [b] le conte et Thibauld s'en retournerent en Pontieu ou ilz furrent receux a grand joye, et dez devisez que faisoit la damoiselle.

163. — Dist l'istoire doncquez que, environ la veille de la

scavoir une coupe que deux damoiselles filles du roy d'Engleterre portoient, acostees des ducs d'Iort et de Clocestre. Mais Thibaut leur fist la reverence et moult s'excusa. Apréz lesquelles excusations, quant il vit qu'il luy convenoit prendre, grandement les remercya, et ains que la feste fust finee, la donna au conte de Pontyeu son seigneur quy, considerant le grant bien qu'il avoit veu en luy, delibera de luy remerir. Sy lairons a parler des infinis esbatemens et honneurs quy furent faictes aux deux chevaliers, au conte de (*fol. 98*) Pontyeu et Tybault de Dommart, disans que, apréz les gracieulx congiés, se partirent de Londres pour retourner en leur terre *A*.

a) le *B*. — b) Comment le conte et Tybault retournerent en Pontyeu ou il furent recheus a grant joye, et des devises que faisoit la damoiselle. — Dist l'istoire doncques que, par une veille Saint Jehan, arriva ce conte a son hostel, au soir. Sa dame et sa fille luy vindrent au devant, sy furent fais grans bienviengnans a Thibaut quant l'en sceut scet (*sic*) l'onneur quy luy estoit advenue. Pourquoy la belle

Saint Jehan, le conte de Ponthieu arriva [a] au soir a son hostel. Sa dame et sa fille lui vindrent au devant, lez bienvignans furent fais, et Dieux scet la chiere que l'en fist a Thibault quant l'en sceut l'honneur qui lui estoit advenue ! La belle damoiselle jamais plus fort n'en fu atainte en amours qu'elle fu lors en oyant raconter les beaulx fais d'armez de Thibauld (*fol. 131 b*) qu'elle avoit tant chier, et combien que son gracieulx maintieng seult estre asseuré et estable, mille fois fu il tourblé par une pensee qui luy estraindoit le cuer serreement et la faisoit soupirer [b], disant en son secret, sans faire sonner la langue : « O que malheuree [c] seray jou, lasse, doulante, quant, espoir, mourir impourveue me convendra du hault bien a quoy Amours me semont incessament ! car par ma negligence, honte et crainte de descouvrir a celluy que mon cuer desire mon adolé mal, estre eslongee me fauldra de son doulz regard, de sez beaux dis e de sa presence, se Dieu n'y pourvoie de remede. Et ce n'est pas a doubter que, s'il a daignié requerre dame ou damoiselle d'Amours, que sa requeste a de legier esté enterinee, en desnuant mon cuer, qui me seroit trop intollerable acointance a soubstenir. Et toutesfois, puis qu'ainsy va, j'en laisse bien convenir celluy qui en tieulx fais est sire et maistre. »

damoiselle en fu plus fort que jamais attainte d'oïr raconter ses beaux fais, mais neantmains que son gracieulx maintieng n'en moustrast rien par dehors, sy disoit elle en son secré : « O que malheuré seray jour ne nuit quant, espoir, mourir impourveue me laira du hault bien a quy Amours me semont incessamment ! car par ma negligence et crainte de descouvrir mon adoulé ma (*sic*) a celuy que je forment (*sic*) me aura eslongie de son douls regard et gracieux parler, car il n'est pas a doubter que, s'il a daignié aulcune dame requerre, que sa parolle ne soit tost exauchie, en desnuant mon cuer, quy me seroit trop intollerable acointance. Et toutesfois j'en laisse couvenir celuy quy en telz fais est sire et maistre *A*. — a) arriva *manque B*. — b) mille fois il fu par une pensee qui(l) luy estraindoit le cuer serreement et soupirer disant (*phrase inintelligible*) *B*. — c) malheure *B*.

Comment[a] *le conte de Pontieu donna a mariage sa fille a ung chevalier nommé Thibault de Dommarc, et dez nopcez qui presentement l'acord furrent faitez.*

164. — (*fol. 132*) Ainsi parloit par soy la belle fille du cas dont plus luy estoit sur le cuer. Je me tais du souper qui fu fait a ceste revenue, et pour actaindre la matiere, je treuve en nostre compte que, ains que le souper fust acompli, le conte de Pontieu, remirant la courtoisie de Thibauld, sa proesse, hardiesse et vaillance, il l'apella et luy dist en ceste façon : « Thibauld, mon trés feable ami, et cil en qui force asseureement maintenant me confie, je vous rendz gracez et mercis du bien, de l'honneur et du service que vous m'avés fait, vous octroyant de ceste heure pour le guerdon que vous avés envers moy desservi le joiel et la chose de mon hostel, quelle que elle soit, que vostre oeul appette le plus et qui mieux suffira a la plaisance de vostre cuer. — Cent mille mercis, monseigneur », respondy Thibauld, « et c'est du bien de vous qu'il vous plaist a moy, povre chevalier, moustrer ce grand signe d'amour, mais non obstant que je n'aye pas desservi envers vous de obtenir le don que par vostre grace me presentés, toutesvoies, mon

a) Comment le conte de Pontyeu donna a mariage sa fille a Tibault de Dommart, et des noepces quy presentement l'acord furent faictes. — Ainsy parloit par soy la damoiselle des cas dont plus luy estoit. Sy me tays du souper quy fu fait a (*fol. 98 b*) ceste revenue, et pour attaindre la matiere, je treuve en nostre compte que, avant le souper adcomply, le conte de Pontyeu, remirant la courtoisie, prouesse et vaillance de Tybault, il l'apella, sy luy dist en ceste façon : « Tybault, mon trés feable amy, en quy je me fye du tout maintenant, je vous remerchie du bien et honneur que vous m'avéz fait, et pour le guerredon que devers moy avéz deservy, je vous donne grace de choisir le plus plaisant joiel a vostre oeil quy soit en mon hostel, quel qu'il soit. — Cent mil mercis, monseigneur », respondy Thibault, « c'est du bien de vous que a moy, povre chevalier, vous plest sy grandement habandoner, et sy ne l'ay point desservy envers vous de obtenir le don que de vostre liberale voulenté me octroiéz, mais

trés hault et redoubté seigneur, Amours mon cuer incite et admoneste de non vouloir refuser la demonstrance d'amour et d'onneur mouvant de vostre pure voulenté qu'il semble que Dieux de sa grace ait enclinee envers (*fol. 132 b*) moy, non veullant plus que je languisse auprés de la medicine qui, moiennant vostre courtoisie, puelt alegier mon continuel martire et saner la plaie mortelle que ja pieça Amours m'a fait ou cuer, en considerant et descripvant en moy lez beaultés et les bonnes meurs de mademoiselle vostre fille, a quy Dieux doinst autant d'honneur et de bien que j'en vouldroye pour moy ! Si vous supplie en toute humilité que vous aiés regard a mon fait, et que, se c'est chose que ma seule plaisance et mademoiselle veulle en grei recepvoir le service de moy, qui pour ce faire me presente, qu'il vous plaise confermer la chose en tel ploy que ma playe incurable, se non par la grace de vous et d'elle, soit sanee. » De ceste requeste fu le conte de Pontieu moult joyeulx et en son cuer espoire bien que ce chevalier Thybauld pourra une fois parvenir a grand honneur, se Fortune luy est favourable a perpetuité comme elle commence. Il luy acorde sa requeste, et aprés souper mande sa fille a son privé conseil, puis l'arraisonne, disant : « Mon seul enfant et le resjoïssement de ma vie, resjoïs toy et pren un nouveau souvenir pour la

toutesfois, mon trés redoubté seigneur, Amours mon cuer incite de non refuser vostre don, vous non veullant plus que je languisse sy préz de mon medecin quy, moiennant vostre grace et otroy, peult allegier mon continuel martire que j'ay ja pieça enduré et souffert a regarder la beaulté et bonté de madamoiselle vostre fille, a quy Dieu doinst autant d'honneur que j'en vouldroie avoir pour moy ! Sy vous suplie en toute humilité que sur ma plaisance, c'est assavoir madamoiselle vostre fille, aiéz regard, puis que le don m'avéz octroié, se elle veult au moins recepvoir mon service. » De ceste requeste fu le conte moult joyeux, pensant que Tybault poura encores venir a grant honneur se Fortune luy favorise comme elle a commenchié. Sy luy accorde sa requeste, et apréz souper mande sa fille a privé conseil, (*fol. 99*) puis l'arraisonna, disant : « Mon seul enfant et le resjouissement de ma vie, resjouys toy et preng ung nouveau souvenir pour la bone nouvelle que ton pere t'aporte ! Vray est, ma

bonne nouvelle que ton pere t'aporte ! Vray est, ma doulce amour, que a la courtoisie et trés humble supplication du plus noble chevalier que jamais j'acointasse, c'est a sçavoir messire Thybauld de Doumarc, qui se dist estre navré mortellement se vostre grace n'y remedie, je vous ay aujourduy plevie et donnee a femme, se vostre vouloir s'i assent, vous priant que l'amour que vostre leal cuer a envers moy soit cause de composer et vouloir acomplir le parfait (*fol. 133*) de ceste besongne. » Disant lesquellez parollez, il acolla sa fille qui lui respondy et dist : « Haa, monseigneur, la requeste seroit trop mal ditte qui par moy vous fust refusee, et ja Dieux ne plaise que je desobeïsse a vostre commandement ! Vostre totalle verité soit consommee, et a la bonne heure ce soit ! Dieux merci, Amours ne me pourvenroit pas mal se si gentil chevalier me daignoit cherir. » De laquelle responce fu le conte tant bien contempt que merveillez. Lez

doulce amie, que a la courtoisie et humble supplication du plus noble chevalier que jamais j'acointasse, c'est a sçavoir messire Tybault de Dommart, qui se dist estre navré mortellement se vostre grace n'y remedie, sy vous ay aujourdhuy a ycelluy plevie et donnee a femme, se vostre vouloir s'y assent, vous priant que l'amour que vostre leal cuer a envers moy soit cause de vouloir acomplir le parfait de ceste besongne. » Disant lesquelles paroles, accolla sa fille quy luy respondy : « Haa, monseigneur, la requeste seroit trop mal dicte quy par moy vous seroit refusee, et ja Dieu ne plaise que je desobeïsse a vostre commandement ! Vostre totalle voulenté soit faite, a la bone heure ce soit ! Amours ne m'auroit pas malement party s'elle permetoit que ung tel chevalier me daignast cherir. » De celle responce fu le conte asséz comptent. La nouvelle en ala par la court, dont toute joye multiplie. Les deux amans furent fiancéz et les espousailles faictes a S[t] Riquier en Pontyeu. Sy y convindrent le conte de Saint Pol, oncle de Thibault, et pluiseurs aultres seigneurs quy furent moult joyeux de ce mariage. Et pour ce que ce seroit trop longue chose a escripre les honneurs, beubances et esbatemens quy y furent fais, je m'en tais, si non de dire que le jour des noepces, apréz disné, furent fais pluiseurs cours de lances pour l'amour des dames (*fol. 99 b*), ausquelz vint Tybault en habit descongneu et y fist tels merveilles qu'yl est come impossible a croire quy ne l'auroit veu, et tant qu'il gaigna le pris, car en la place demoura seul, que nul ne l'osoit envahir (*ch. 165*) *A*.

nouvellez alerent par la court, dont toute joie fu esmeue. Lez deux amans furrent fiancés et par temps furrent lez espousailles fais a Saint Ricquier en Pontieu. Si y convindrent le conte de Saint Pol, oncle de Thybauld, et plusieurs seigneurs et barons qui furrent moult joyeulz de ce mariage. Et pour ce que ce seroit trop longue chose a racompter de descripre lez honneurz, pompez, beubancez, dansez et esbatemens qui y furrent fais, je m'en tais et briefment m'en passe, venant a tellez conclusions que le jour dez nopcez, aprés disner, furrent fais plusieurs cours de lancez pour l'amour dez damez, ausquelz Thibauld de Dommart en habit incongneu faisoit ce qui n'est pas a croire quy ne l'aroit veu, et pour ce, je m'en tais. Toutesvoyes, il gaigna le pris et la grace des damez et damoisellez, car devant luy ne demouroit homme en selle, il faisoit trebuschier hommez et chevaulx, et mesmement fist il tellement (*fol. 133 b*) lez rens trambler que chascun lui fist place et qu'il ne trouva mais homme qui le voulsist actendre.

Comment [a] *aprés le mariage fait, grant temps aprés, messire Thybauld voua le pelerinage de Saint Jacque a cause qu'il n'avoit nulz enfans.*

165. — De la joye que iceulx deux amans peurent avoir ensemble quant ilz se trouverent tous deux baisans et acolans l'un l'aultre, en amentevant le temps passé, n'est ja besoing que je face long procés. Ilz vesquirent paisiblement ensemble, confermans leur haulte amour de plus en plus et, combien que Amours fust tousjours entre eulx, toutesfois ilz ne sceurent tant faire envers Nature qu'ilz peussent acque-

a) Comment grant temps apréz ce mariage, messire Tybault voua le pelrinage de Saint Jaque a cause qu'il n'avoit nuls enfans. — De la joye que ces deux amans eurent ensamble quant ilz se trouveren ensamble couchiés, ne veul je pas allongier nostre traictié, mais diray que bien furent ensamble cincq ans en grant sterilité (*sic*) et amour, mais nonobstant ce, ne sceurent tant faire devers Nature qu'ilz

rir gendre, ains furent chincq ans ensemble en sterilité, dont plusieurs annuys grevans leur sourdoient et, quelque plaisance qu'ilz eussent, le souvenir de ce leur obscurcissoit toute joie. Si estoient souvent frequentans le salutaire usaige de devote oroison a Dieu et aux sains, prians que ceste defaulte leur fust reparee, affin que le monde fust multiplié et la Chrestienté exaulciee et que leur contristé couraige fust permué en leesse. Si advint au chief de chincq ans que Thibauld, estant en son lit, souvenant de ce cas, commença a larmoier, disant : « O dame Nature, qui tant es reputee subtille ouvriere, certez je me doy bien plaindre de tes fais quant tu as permis telle fallace en moy que je ne suis pas suffissant de avoir generacion ! Quel pleur, (*fol. 134*) quel tritresse, quel annuy et quel honte me fais tu ! Hellas, j'amasse mieulx avoir defailli d'un oeul ou de la plus part de ma force que de non avoir puissance de parvenir a avoir hoir de ma char, actendu que je suis de dame pourveu mieux qu'a moy n'apartient. » Durant lesquellez parollez, voulenté lui vint d'aler a Saint Jacquez en Galice et luy vint en memoire qu'il avoit aultresfois ouy dire que cil saint Jacquez donnoit secours, confort et aide a ceulz qui de bon cuer l'aloient requerir. Il delibera d'y aler et, tantost que sa dame fu esveillie, luy pria qu'elle fust contempte de luy, disant : « O

peussent avoir gendre. Sy en estoient souvent en prieres et oroisons. Si que eulx, voians ce ceste longue espace, en avoient tel desplaisir que merveilles. Sy advint au chief de ce terme que Thibaut estant en son lit, souvenant de ce cas, commença a larmoier, disant : « O dame Nature, quy tant es reputee subtille ouvriere, bien me doy plaindre de tes fais quant tu as mis en moy tel falace que je ne suy point souffissant d'avoir generation ! Quel honte, quel tristresse, quel ennuy me fais tu ! Certes, j'aymeroie mieulx a avoir failly a ung membre ou a une partie de ma force que de non avoir hoir de ma char, attendu que noblement suy de dame pourveu. » Durant lesquelles parolles, voulenté luy vint d'aller a Saint Jaques en Galice pour ce aultresfois avoit oÿ dire que celuy saint Jaque aidoit et secouroit (*fol. 100*) a ceulx quy de bon coeur l'aloient requerir. Sy delibera d'y aler, priant a sa dame qu'elle fust comptente de luy, car pour impetrer grace luy dist qu'il s'en vouloit aler en Galice

ma femme, atournee de triste pleur, atainte ja pieça de regretz, nonobstant quelque esbatement, tousjours reduite en honte ! Comme il soit ainsi que Nature nous ait failli et tourné en diffame par non avoir fait le moien de nous atribuer la poissance que seulent avoir en mariage nos anchiens parens, certez affin que Dieulx remedie a nostre fait, j'ay eu regard sur ce, et se je puis, je sercheray mediateur, c'est assavoir iray en Galice prier monseigneur saint Jacquez affin que mon traveil et la grant peine que je prenderay de l'aler veoir en si loingtaine terre soit cause de l'intercession a la requeste que j'ay pieça faite et continuee envers Dieu, et pour ce, ma belle amie, s'il vous plaist, je paracheveray (*fol. 134 b*) ceste mienne entreprise qui sera au plaisir de la Dame des Cieulx, a l'onneur de vous et de moy, et a vostre recouvrance de joye. Et endementiers que je seray par dela et vous par deça, se bon vous semble, vous prierés Dieu pour moy, auquel je requerre qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Comment[a] *messire Thibaud de Dommarc determina de mener sa femme avec luy en pelerinage a S. Jacque.*

166. — Quand la dame entendy que son trés amé seigneur entreprendoit ung tant dangereulx voiage, Dieux scet se larmez lui saillirent des yeulz ! Si lui respondy : « O monseigneur ! Que devendroit mon cuer s'il convenoit que

requerre saint Jaque le baron, et qu'il luy samble que, par intercession d'icelluy a Dieu, ilz pouroient ravoir joye que passé sy loncq tamps avoient perdue. « Et pour ce, ma belle amie, s'il vous plest, je paracheveray ceste mon emprinse. Sy vous prye que endementiers que je seray par dela et vous par decha que vous priéz Dieu pour moy, auquel je prie qu'il vous ait en sa sauvegarde » (*ch. 166*) *A*.

a) Comment messire Tybault de Dommart determina de mener sa femme avoec luy en pelrinage a St Jaque. — Quant la dame entendy que son trés amé entreprendoit ung tant dangereux voyage, piteusement larmoiant luy respondy : « O monseigneur ! Que devendroit

mes yeulz fussent privés du doulz regard et de la pasture dont ilz me donent ma principale substance ? Hellas ! estez vous saoul de ma compaignie qu'ensy me voulés eslongier ? Ne suis je pas assés infortunee et que me povés vous plus demander que la mort ? Certez, se vous voullés estre quitte de moy, vous ne povés trouver plus prompte moyen que de vous en aler ainsi que racomté m'avés, et pour ce que je ne voeul pas corrompre vostre devotion, je suis preste d'aler avec vous et d'atendre l'adventure de Dieu qui, espoir, nous confortera. » A ces parollez, Thibauld la baisa, plorant amerement pour l'amour qu'il veioit qu'elle avoit envers luy, si luy acorda et concludrent ensemble qu'ilz partiroient au chief de .iij. jours. Ilz firent (*fol. 135*) leurs besongnes aprester et s'en alerent a leur pere le conte de Pontieu prendre congié, lequel conte, oyant raconter leur departie, fu en grand merancolie, car grant annuy luy environna le cuer lors qu'il luy convint dire adieu a sa fille, mais, puis qu'il sceut que tous deux avoient grand devocion d'aller ou voyage, il l'acorda, et nientmoins qu'il ot grant desplesance que ainsy son beau filz et sa fille le laissoient, si ot il patience.

mon cuer se mes yeulx perdoient le regard de vous quy estes la pasture dont ilz me donnent ma principale substance ? Helas ! estes vous saoul de ma compaignie quy ainsy me voulêz laissier ? Ne suy je pas assez infortunee et que me voulêz vous plus demander que la mort ? » La dame se complaignoit piteusement, disant que se ainsy l'eslongoit Tibault, certes qu'elle morroit. Sy se presenta d'aller avec luy pour partir a son voiage et aussy a ses adventures. A ces parolles, Tybault le baisa en plourant par pitié, sy luy accorda qu'elle yroit avec luy, et conclurent de partir au chief de trois jours. Ilz (*fol. 100 b*) firent leurs besongnes apprester, sy s'en alerent prendre congié a leur pere le conte, lequel fu moult marry quant il luy couvint dire adieu a sa fille, mais non obstant ce, quant il considera leur bone devotion et intencion de bien faire, il ot pascience.

Comment[a] messire Thybauld et sa femme prinrent congié du conte de Pontieu.

167. — Pluiseurs sommiers chargiés d'or, d'argent et de bonnez baguez dona ce conte de Pontieu a Thybauld, mari de sa fille. Ilz prindrent congié et, a brief parler, au jour qu'ilz avoient prins, se mirent a chemin. Si trespasserent tellement montaignez, champaignez, falloisez, chemins, sentez et sentiers qu'ilz vindrent a deux journees prés de Galice, et a ung soir se logerent sur ung hoste auquel il demanderent et enquirent du chemin qu'ilz trouveroient l'endemain. Lequel hoste leur respondy qu'ilz n'aroient de malvais chemin, si non seulement a passer une forest qui estoit assés prés d'illuecq. Oyans ce, ilz n'en parlerent plus, ains firent bonne chiere et dormirent assés raissonablement (*fol. 135 b*). Et quand vint a l'endemain, iceulx levés et ja aians chargiés leurz sommiers, ilz se partirent et tirerent tant en voye qu'ilz vindrent en la forest. Mais il n'est pas a oublier que Thibauld avoit envoié sez varlés et son chambrelan tousjourz devant, cuidant lez rataindre ains qu'ilz venissent celle part, ce qu'ilz ne firent pas, car en la forest vindrent sans trouver

a) Comment Tybault et sa femme prindrent congié du conte de Pontyeu. — Pluiseurs sommiers chargiés d'or et d'argent et de bonnes bagues donna ce conte a Tybault, et au jour qu'ilz avoient prins, se partirent. Sy trespasserent tellement montaignes, champaignes, faloises, chemins, sentes et sentiers qu'ilz vindrent a deux journees préz de Gallice, et au soir demanderent et enquirent a leur oste du chemin qu'ilz trouveroient l'endemain. Sy leur respondy qu'ilz n'auroient de dangereux chemin, sy non a passer une forest quy estoit asséz préz d'illec. Oyans ce, ilz n'en parlerent plus, ains firent bonne chiere, et quant vint au matin, ilz s'appresterent. Avoec leurs bagues se misrent a chemin, mais il ne fait pas a oublier que Tybault avoit envoié ses gens devant, les cuidant rataindre avant qu'ilz venissent a la forest, ce qu'ilz ne firent pas, car en la forest vindrent sans trouver personne. Sy trouverent deux voies dont en l'une avoit seur chemin et en l'autre y avoit larrons quy vivoient de leurs larchins (*ch. 168*) *A*.

personne, mais toutesvoyes ilz trouverent deux voies, dont en l'une avoit seur chemin et en l'aultre estoient plusieurs larrons qui roboient lez bonnez gens et ne vivoient d'aultrez chosez si non de roberiez, et avoient leur logis en la forest ordonné, comme s'il eussent intencion de tousjours mener ceste desordenee vie.

Comment [a] *messire Thibauld fu pris dez larrons.*

168. — Quand Thibauld vit cez deux voyes, il s'arresta et ne sceut laquelle prendre. Si descendy et trouva que l'entree de la malle voye estoit plus large que celle de la bonne; si remonta a cheval et par celle malvaise se mist a chemin. Hellas, il ne savoit pas que maleur lui fust aprestė! Il ala bien le quart d'une lieue en celle forest et lors trouva il le chemin estroit de plus en plus et finablement fist tant qu'il ala et qu'il chut au devant [b] (*fol. 136*) de .iiij. larrons armés de piet en chape, montés a cheval, chascun aiant la lance ampoignee et l'escu au col. Lors regarda il derriere soy, si en revit aultrez .iiij., atournés Dieux scet comment! Non obstant lesquellez chosez, il reconforta sa dame le plus beau qu'il peult, tira son espee et salua les .iiij. primiers, a laquelle salutation il ne sonnerent mot, et d'iceulz .iiij. l'un s'affica es estriers, brocha le cheval et couca la lance,

a) Comment messire Tybaut fu prins des larrons. — Quant Thibault vit ces deux voies, il ne scet laquelle prendre, mais en fin prist la maulvaise, en laquelle il n'eut guerres cheminé, quant il se trouva a costé de .iiij. larrons armėz et montéz a cheval, chascun la (*fol. 101*) lance au poing et l'escu au col. Lors regarda deriere soy, sy en revit aultres .iiij. aussy bien em point. Non obtant ce, resconforta sa dame au mieulx qu'il peut, et, en passant devant eulx, les salua, a laquelle salutacion ilz ne respondirent. L'un desquelz baissa la lance pour venir contre le chevalier impourveu d'armes, lequel moult esbahy, guency d'un costé. Sy n'eut garde de ce coup, ains poursievy sy préz son ennemy que l'espee luy tira jus du costé et par tel vertu luy coula par dessoubz le braç dedens le cors que mort l'abatty souvin (*ch. 169*) *A*. — b) au dez mains *B*.

cuidant venir ferir Thibault, qui, voiant ce larron vers luy acourre, s'il fu esmerveillié, ce n'est pas a demander. Il estoit impourveu de toutez armez, et comme le larron le cuidast ferir, icelluy Thybauld guency de costé, et ainsi il n'eust mal de ce coup, ains, si tost qu'il fu passé, se releva e tellement aproça du mal larron qu'il luy tolly l'espee du costé, si haulça et si bien poursievy son ennemy qui ainsi l'avoit envahy qu'il luy conduist l'espee ou dextre costé[a] soubx le bras sy avant que mort le tresbuça a terre.

Comment [b] aprés, messire Thibauld, avant que lez larrons peussent estre maistres de luy, se desfendy.

169. — Encores n'avoit pas torchee son espee toute sainglante, quand a ung poindre vindrent tous lez .vij. aultrez larrons faire tel outrage sur ce chevalier non armé qu'ilz luy occirent son cheval, et ainsy il fu mis (*fol. 136 b*) a piet. Atant s'advança l'un qui avoit encorez une lance coucee et vint pour ferir Thybauld qui desmarca, et la lance de radeur advint a la terre, si se rompi, laquelle rompue, ains que le larron peust avoir son espee, Thibauld le prist aux bons poingz et le tira a force du cheval si durement qu'au cheoir il luy creva le cuer ou ventre, dont lez six aultrez larrons tant marris que plus ne povoient, aians saisiez leurz espees, le vindrent environner, et Dieux scet qu'il y eult grand estour ! Thibault estoit moult preulz et hardy, si veoit sa dame

a) costré *B*. — b) Comment messire Thibault, avant que les larrons peussent estre maistre de luy, se desfendy. — Encores n'avoit pas torchee son espee, quant a .j. poindre vindrent les aultres .vij. larrons faire tel oultrage sur chevalier non armé qu'ilz luy occirent son cheval. Ainsy fu il mis a pié. Atant s'advança l'un quy avoit encores une lance coucee, vint pour ferir Thibaut, mais elle frapa en terre et rompy. Sy sailly Tybault a luy hastivement et a bons poings le tira jus du cheval sy durement qu'il luy creva le cuer ou ventre, dont les .vj. aultres furent sy marris que plus n'en povoient. Sy advironnerent le chevalier quy preux estoit et hardis, voians sa dame plourer, detordre

detordre sez dois, plourer et pasmer menu e souvent pour cest imfortune qui luy surcroissoit le corage, et tant qu'il occist le tiers d'un coup bien assené, car aprés ce qu'il luy eust donné par avant ung coup sur le heaulme, il l'estourdy e luy fist cliner la teste, si recouvra et la luy separa dez espaulez. Ce fait, il fu assailli plus fort que devant, et dez .v. qui estoient demourés il en mist lez .iij. a piet, ausquelz trois il se combati chevalereusement et fist tel ouvrage que toute loange luy est deue, car aprés ce qu'il eust trenchié a l'un le bras, a l'aultre le poing et l'aultre navré a saing courant, encores sembloit il non avoir riens fait, et a la male adventure entre lez aultrez coups il en getta ung tant grand sur l'escu d'un d'iceux larrons qu'il luy pourfendy l'espaulle a moitié et que son espee rompy (*fol. 137*). Ce fu dommage, il ne sceut mais de quoy se desfendre. Tous lez larrons se mirent a piet et, a brief parler, ilz le mirent en leur mercy, mais, pour ce qu'ilz l'avoient trouvé sy vaillant homme, il ne l'occirent pas, combien qu'ilz le devestirent en chemise, lui loierent piés et mains ensemble, et en ung grant buisson de roncez et d'orties moult agües et poignans le getterent. O comme est marrie sa belle dame quand elle se voit mise a telz fins ! Elle ne scet son sens, ains crie la mort, bat sa poictrine, desaffuble son chief, et par trop habondant destresse derompt et detire sez cheveux plus de chent fois,

(*sic*) et pausmer menu et souvent, pourquoy luy succroissoit le courage, et tant qu'il occist le tierç du cop bien assis. Ce fait, fu plus fort assailly que devant, mais par sa vaillance et .v. (*sic*) en mist le trois (*sic*) a pié, ausquelz trois chalereusement se combaty. Et aprés ce qu'il les eut villainement navréz, encores luy sambloit qu'il n'avoit riens fait, sy getta a la malle adventure ung coup sur (*fol. 101 b*) l'espaule du larron et y entra sy parfont que son espee rompy, dont ce fu dommage, plus ne se sceut de quoy desfendre. Et a brief parler, les larrons le misrent tantost en leur mercy, mais, pour ce qu'ilz le trouverent sy vaillant homme, ilz ne l'occirent point, ains le despouilerent tout nu, et lyé de piés et de mains le gecterent en ung buisson de ronsces et poignans orties. O come est marrie sa belle dame de eulx veoir ainsy atournéz ! Elle ne scet son sens, ains crie la mort, batant sa poitrine, desafulle son chief, detire et deront ses

chiet pasmee, et a brief dire, elle ne scet qu'elle face, tant trespasse son angoesse lez termez de tritresse. Et fut en cest estat grand temps sans savoir ou elle estoit, jesant toute estandue sus la terre comme demy morte.

Comment [a] *chascun des larrons vouloit avoir la dicte dame pour son plaisir acomplir.*

170. — Tandis que ceste desconfortee dame estoit en ce pitoiable pleur, se mut ung grant estrif entre lez larrons, chascun pour sa part la vouloit [b] avoir, disans l'un : « J'ay en ceste bataille perdu mon frere et, pour ce, elle sera mienne », et lez aultrez disans aussy qu'ilz y avoient perdu leur oncle ou cousin, ou qu'ilz avoient vaincu le mari d'elle, par quoy chascun disoit avoir droit sur elle, et ja se fussent par grant (*fol. 137 b*) discord entretués se l'un n'eust trouvé ce moyen. Par l'enhortement d'icellui, ilz la chargerent, sy dolousee qu'elle estoit, et le porterent en la forest, ou chascun l'un aprés l'aultre en fist sa voulenté. O que criminel ouvrage, lait et puant a souffrir ! Ou estoit Phebus, et que n'environnoit il de sez rais le corps de ceste dame tant que les rapvisseurs ne l'eussent peu regarder ? Ou estoit Solus, et que ne le faisoit il emporter dez mains d'yceulz larrons par ung tourbillon de vent ? Ou estoit Morpheus, et que ne

cheveulx asséz de fois, chiet pausmee, et a brief dire, elle ne scet qu'elle face, tant trespasse son lassé cuer les termes de tristresse. Et fu en cest estat longuement sur la terre, gisans come demy morte *A*.

a) Comment chacun des larrons vouloit avoir la dame pour son plaisir adcomplir. — Tandis que ceste desconfortee dame estoit en ce pitoiable pleur, se mut ung grant estrif entre les larrons pour la dame que chascun vouloit avoir, et disoient chascun avoir droit a la dame, et se fuissent par grant discord entretuéz se l'un n'eust advisé ce moyen que de l'emporter, sy doulousee come elle estoit, parmy la forest, ou chascun l'un apréz l'autre en fist sa voulenté. O quel criminel ouvrage, lait et puant a souffrir ! Ou estoit Phebus, et que n'environnoit il le corps de ceste dame de ses rais tant que les rapisseurs ne l'eussent peu veoir ? Ou estoit Solus, ou Morpheus,

faisoit il endormir et songier cez felons tirans quand ilz toucherent la bonne dame ? Ou estoit Octeanus, et que ne faisoit il par une onde de la mer transgloutir et noyer iceulx maldis larrons, villains et inhumains[c] ? Et ou estoit la verge de justice et la vengance divine, quant ilz veoient commettre et perpetrer si obscurci et vil mesfait, qu'ilz ne se monstroient sur ceulx qui plus detestable office faisoient que bestez insensiblez ou cuers de lyons, non obstant leur crudelité, ne daigneroient faire ? Lesquelz larrons aians fait leur plaisir d'elle, ilz la laisserent et le mirent devant la face de son seigneur, puis tirerent en la forest et s'esvanuyrent.

Comment[d] messire Thybauld, luy estant loyé, vey et ouy lez piteusez lamentacions de sa femme, et comment elle vault occirre son mary par desesperance.

171. — Dieux scet que Thybauld ne veoit pas ce qu'il serchoit quant sez yeulz regardoient (*fol. 138*) ceulz qui rapvissoient sa dame, quand sez oÿes oÿrent la lassee voix de sa souveraine joye par pammoisons defaillir d'eloquence et de son, quand il entendoit le cuer de sa bien amee redonder

et qu'ilz ne l'esconsoient des maulvais larrons quant sy villainement la toucherent ? Ou estoit Octeanus, que par une onde de mer ne (*fol. 102*) transgloutissoit noier yceulx mauldis larrons et inhumains ? Et ou estoit la verge de justice et pugnicion divine, quant ilz veoient perpeter sy grief mesfait, qu'ilz ne se moustroient sur ceulx quy plus detestable euvre faisoient que bestes insensibles, non obstant leur crudelité, ne le daigneroient faire ? Lesquelz larrons aiant fait leu voulenté d'elle, la misrent devant la face de son seigneur, puis s'esvanuyrent parmy la forest (*ch. 171*) *A*. — b) vouloir *B*. c) imhumains *B*. — d) Comment messire Thibault, luy estant lyé, vey et ouy les piteuses lomentations (*sic*) de sa femme, et comment elle le voulu occire par desesperance. — Dieu scet que Tibault ne veoit pas ce qu'il cerchoit quant ses yeulx regardoient ceulx quy rapissoient sa dame, quant ses oÿes oÿrent la lassee voix de sa souveraine joie par pamoisons defaillir d'eloquence et de son, quant il entendoit le cuer

et envoyer souspirs et sougloux en grant habondance, quand il consideroit la chasteté de sa dame impetueusement, oultre son gré et a force corrompue. Hellas ! quel est le cuer d'homme qui souffriroit veoir tant grant meschief sans habondant effusion de larmez ? Quel est la pansee d'homme qui [b] aiant cuer trespercié de mille larmez, corps pertransy d'aspre couroux, face tainte et obscurcie de pleurs, chief anuyé et bany de toute joye, chevelure detorse, voix afoibloyee, robbe deschiree, voire et demenant la plus amere douleur qu'onquez fist dame imfortunee ? Thibauld la voit et assés excuse son inconvenient, l'aimant autant qu'il fist onques. Si luy prist a dire : « O fenme esplouree, qui laboures en trop desesperé pleur, passe le plus beau que tu puelz ceste pestilence qui malgré toy t'est advenue, car maintenant tu me fais le cuer fondre, tu redoublez ma misere et la chetiveté en quoy Fortune m'a renversé. Esdrece toy et haulce la face, contemple et regarde ma char sanglente, et acours vers moy, trés chetif homme, si me desloye et pense de mettre fin a ton triste maintieng, ou tu surcroisteras de tant grand peine mon engressé cuer que (*fol. 138 b*) mourir le fauldra sans aultre moyen. » Ausquellez parollez, la dame, durement sangmerlee, s'esleva sur piés, qui a grand

de sa bien amee regarder (*sic*) et redonder et envoier soupirs et sougloux en grant habondance, quant il consideroit la chasteté de sa dame impetueusement, oultre son gré et a force corrompue. Helas ! quy est l'ome quy pouroit veoir tant grant meschief sans grant effusion de larmes ? Car ceste dame, soy reclamant la plus fortunee du monde, demenoit le plus grant dueil c'oncques fist dame. Tybault la regardoit, excusant son inconvenient et l'amant autant qu'onques avoit fait. Sy luy prist a dire : « O femme esplouree, quy labeures trop desespereement, passe le plus beau que tu peuls ceste pestillence quy malgré toy t'est advenue, car par ton desmesuré deul me fais le cuer fondre, tu redoubles ma misere et la chetiveté en quoy Fortune m'a renversé (*fol. 102 b*). Esdresce toy et haulce ta face, contemple et regarde ma char sanglente et acours vers moy, chetif home, sy me deslye et met fin a ton triste maintieng, ou tu succroisseras de tant grant paine mon engressé cuer que mourir le fauldra sans aultre moyen. » Ausquelles parolles, la dame, durement sangmerlee, se leva sur piés, quy a grant paine le povoient soustenir,

peine le povoient soubstenir, et lorsqu'elle vit son seigneur qui savoit sa malle fortune de chief en chief, elle, aiant cuer hontoié, pensee volage et comme desesperee, voiant a sez piés une espee que avoit auprés de luy ung dez larrons occis, elle la prist, deliberant en soy qu'elle occiroit primierement son mary, affin qu'il ne revelast sa malheurté, et finablement, que pour la recompensacion de tel perte, elle se ficheroit l'espee droit au cuer. Comme celle qui, en maldisant sa vie, haulça l'espee, et comme elle la cuidast faire descendre sur son mari, icellui tendy lez mains au devant, et l'espee, par la grace de Dieu, chut sur lez loiens, si n'eust povoir l'espee de blecier Thibauld, mais toutesvoyez elle trenca sez loyens, et ainsi il fu adelivré des piés et dez mains. Sailly sur piés, osta l'espee des mains de sa dame, et dist : « O femme desesperee ! Le art de Fortune aiant permué ton courage en honte ne suffist pas a toy donner la poissance de moy occirre comme tu as voulu ouvrer. Reffrene ta pensee variable, et jamés ne t'aviengne de procurer la mort de cellui quy t'aimme plus chierement que nulle rien du monde. — Ce poise moy », dist la dame, « que ma crudelité n'a esté de plus grant effect et que, ad ce que de nostre meschief n'eust esté jamés nouvellez, je ne vous ay occis, et consequamment, que je n'ay de moy fait sacrefice a Desespoir. » Non obstant lesquellez parollez, Thibaut, comme leal, le res-

et lorsqu'elle vey son seigneur quy sçavoit sa male fortune, elle, aiant ceur hontoyé, pensee vollage et come desesperee, voiant a ses piés une espee d'un des larrons mors, la prinst, deliberant en soy qu'elle occiroit premier son mary et puis aprés, elle. Et come elle haulça l'espee, Thibault mist la main au devant, et par la grace de Dieu chut l'espee sur les liens, pour quoy ilz furent coppéz. Sy n'eut Tybault garde de ce cop, sy deslia ses piés et sailly sus, ostant l'espee des mains de sa dame, sy dist : « O femme desesperee ! L'art de Fortune aiant permué ton courage en honste ne suffist point de toy donner la puissance de moy occire come tu as voulu ouvrer. Refrene ta pensee variable et jamais ne t'aviengne de procurer la mort de celuy qui t'aime plus que nulle rien du monde. — Ce poise moy », dist la dame, « que ma crudelité n'ay mené a effect ad ce que jamais de nostre fait n'eust esté nouvelle et que tous deux ne nous av sacrifiéz a Desespoir. » Non obstant ce, Thibaut, come

conforte et a grans prieres mettre (*fol. 139*) le fist a voye. Si s'en retournerent au primerain chemin qu'ilz avoient laissié, auquel ilz trouverent leurs gens qui furrent moult espaontés de lez veoir ainsi desvestus et esprouvés. Si demenerent grand desconfort, et aprés l'inquisicion faite a leur seigneur de cest enconbrier, ilz le mirent a point et tantost le revestirent. Lors prinrent ilz ung petit raim d'esperance, et sans ce que Thibauld recitast lez secretz de sa dame nullement, voire et sans ce qu'il feist a icelle moins joyeuse chiere qu'il n'avoit acoustumee, il chemina toute jour, et l'endemain matin, comme il passast prés d'une abbeye de religieusez, il s'arresta en icelle, oÿ messe, puis par l'ottroy de l'abesse y laissa sa dame en garde jusquez a son retour, et luy bailla deux escuiers pour luy administrer ce qui(l) luy estoit necessaire.

Comment[a], *aprés ce que Thibauld ot retrouvé sez gens et qu'il ot laissié sa femme a une abbeÿe, il alla parfaire son pelerinage, et au rapasser la ramena en son paÿs.*

172. — De l'abbeÿe se parti Thybauld, desirant de consommer et parfaire son voyage. Si fist tant qu'il arriva en l'eglise de

leal, le resconforte et a grant paine, meschief et priere mectre le fist a voye, retournant au primerain chemin qu'ilz avoient laissié, auquel ilz trouverent leurs gens quy moult furent espoventéz de les veoir ainsv atournéz. Sy (*fol. 103*) demenerent grant desconfort, et apréz le sceu de l'encombrier de leur seigneur, ilz le remisrent tantost a point et le revestirent. Lors prindrent en eulx esperance, voire sans ce que Tybault descouvrist nullement la fortune de sa dame, luy faisant tel chiere ou meilleur que par avant, chemina tout ce jour, et l'endemain matin, come il passast préz d'une abbaye de religieuses, il s'arresta en ycelle, oÿ messe, puis par l'octroy de l'abesse y laissa sa dame en garde jusques a son retour. Sy luy bailla .ij. escuiers pour luy administrer ce quy luy estoit necessaire *A*. — a) ***Plusieurs mots ont dû être omis après*** qui.

a) Comment, apréz ce que Tybault ot retrouvé ses gens et qu'il ot laisié sa dame en une abaÿe, il ala parfaire son pelrinage, et au rapas-

monseigneur saint Jacquez. Lors fist il sez oblations, en remerciant Dieu et le benoit appostle, suppliant qu'il luy donnast grace de saulvement retourner en son païs, puis fist ausmonne a l'eglise d'illuec, se mist au retour, et en sa voye vint reprendre sa dame qu'il avoit laissiee en l'abbeÿe, donnant (*fol. 139 b*) largement de sez biens pour l'entretenance d'icelle. Atant prist il congié de l'abesse et dez damez qui asséz ne le savoient remercier de sa courtoisie, puis se prist a cheminer et radmena sa dame en sa maison a autant grant joye qu'il l'avoit emmenee d'icelle, excepté qu'il ne couchoient point ensemble pour l'orrible meschief dont dessus est faitte mention.

Comment [a] *messire Thibauld trouva en son hostel lez contez de Pontieu et de Saint Pol, lesquelz le festoierent et luy enquirent dez nouvellez.*

173. — Au jour que Thibauld et sa dame revindrent, ilz trouverent en leur hostel de Dommarc le conte de Pontieu,

ser la ramena en son paÿs. — De l'abeÿe se party Tybault, desirant de parfaire son voyage. Sy fist tant qu'il arriva en l'eglise de monseigneur saint Jacque ou il fist ses oblations, remerchiant Dieu et le benoit appostle, suppliant que il luy donnast grace de saulvement retourner en son pays, puis fist grans ausmonnes a l'eglise et d'illec s'en retourna. Et en sa voie vint reprendre sa dame qu'il avoit laissee a l'abbaÿe, donnant largement de ses biens pour l'entretenance d'icelle, avoec augmentation. Et adont prinst congié de l'abesse et des religieuses qui asséz ne le sçavoient remerchier de sa courtoisie, puis se prinst a cheminer radement, avoec luy sa dame et ses gens, tousjours raprouchant sa maison, et a aussy grant joye le ramenoit qu'il l'avoit admenee, car de la fortune quy leur estoit advenue et de l'infame (*fol. 103 b*) et vergondeuse tirannie que l'en luy avoit faicte malgré elle et oultre sa voulenté, rien ne luy en demandoit ne nulement ne l'en mesprisoit, excepté que ensamble ne couchoient pour l'orrible meschief dont vous avéz oÿ la teneur *A*.

a) Comment mesire Tybaut trouva en son hostel le conte de Pontyeu accompaignié du conte de Saint Pol, lesquelz le festoierent et luy enquyrent des nouvelles. — Au jour que Tybaut et sa dame revindrent de pelrinage du benoit baron monseigneur saint Jaque, ilz trou-

le conté de Saint Pol avec plusieurs barons et chevaliers qui celle part estoient convenus pour conjoïr et bienvignier Thibauld aiant fait assavoir sa revenue. Aussy y estoient plenté de damez et damoisellez qui reçurent a grand honneur la dame, et ainsi tant a l'un comme a l'aultre furent fais et donnés plusieurs salutz et plusieurs ricez et noblez presens. L'en ne contendy sinon de faire bonne chiere. Lez deulz contez de Pontieu et de Saint Pol firent soir a table Thybauld d'emprés eulx, et aprés souper, comme c'est de coustume, l'en luy demanda dez nouvellez du paÿs dont il venoit, voire especialment son beau pere, le conte de Pontieu, qui tant le oppressa que icelluy Thibauld fu constraint de dire aulcune chose. Sy (*fol. 140*) applicqua sa fortune et celle de sa dame a ung aultre chevalier et tout en telle maniere, a part et celleement, luy compta son fait comme le cas avoit esté, c'est assavoir comment ung chevalier passant par le paÿs, avec luy menant sa dame, avoit esté rencontré en une forest de .viij. larrons, desquelz il en avoit occis lez .iij., mais au

verent en leur hostel de Dommart le conte de Pontieu, le conte de Saint Pol avoec pluiseurs autres nobles barons et chevaliers quy celle part estoient venus pour conjoïr et bienvingnier le noble chevalier monseigneur Tibault de Dommart et son espeuse, la noble dame, aiant fait sçavoir leur revenue. Sy estoient aussy venues grant plenté de dames et damoiselles quy honnourablement recheurent la dame, et ainsy tant a l'un comme a l'autre furent donnéz pluiseurs salus et riches presens, car l'en ne contendy synon de faire bonne chiere. Mais les deux contes de Pontyeu et de Saint Pol firent soir le gentil chevalier Tybault de Dommart a table enpréz eulx, et apréz le souper, comme il est de coustume, l'en le mist a devises en demandant des nouvelles du pays dont il venoit, voir et especialment le conte son beau pere, quy tant le oppressa que ycelluy Tibault, pour avoir paix, fu constraint de dire aulcune chose. (*fol. 104*) Sy applicqua sa fortune et celle de sa dame a ung aultre chevalier et en telle maniere, a part et celeement, luy raconta le cas tout tel qu'yl luy estoit advenu, c'est a sçavoir comment ung chevalier passant par le pays, avoecq luy menant sa dame, avoit esté rencontré en une forest de .viij. larrons, desquelz il en avoit occis les trois, mais au chevalier impourveu d'armes failly espee et cheval, sy

chevalier impourveu d'armez failly espee et cheval, si fu pris et loyé, puis getté en ung buisson d'ortiez et de roinchez, tout nud, et en sa presence luy fu sa femme rapvie et menee en la forest tant qu'il en eurent fait leur voulenté, et finablement restituee devant son seigneur, laquelle le voult tuer, mais le chevalier non obstant[a] le remmena en sa terre a autant grant honneur qu'il l'avoit emmenee. « L'adventure fu merveilleuse », dist le conte, « mais, sur mon ame, le chevalier ne fist pas de la dame comme j'eusse fait, s'ainsi me fust advenu, car je vous assure que au plus tost que j'eusse peu tenir la dame, je l'eusse pendue par lez cheveulz ou trenchié luy eusse le chief, puis enfouye en terre, affin que jamais de sez fais n'eust esté nouvelle, et ce pour mieux faire que laissier, car jamais je n'eusse eu jour de joye ne de soulas avec elle. — Hellas ! monseigneur », respondy Thibauld, « le chevalier, selon mon advis, fist ce fait par sa constance, et me semble, saulf la (*fol. 140 b*) reverence de vostre personne, que ceste stabilité contre Fortune dont le chevalier usa luy vint d'un humain et naturel courage, considerant que sa dame estoit comme desesperee. — O mon

fu prins et lyé puis gecté en ung buisson d'orties et de ronches, tout nud, et en sa presence luy fu sa femme rapinee et menee en la forest tant qu'ilz en eurent fait chascun leur voulenté l'un aprèz l'autre, et finablement la dame restituee devant son seigneur, laquelle le voult tuer et destruire, mais le chevalier non obstant s'en garda parmy la voulenté de Nostre Seigneur, et le chevalier resconforta sa dame laquelle estoit come desesperee et morte, et en la fin le ramena en son pays et a autant grant honneur qu'il l'avoit emmenee. « L'adventure fu merveilleuse », dist le conte, « mais, sus mon ame, le chevalier ne fist pas de la dame comme j'eusse fait, s'ainsy me fus advenu, car je vous assure que au plus tost que j'eusse peu tenir la dame, je l'eusse pendue par les cheveulx ou trenchié luy eusse le chief, puis enfouye en terre, adfin que jamais de ses fais n'eust esté nouvelle, et ce pour mieulx faire que laissier, car jamais je n'eusse eu jour de joye ne de soulas avoec elle. — Helas ! monseigneur », respondy Tybault, « le chevalier, seloncq mon advis, fist ce fait par constance, et me samble, saulf la reverence de vostre (*fol. 104 b*) personne, que ceste stabillité contre Fortune dont le chevalier usa luy vint d'un humain et naturel courage, considerant que sa dame estoit comme

beau filz ! » respondi le conte, « comment se pourroit il faire que ung noble cuer usast sa vie avec ung corps soullié et ordoyé de divers hommez sans continuel remours, reproce, tenchon et noise, quant l'omme et la femme esquelz il n'y a que reprendre a grant balance vivent amoureusement ensemble ? — Veritablement, monseigneur », respondy Thybauld, « tout noble courage veullant honneur en ciel et en terre acquerir et eschiever diffame est inmuable, et se la dame fu ordoiee et corrumpue, ce fu quant au corps et non pas quant au vouloir et pensee, attendu que a force ilz le tirerent en la forest, et elle chute en pammoison, comme demy morte, lez larrons passerent ou corps d'icelle leur foursenerie, et pour ce, selon mon entendement, non obstant que Desespoir luy voulsist faire tuer le chevalier pour la honte qui luy surcroissoit au devant de sa pensee, icelluy chevalier fist ce qu'il deust en luy donnant confort et excusant le fait a quoy le cuer ne s'avoit point consenti, et me samble que, selon raison, il devoit a icelle tout pardonner. » Disant lesquellez parollez, de la fontaine du cuer d'icelluy Thybauld sour-

desésperee. — O mon beau filz ! Comment se pouroit il faire que ung noble cuer usast sa vie avoecq ung corps souillié et ordoyé de divers hommes sans continuel remors, reprouce, tenchon et noise, quant l'omme et la femme esquelz il n'y a que reprendre a grant paine vivent amoureusement ensamble ? — Veritablement, monseigneur, respondy Tybault, « tout noble courage veullant honneur en ciel ou en terre acquerir et eschiever diffame est immuable, et se la dame fu corrumpue et ordoiee, ce fu quant au corps et non pas quant au vouloir ne pensee, pour quoy il me samble, sauf vostre reverence, que en pité et faveur n'en povoit plus noblement faire, actendu que par force le tirerent en la forest, et elle chute en paumoison, comme morte, les parvers et mauldis larrons passerent ou corps d'icelle leur fourcenerie, et pour ce, seloncq mon entendement, non obstant ce que Desespoir luy vaulsist faire tuer le chevalier pour la honte quy luy succroissoit au devant de sa pensee, le chevalier fist ce qu'il deut en excusant le fait auquel le cuer ne s'estoit pas consenty, et me samble que, seloncq raison, devoit a ycelle tout pardonner. » Disant lesquelles parolles, du ceur d'icelluy Tybault sourdoient grosses larmes accompaignies de soupirs. Voiant

dirent grossez larmez acompaignies de souspirs. Voiant ce le conte, il (*fol. 141*) fu en grand doubte et soupeçonneulx, si voult enquerir plus avant de la matiere et conjura son beau filz, sur Dieu et sur toute l'amour qu'il avoit envers luy, qu'il luy declarast le nom du chevalier et de la dame a quy ce estoit advenu, s'il en savoit aulcunne chose.

Comment [a] Tibauld fu constrains de dire son adventure a son beau pere, et de la punicion griesve que le conte prist de sa fille.

174. — Trop fu doulant Thybauld a icellez parollez. Lors voiant que par constrainte, force et necessité il convenoit que sa langue profferast et prononçast la rien nee que son feable cuer amoit le mieux a enserrer secretement en soy, cuidant naguerez ne jamais en faire revelacion, mais quant il voit qu'il fault qu'il soit, son cuer promptement s'estrieve a plourer, (*fol. 141 b*) et se mest a genoulz devant le conte, si luy dist : « Haa ! monseigneur, sur ma foy [b], vostre inquisition et conjuration ne resjoïssent pas [c] le lassé cuer du chevalier infortuné quant vous le menés a telz fins qu'il faut desceller ce que sa pensee et vouloir avoient deliberé de retenir envers eulz. Lasse, doulant, pardonnés moy et a ma femme. Si vous pry que vous excusés l'honneur d'icelle, et que jamés en nulle façon n'en soit parlé plus avant, car, en verité, l'adventure advint a moy et a ma femme. » Atant se releva Thybauld, et Dieux scet, la joye qu'il avoit naguerez pour le retour de son enfant ne fu pas perdurable, ains fu soubdainement subvertie en [d] non acoustumee tritresse qui luy esmeu le courage en telle ire qu'elle n'estoit pas a

ce le conte, il fu en grant soupechon, sy conjura son beau filz, sur quancques il attendoit jamais de Dieu, qu'il luy declarast le non du chevalier et de la dame s'il nullement en sçavoit aulcune chose *A*. — b) obstant et le *B*.

a) (*fol. .cv.*) *A*. — b) sur ma foy *manque A*. — c) point *A*. — d) et *B*.

refrener. Il manda de ceste heure la dame et enquist[a] se son mari avoit dit verité, auquel elle respondy que oy, et atant se teust le conte. Il[b] laissa passer la feste, faindant son annuyé cuer estre joyeulx et esleessié, mais au chief de trois jours, luy considerant que le cuer de sa fille n'estoit pas assés estable[c] ne constant pour tenir secret le meschief qui luy avoit[d] couru sus, ad ce que par la revelation d'icelle reproce ne fust imputee a son noble lignaige, il s'apensa[e] et conclud en soy de faire ce qui s'ensieut. Primez[f], il fist faire ung tonneau de neufvez aisellez, fist aprester ung bateau au Crotoy sur (*fol. 142*) la rive de la mer. Au tiers jour alla celle part et manda Thybauld et sa dame qui a son mand convindrent. Si lez fist entrer[g] dedens le batteau avec luy acompaignié d'un sien filz seullement et lez mariniers du bateau qui ne les congnoissoient, ausquelz le conte fist desaancrer et singler en mer[h] tant qu'ilz furrent eslongiés plus de deux lieuez. Lors prist il sa fille, entrer[i] la fist dedens le tonneau par ung dez bous qui estoit enfonssé, et sans ce que nul, tant fust hardy, osast lever l'eul devant sa face trop tourblee de duel, il fist le fons par ou elle estoit entree mettre en point, puis oingni trés bien lez joincturez de harpoy, et non obstant qu'elle[j] fust son gendre, luy mesmez seulement fist tant qu'il rondela le tonneau jusquez au bort du batteau et consequamment le bouta sy durement[k] du piet qu'il l'espaindy[l] bien avant en la mer, disant : « Or t'en va, ma fille, pour le sallaire de tez biens fais, je te commandz aux vens et aux ondez. Facent de toy leur voulenté ! » O comme fu marry Thibauld quant il vy sa dame ainsy enferree sans ce qu'il l'osast rescourre, car priere qu'il seusist faire n'y vallu riens, dont, comme demy mort, tout pasmé choir se laissa[m]. Et[n] sy tost qu'il fu revenu de pammoison, le batteau ja estant a la rive, il en issy, et pour plorer[o] et deme-

a) e. de son mary se il avoit *A.* — b) et *A.* — c) (*fol. .cv. b*) *A.* — d) estoit *A.* — e) il conclud en soy et s'apensa de f. *A.* — f) premiers *A.* — g) entrer ou bateau *A.* — h) en mer *non dans A.* — i) et e. *A.* — j) ce qu'elle *A.* — k) rudement *A.* — l) empaingny *A.* — m) se laissa choir *A.* — n) dont *A.* — o) (*fol. .cvj.*) *A.*

ner sez plains prist congié au[a] conte, a pou aiant povoir de parler, (*fol. 142 b*) puis laissa icellui conte, en ung bois entra[b], et sercha tant qu'il trouva une fosse parfonde, en laquelle il entra, soy tantost dolousant et complaindant selon ceste maniere.

Comment Thibauld complaind sa femme douloureusement aprés ce qu'elle fut gettee en ung tonneau[c] en la mer devant sez yeux.

175. — « O toy, le[d] hault Dieu tonnant, seigneur et prince de la noble region celestienne, comment se puet il faire que la soubite mort n'abrege ma fin, atendu que mon singulier, principal et parfait desir se assent et consent d'estre enserré jusquez au destroit article ouquel condescendre me fault une fois selon le cours de Nature ? He mi ! lasse, faut il que moy, povre chevalier, infortuné de griefz desplaisirs redoublés, soie reduit par defaulte d'atemprance contournee au desespoir a estre omicide de moy mesmez, estant eschauffé et non rassis pas trop griesve douleance ! Que ferai jou mais, qui tant malleheuré suis né que aprés la corruption du hault bien qui ja m'enricissoit et consolloit mon noble cuer par la conversacion d'icelle ordoyee et soullie devant mes yeulz, qui estoie enserré[e] de loyens et degetté en asprez espinez, je voy oultre plus[f], quelque confort que je preisse, que[g] Fortune ne m'a pas laissié tant adoulé que j'estoye, mais m'a quis sy avant que du sommet (*fol. 143*) de sa roe[h] ou je povoye remirer ma felicité, elle m'a fait condescendre si bas que nul plus maleureusement ne puelt estre renversé[i], car aprés le trés grant et horrible meschief dessus dit, j'ay esté constraint de la veoir enserrer et enchartrer toute vive en ung tonneau et consequamment de la veoir getter en la mer par l'inhumain courage de son mesme pere ? Hellas ! Et

a) du *A.* — b) entra *manque A.* — c) en unt. *manque A.* — d) le *manque A.* — e) e. nud enserré *A.* — f) plus que quelque *A.* — g) que *manque A.* — h) robbe *B.* — i) (*fol. .cvj. b*) *A.*

ce est tout par mon entreprinse, car je le menay en estrange terre a sa corruption, puis ad ce, qui tant l'aimoie, fusse par infortune en l'indignation d'icelle, je la ramenay a son pere a sa finalle destruction, dont je doy bien maldire ma vie irraisonnable, quant j'ay procreé oultre mon veul envers ma parfaitte plaisance telz inconvenientz pour lesquelz trop griesve pugnicion et trop doulante mort souffrir me fauldra ! O intaisible langue ! Malditte soit l'heure que le cuer soy confiant en la misericorde d'aultruy te fist sonner les secretz vergongneulz et la chetiveté incongneue qui t'estoit administree et a ta dame ! O faulse temptacion de Fortune qui atrais mon vouloir a entreprendre le craintif et douloureux voyage, ne me povoyes tu desrochier de la felicité mondaine a une fois, sans ce que tu permeisses encontre moy tant grant douleur a pluseurs fois, par diverses (*fol. 143 b*) manierez abhominablez, obscurez et inhonnestez ? Je [a] me doy bien plaindre de toy, muable messagiere de perdicion, faintisve commouveresse de malheur, inconstante administresse de soussy, irraisonnable advocate et moienneresse dez fais de Desespoir, quand tu m'atournes en tel ploy que je languis, requerant a mon plus grant resconfort l'extreme et derreniere visitation de la mort, que Dieux m'envoie, affin que brief je puisse commuer l'acquit de griesve penitance en quoy mes fais et mes labeurs m'ont obligé pour la destruction de la trés noble dame, que la grace de Dieu puist mener a bon port ! »

Comment [b] *la dame fut sauvee, et de sez aventurez qui furent bien estrangez.*

176. — Ainsi fina Thibauld sa complainte et illec [c] en la forest fu .ij. jours et deux nuys plorant tendrement par soy pour mieux celler sez pleurs et sez plains, et au tiers jours fu reduit a telle famine que Nature l'en fist issir et

a) et je *A*. — b) (*fol. .cvij.*) *A*. — c) illec *répété dans B*.

retourner a son hostel, encores larmoiant, pour prendre sa refection. Si laisserons a parler des piteulz regretz et douloreux qu'il fist et continuerons nostre compte ou racomptement de l'adventure qui advint a la bonne dame quy estoit[a] mise en ung tonneau, comme dit est[b]. Fu menee puis cy puis la par lez vens et ondez de la mer. Si est assavoir qu'en icelle n'avoit que couroucer, et que pleurz, souspirs, sougloux et larmez n'estoient pas autour du cuer d'icelle (*fol. 144*) espargniés. Elle estoit comme transie, aiant couleur destainte, a bon droit, car elle cuidoit bien mourir, nonobstant toutesvoyez que[c] se confioit bien en Dieu. Et au primier coup qu'elle fu espainte en la mer, elle escria[d] haultement : « Jhesus, soies garde de ta servante ! » Ausquelz mots elle se pasma, puis[e] revint et[f] fu bien demi jour sans trouver adventure qu'a compter face, durant laquelle espace elle se prist a doulouser en ceste façon.

Comment la dame fait sez piteusez complaintez et fut trouvee dez marchans et delivree au soudan d'Aumarie.

177. — « Que feray jou, lasche, chetive, dolante et trop infortunee, quant, hellas ! par merveilleux revirement de Fortune languir me fault, non aiant la puissance de fendre mon ventre par deffaulte d'engin ad ce propice, tant que par mez euvrez puisse desnuer mon cuer trop destraint de[g] cruel[h] couroux par malefice de mon cruel adversaire surnommé mon pere naturel, ad ce que, pour achever ma malheurté, (*fol. 144 b*) je peusse premierement faire perir le corps et consequamment l'ame ? » Auxquellez parollez elle se teust ung petit, moult pensive, detordant[i] sez crins, puis, en tamboissant contre sa poictrine, dist : « O toy, qui regretez durement outil convenable et propice pour separer ton leal cuer dez

a) fu *A.* — b) comme dit est *manque A.* — c) que *manque A.* — d) s'escria *A.* — e) et *A.* — f) puis *A.* — g) (*fol. .cvij. b*) *A.* — h) terrible *A.* — i) detirant *A.*

pestillencez de ton corps, renonchant a la langueur dont ta vie est douee, vuellant parvenir au desrenier soupir de la mort, murtris par desfaulte de ton cuer en ton ventre, par force de batre, arrache ta chevelure, crieve tez beaux yeulz, et efface tellement tez membrez que ceux qui cy aprés te verront[a] par pitié te vuellent reputer vraie martire, plorans ta mendicité et requerant venjance de ceux qui tel dommage ont pourchassié envers ta haultesse ! » Lors reprist elle son affoibliee alaine et tantost recommença sa complainte, disant : « O soubdain vouloir de Fortune, qui maintenant exaucez l'un et d'aultre part tresbuce[b] l'aultre, esgarde ceste malheuree que je suis et me fai assavoir[c] qui est celle qui se prepare pour condescendre a lamenter mon exille trés angoisseux, fondé et comme par art dyabolicque magical trahiteusement en ung frauduleux vouloir de faintise couvert, tellement que moy, femme non engineuse, extraite du sexe[d] feminin, inhabille a concepvoir le malice dez hommez atainniés[e] par l'enhort du deable a faire sur moy tous aguettemens pour moy renverser de la haultesse (*fol. 145*) ou jadis je residoie, suis maintenant en dangier de noier le corps et de perir l'ame ! O que fault il que je dye, et comment pourra estre mon[f] cuer taisible et pascient quant je voy, lasse, que Desespoir, messagier de l'ennemi pervers, a, par soubtilles parollez issans de la langue[g] de cil en quy plus me fioye, composé par mervilleux artifice ceste privation[h] de mort naturelle, cest annuy de peine cruelle et ce martire intollerable, plus perilleux envers moy que ne fu cil dont le faulx Sathan mist en sa servitude tout le monde, car[i], combien que par son admonnestement en forme serpentine il fist tant envers Eve que elle et Adam furrent banis de paradis terrestre comme je suis du monde, toutesvoyes, non obstant[j] qu'ilz fussent en la mer degettéz, qui est a entendre le monde, ilz

a) venront *B.* — b) abaisses *A.* — c) sçavoir *A.* — d) gendre *A.* — e) entainniéz par l'ennort *A.* — f) (*fol. .cviij.*) *A.* — g) la bouche de celluy en *A.* — h) p. et martire de mort naturelle intollerable plus perilleux *A.* — i) car *manque A.* — j) t. v. comme ilz fuissent en la mer *A.*

eurent grace de vivre aprés leur exil, ce que je n'ay pas, car je suis impourveue de clarté, defaillant de confort, et de heure en heure attendant le douloureux souspir auquel je vouldroye estre reduite comme la plus dez plus chetives ! Et est merveille que moy, contournee en ce desesperé couroux, vifz tant, actendu ma fragillité, le desnuement de ma joye et le passage que j'atens, a quoy Fortune consommant ma chetiveté[a], s'ainsi est que morir et finer doibve en ceste griesve douleur. » Atant elle fina sa complainte, cheant comme demi morte. Et tellement le conduisi Bonne Adventure selon (*fol. 145 b*) le cas que, environ a[b] six heurez aprés midy, elle ja estant bien avant[c] en la mer dont[d] lez undes estoient paisiblez, fu admenee auprés d'une nefz, en laquelle estoient pluseurs marchans tirans en Sarrasinesme. Ilz virent ce tonneau et, a quelque peine que ce fust, firent tant qu'ilz le mirent en leur nef. Si[e] trouverent qu'il estoit neuf et bien harpoyé, et moult s'esmerveillerent que ce povoit[f] estre. De fait, ilz l'enfonsserent, et Dieux sect qu'ilz ne sceurent que dire ne pencer quant ilz trouverent la dame seulement ja presque morte, aiant face palle, le cuer failli, lez yeulz tournés[g], et sur le point de mourir. Elle fu tiree hors et a grant haste luy mirent du pain et du vin en la bouce. Si luy revint petit a petit la couleur, voire et elle qui avoit le corps enflé par deffaulte de air, si tost qu'elle senti le vent, elle getta ung grand souspir. Lez marchans l'arraisonnerent, mais elle n'eust a piece stille ne povoir de respondre[h], et toutesvoyes elle congnut bien sitost[i] qu'elle getta sez yeulz sur lez marchans qu'ilz estoient Crestiens, dont son cuer luy revint a plus grant joye, et a l'enqueste d'yceulz qui demandoient de quelz marchez elle estoit, elle fist ceste responce : « O vous, beaux seigneurs qui voulés sçavoir du fait de moy, la plus povre qui jamés fu, sachiés que je suis de bon lieu, mais lez demeritez de mes adversités et pestillencez qui par fortune oultre mon gré me

a) *Plusieurs mots doivent avoir été omis ici.* — b) a *manque A.* — c) e. b. avant estant en *B.* — d) mer les undes estant paisibles *A.* — e) et *A.* — f) (*fol. .cviij. b*) *A.* — g) aiant le cuer failly la face palle les yeulz tournéz *A.* — h) parler *A.* — i) tantost *A.*

sont advenues [a] ont tant fait que ceste [b] peine m'a été produitte (*fol. 146*) et chargee avec le grand fait d'aulcuns inconveniens que j'ay souffert et enduré autant paciamment que faire l'ay peu. Si vous pry, passés vous atant, et qu'en faveur dez damez et compassion de Noblesse, il vous plaise moy aidier a metre [c] en aulcun bon service a quoy je puisse user et finer le residu de ma vie. » Oyans lesquellez parollez lez marchans, ilz [d] furrent commeus de pitié et l'asseurerent, disans qu'ilz luy feroient le mieux [e] qu'ilz pouroient et que ains qu'elle eschapast de leurs mains, que ce seroit a leur proffit et, espoir [f], au bien d'elle. Finies lesquellez parollez, ilz cinglerent [g] en mer au plus fort et tant firent de nuit et de jour que, par une matinee, ilz aprocerent lez marcez des infidellez et d'aventure encontrerent une gallee [h] de Sarrasins qui [i] enquirent a iceux marchans qu'ilz estoient. « Crestiens sommez nous », respondi l'un des marchans, « si admenons marchandisez diversez en vostre contree par saulf conduit dez grans princez qui bien joyeulz seront de nostre venue. » A ces motz se teurent. Lez Sarrasins de la gallee et lez marchans firent tant qu'ilz aancrerent au port d'Aumarie. Si esgarderent la belle dame, et par la deliberation et commun assentement d'iceulz, ilz l'atournerent autant ricement que faire se povoit, puis la presenterent au soudan de celle [j] terre qui bon gré leur en sceult, car il estoit jeunez et amoureulx, non marié, et prendoit grand plesance a veoir la belle (*fol. 146 b*) face [k] blanche et tendre de ceste dame, avec son gracieux maintien, disant en luy qu'elle sembloit bien de bon lieu venue. Sy demanda aux mariniers de quelz gens elle estoit, auquel ilz respondirent qu'ilz n'en avoient riens peu savoir d'icelle, sinon qu'elle leur avoit [l] congneu qu'elle estoit issue de noble generacion, comme sez euvrez, samblans et contenancez demonstroient, dont le soudan le

a) venues *A.* — b) cestes paines me sont produites et chargees avoecq *A.* — c) aidier en aulcun bon service *A.* — d) ilz *manque A.* — e) f. tout le m. *A.* — f) peut estre *A.* — g) (*fol. .cix.*) *A.* — h) navee *A.* — i) lesquelz *A.* — j) la *A.* — k) belle dame pour sa face blance et tendre avoecq *A.* — l) avoir *B.*

tinst en plus grant reverence, considerant qu'elle estoit de si noble lignage qu'elle ne le voloit pas dire pour doubte de reproce a cause de son simple estat. Il la fist servir et honnourer comme la princesse de sa terre, mesmement la fist soir a sa table, et tant luy fu agreable sa belle contenance que il s'enamoura d'elle mervilleusement, et la fist interroguier par gens qui savoient parler latin comme elle faisoit s'elle vouldroit renoyer la loy crestienne et le soudan la prendroit[a] a femme. A laquelle chose elle ne s'accorda pas du[b] primier coup, mais a chief de conclusions, comme[c] elle veist que faire luy convenoit par amours ou par force, elle, par fainte[d], renonça au baptesme et au service de Dieu pour aourer lez ydollez. De laquelle chose le soudan fu tant joyeux qu'on ne pourroit plus[e], fist sez aprestez, manda sez princez et barons, et selon la maniere sarrasine espousa icelle a grant honneur, coucha avec elle, et tant firent que la dame conchupt et au chief de .ix. mois se[f] delivra d'un beau filz. Puis eult une autreffoiz (*fol. 147*) une fille. Et ainsi usa elle[g] sa vie environ[h] .vij. ans et demi. Et elle, qui estoit de vif engin, fist tant qu'elle sceut[i] parler le langaige du pays. Si fu humble, doulce et courtoise a toutez gens, povrez et ricez, et acquist couronne de loange tant grande que sa renommee couroit par la plus part dez cours des princez sarrasins. Si nous tairons ung petit d'elle et du soudan, et maintenant retournerons au conte de Pontieu qui estoit en sa terre acompaignié d'un sien enfant[j] qui crut en beaulté, science, force et puissance.

a) (*fol. .cix. b*) *A.* — b) au *A.* — c) quant *A.* — d) par fainte *ajouté dans l'interligne B.* — e) p. il s'appresta et manda *A.* — f) se *manque A.* — g) elle *manque A.* — h) environ de *A.* — i) qu'elle sy sceut *A.* — j) filz *A.*

Comment grand[a] temps aprés la fille jettée en la mer, le comte de Pontieu, son fils et messire Tibauld se partirent pour aller oultre mer ou ilz furrent trouvés dez paiens.

178. — Dist l'istoire doncquez que le conte de Pontieu, aprés ce qu'il eust gettee sa fille en mer, fu moult marris et ausi fu son filz, mais le principal couroux et lez plus grans regretz estoient fais de[b] par Thybauld de Dommart, mari[c] d'icelle, qui jour et nuit ne cessoit de plourer pour son amour. Et au vray dire, ilz cuidoient mieux qu'elle fust morte que vive. Si estoit piteuse chose de oïr le jeune filz du conte de Pontieu regreter sa suer qui ainsi avoit esté demenee comme dessus est dit. Pour quoy, icelluy conte[d], Thibauld, voire et le filz du conte, aprés la confession prinse a l'archevesque de Rains (*fol. 147 b*), entreprindrent le voyage d'oultre mer ad ce que Dieux ne se courçast a yceulx[e] pour le pechié qu'ilz avoient souffert estre perpetré par lez euvrez du conte envers la dame et du pere envers son enfant. O comme estoient lez parens d'ycelle belle dame annuyés[f] de ce qu'ilz ne la veoient plus et ne savoient qu'elle estoit devenue ! De quelle et con grande doulour continuelle et de jour en jour[g], d'heure en heure reïterée estoient servis lez cuers de cez .iij. hommez, pere, filz et beau filz, lesquelz, aux veus faisans, promirent de non jamés faire tondre leurz barbez jusquez leur voyage seroit consommé. Pour lequel furnir, le conte de Pontieu, ayant laissié ung noble chevalier pour entendre au gouvernement de sa terre et ayant fait aprester sa galee, voire et furnir de toute chose a luy et aux siens fieulz necessaires, ilz entrerent en mer, et fist bons gallios mettre a l'ouvrage, si bien qu'en pou de temps ilz se trouverent en la haulte mer qu'ilz trespasserrent saulvement, et sains et haitiés arriverent en Jherusalem[h]. Illuec firent

a) loncq *A.* — b) de *manque A.* — c) (*fol. .cx.*) *A.* — d) conte son filz et Thibault aprèz *A.* — e) eulx *A.* — f) ennuians *A.* — g) j. et d'h. *A.* — h) J. ou ilz prindrent plaisir et firent leurs o. *A.*

ilz leurz offrandes et visiterent tous lez sains lieux qui sont a honnourer, prians Dieu qu'i leur fist sçavoir aulcunne nouvelle de la dame [a]; et de fait, pour mieux acquerre pardon de leur mesfait, dont ilz se repentoient en esfundant [b] piteusez larmez, ilz demourerent au Temple de Jherusalem au service de Dieu l'espace d'un an entier en devotez oroisons, faisans belles (*fol. 148*) ausmonnes, et au chief d'icellui an, prindrent congié dez prestrez, se partirent d'icelle [c] part, et en eulz recommandans a la Trinité, entrerent en mer. Si eurent au commancement le vent a souhait, mais comme ilz fussent en plaine mer, veci tantost soubdainement ung grand orage et tempeste qui s'esleva et de plus fort en plus fort crut. La mer fu tantost tourblee [d], lez ondez fellonnessez et enflees, et le vent de bise si trés aspre et tant durement soufflant et rifflant qu'ilz cuidoient a chascun tourbillon perir. Si laisserent convenir de leur vasseau Dieu et Fortune et se mirent a l'adventure [e]. Ilz furent en grand peril, mais toutesvoyes, en trespassant lez divers flos, rochez et gouffrez de la mer, ilz furrent conduis en tel estat qu'ilz peurent veoir [f] le royaulme d'Aumarie, dont ilz furrent aulcun pou resconfortés, combien qu'ilz estoient acertenés que [g], s'ilz tiroient celle part, ilz [h] arroient grandement affaire, car ilz veoient au port une grande gallee batilleresse qu'ilz doubtoient moult fort, et non obstant ce, le conte de Pontieu conclud qu'il valoit mieux qu'il morust sur lez infidellez que ce qu'il perist en mer. Si fist chascun mettre en armes, puis se mist a chemin vers ledit port, entallenté de soy desfendre s'il estoit [i] assailly. Et tantost que lez Sarrasins lez virent tirer vers eulz, le tempeste [j] celle part aulcunement cessant, ilz se mirent a nage et a l'aborder escrierent : « Qui vive ? Quy (*fol. 148 b*) vive ? — France ! France ! » respondi le conte. Et tantost firent lez Sarrasins sonner leurz trompez, alarme s'escrierent, comme congnoissans qu'ilz

a) (*fol. .cx. b*) *A*. — b) e. larmes piteusement *A*. — c) de celle p. *A*. — d) tourble et les o. felonneuses *A*. — e) m. en adventure *A*. — f) choisir *A*. — g) que *manque* *A*. — h) que ilz *A*. — i) s'ilz estoient *A*. — j) (*fol. .cxj.*) *A*.

estoient Crestiens. Ilz furent briefment arméz d'estrangez armez, chascun se renga d'un costé et d'aultre comme pour commencier la bataille, et au parfait servirent trés bien l'un l'aultre de culeuvrinez, canons et de trait, puis vindrent a combatre main a main en acrochant leur deux[a] gallees ensemble de crocqz et chaiennez de fer.

Comment le conte de Pontieu et sa compaignie furrent assaillis dez payens, et comment ilz se desfendirent[b] vaillamment.

179.—Lors se commença l'assault dur et pesant, car lez Sarrasins estans sur lez[c] marcez en grant nombre assailloient lez Crestiens de merveilleuse tire, et lez Crestiens ne leur failloient pas, ains lez chargoient durement en ruant puis cy puis la de bon corage, tant chevalereusement qu'on[d] ne le saroit mieux deviser et que le mendre et plus foible d'iceulx monstroit d'euvre et de fait (*fol. 149*) qu'il avoit[e] cuer, chiere et corage d'homme. Mesmement le jeune filz du conte de Pontieu[f], non obstant qu'il ne fust c'un effant, y esprouva tant francement son hault vouloir qu'il n'y avoit homme en la place sy non Thybauld de Dommart qui fust digne d'avoir l'honneur devant luy, dont son pere le conte prendoit tel plaisir a le veoir qu'il en faisoit mieux la[g] besongne et[h] en valoit de mieux. En ceste bataille fu mervilleusement aprouvee la proesse du vaillant chevalier Thybauld de Dommart qui, courant de renc en renc, il[i] faisoit bon devoir[j] de rescourre et secourir ceux de sa partie et de[k] confondre sez adversairez[l], dont il savoit faire belle delivrance, car partout la ou il veoit la grande merlee il se adventuroit et

a) leur gallees l'une a l'aultre de crocqs et chaines de fer *A.* — b) se manque *B.* — c) leurs *A.* — d) que l'en ne le *A.* — e) avoit chierez courage d'h. *A.* — f) P. quy n'estoit c'un enfant *A.* — g) (*fol. .cxj. b*) *A.* — h) et en v. de m. *manque A.* — i) il *manque A.* — j) d. de secourir ceulx *A.* — k) de *manque A.* — l) ennemis *A.*

desmentoit au branc d'acier en tel façon lez harnois dont [a] lez infidellez estoient adoubés, que pou de gens estoient de luy [b] a consaulz que ce ne fust a leur male journee.

Comment, aprés pluiseurs grans vaillancez que le conte de Pontieu [c] firent et sa compaignie, ilz furent pris.

180. — Durant ceste envahie, merveillez estoit de oÿr tamburs, trompez et clarons retentir, sonner [d] et resonner contre les haulz rociers et dicques de la marine. Illec qui savoit lez tours d'escumerie, il lez monstroit, et pour destruire sez ennemis, qui avoit poissance, il ne [e] faindoit pas. Si eussiés veu chevaliers monstrer leur vasselage, mariniers ferir d'estocq et de taille, trenchier bras, testez, poingz, et (*fol. 149 b*) monstrer ce que cuers de bons champions ont puissance de faire. Le conte de Pontieu faisoit grant abbateis et Thibauld, voyant qu'il ne s'emploioit pas [f] a sa plaisance, sailli ung coup en la gallee de sez ennemis, desquelz il fu asprement envahy et fort combatu, mais ains [g] que le conte de Pontieu ne [h] son filz y sceussent entrer pour le secourre, il [i] y eust maint coup rué et mainte teste trenchie. Le conte et son filz font [j] tant qu'ilz s'arroustent [k] avec Thybauld, et Dieux scet qu'ilz font grant labeur et mettent grant peine a desfendre leurz viez! L'assault [l] est plus dur qu'il ne fu huymais, et yceulz [m] trois champions, pour resconforter lez Chrestiens, escrient [n] : « Jhesus! Jhesus! » Si eussent tantost [o] iceulz Sarrasins escumeurs vaincus, se secours ne leur fust venu. Mais, hellas! ces galliotz, voyans qu'ilz avoient du pieur, s'escrierent piteusement, et oyans leurs cris ceulz d'un grant navire [p] qui estoient assés prés d'illec, ilz singlerent a la

a) de quoy *A.* — b) de luy assenéz que *A.* — c) Pontieu et s. c. firent ilz *A.* — d) sonner *manque A.* — e) ne se f. *A.* — f) pas bien a *A.* — g) anchois *A.* — h) et *A.* — i) il *manque A.* — j) firent *A.* — k) se arrouterent *A.* — l) (*fol. .cxij.*) *A.* — m) les *A.* — n) crient *A.* — o) t. vaincu yceulx S. se s. *A.* — p) navire estans asséz prés d'illec ilz vindrent a la r. *A.*

rescousse et materrent par force de trait les Crestiens tellement qu'ilz furrent mis a merci, et mesmez [a] le conte de Pontieu, Thybauld et le jeune filz, ja saisis et emmenés au port d'Aumarie, furrent presentés au souldan qui lez fist emprisonner tous [b] trois ensemble, et commanda qu'ilz vesquissent en [c] si grant mesaise que l'en ne leur donnast que pain et eaue trés [d] escharsement. En laquelle prison ilz furrent moult destroitement, et Dieux scet que les deprecacions [e] qu'ilz faisoient, (*fol. 150*) les pitoiables regretz, lez pleurs et lez cris douloureux que le conte ja viellart, son jeune filz et Thibauld ausi fundoient [f] sur le villain et enorme mesfait appliquié a la dame innocente et non coulpable de [g] sa corruption ne sont pas a raconter, car quy ja lez vouldroit descripre, ilz contendroient ung long procés. Si lez laisserons et procederons oultre en nostre matiere.

Comment le soudan d'Aumarie acorda prendre ung crestien pour le lapider au [h] jour de sa nativité.

181. — Raconte la lettre de ceste presente histoire que la nativité du souldan environ .vj. sepmaines aprés la prise des Chrestiens approça. Sy fist la feste sollempnellement selon la façon [i] sarrasinoise, et convindrent a ce jour par citation plusieurs roys, princez et barons, reynes, marquisez, contesses, princessez [j], damez et damoisellez, qui moult bien firent la reverence a la femme du souldan [k] lors tenant estat royal et table reonde a tous venans. Sy y fu faitte chiere joyeuse et pleniere, mais des metz [l], entremetz et divers servicez ne ferons nous [m] nulle mention, si nous arresterons a ce que lez [n] Sarrasins, aprés trés bonne chiere faite, vindrent devant la face du souldan seant en son imperialle majesté,

a) mesmement *A.* — b) t. t. e. *manque A.* — c) v. sy en grant *A.* — d) bien *A.* — e) d. e pitoiables regrés qu'ilz f. sur le villain mesfait a. *A.* — f) fundoit *B.* — g) a *A.* — h) le *A.* — i) maniere *A.* — j) p. *manque A.* — k) (*fol. .cxij. b*) *A.* — l) m. et e. *A.* — m) nous *manque A.* — n) les *manque A.*

auquel ilz requirent d'avoir selon [a] leur droit et coustume Crestien pour le [b] berser, laquelle requeste leur fu ottroyee en telle condition (*fol. 150 b*) que dez .iij. estans par eulz en une prison, c'est [c] assavoir le conte de Pontieu et ses deux filz, ilz prendroient celluy qui moins estoit tailliés de vivre [d].

Comment le conte de Pontieu fut amené en la place pour lapider, quy dist son nom a sa fille, femme du soudan.

182. — De cest octroy furrent lez payens [e] bien contemptz. Ilz ouvrirent l'huis de la prison et saisirent le noble conte de Pontieu, comme cil [f] qui ja estoit [g] chanu, viellart et flestri plus par couroux que par aage. Ilz l'admenerent en la salle devant le souldan, et [h] la bonne dame seant en son siege, atournee [i] en habit incongneu, voiant sourdre ce prisonnier son pere, aiant la face destainte de continuel pleur, elle, le [j] oyant parler françois, priant qu'on abregast [k] sa vie, fu esmeue de pitié, et, en compassion [l] du païs de France, elle [m] vint au souldan, luy priant qu'elle enquist [n] au prisonnier chetif de quelles marchez il estoit. Laquelle requeste luy fu acordee, et tantost elle, qui estrangement estoit advestue [o], vint au prisonnier, non le recongnoissant pour ce qu'il estoit barbu et usé de trop grans ennuys, sy l'interroga [p] de son non et de sa residence. Et luy, cuidant mourir [q], en face piteuse, luy fist ceste [r] responce : « O femme sarrasine, aveuglee de dampnable credence, qui scés le (*fol. 151*) stille de parler mon langage et es venue a moy, le plus chetif des hommez, pour savoir mon paÿs et mon

a) s. leur coustume *A.* — b) le *manque A.* — c) c'e. a. le c. de P. et s. d. f. *omis A.* — d) vivre c'est a sçavoir du conte de Pontyeu et de sez deux filz *A.* — e) Sarrasins *A.* — f) celluy *A.* — g) e. vielle chanu, sy l'admenerent *A.* — h) et a la *B.* — i) atournee *manque A.* — j) luy *A.* — k) luy a. *A.* — l) faveur *A.* — m) elle *manque A.* — n) peust enquerre *A.* — o) vestue *A.* — p) sy luy i. *A.* — q) (*fol. .cxiij.*) *A.* — r) celle *A.*

fait, tu n'esjoïs pas mon cuer malheuré, mais avec ce qu'il fault que je muire redoubles ma doleance, par ce qu'il fault que j'amentoive la felicité de povre duree dont j'ay esté processeur aulcuns briefz jourz de ma vie, car, sur ma foy, je, le conte de Pontieu, plus povre que nul aultre ne soit, ay porté tous lez desplaisirs du monde commenchans et ja aians duré l'espace de .vij. ans et plus pour une malheurté qui sourdy encontre[a] une mienne fille, dont Dieux ait l'ame ! car j'espoire que icelle, la plus noble qui jamés sera, est morte de ceste heure[b] par lez moiens que j'ay trouvés, desquelz[c] Mal Vouloir m'a fait user, dont ce poise moy[d]. Sy vous pry, chiere dame, que brief soit la fin mise a mon pleur angoisseux. »

Comment la royne, quant elle sceut que c'estoit son pere, elle[e] requist au soudan qui li acorda et le[f] fist mener en sa chambre.

183. — Quand la dame eust bien savouree et entendue la parolle de son pere ataint de foiblesse par jeunez et contemplacions, elle, recongnoissant que c'estoit son pere, esmeue d'amour filialle, faindy de non le congnoistre, vint au souldan, et icelle[g] d'icelluy obtinst grace pour son pere. Si le fist (*fol. 151 b*) mener en une chambre bien paree. Lors alerent lez Sarrasins[h] querre en la chartre Thibault, ayant grande chevelure, longue barbe et lez membrez desfais par lez plaintez[i] et pleurs qu'il avoit fondés. Lequel Thibauld, non obstant[j] que lez Sarrasins l'eussent moult[k] voulentiers bersé, il fu preservé de mort pour[l] la dame, asseuree qu'il estoit son mary par lez parollez qu'elle avoit entenduez de luy en le interrogant. Atant fu admené le jeune filz du

a) contre *A.* — b) d. c. h. *omis A.* — c) dont *A.* — d) a moy *A.* — e) elle *manque A.* — f) et elle le *A.* — g) icelle *manque A.* — h) S. en la c. q. *A.* — i) par les pleurs et plains qu'il avoit fais *A.* — j) (*fol. .cxiij. b*) *A.* — k) moult *manque A.* — l) par *A.*

conte, frere de ceste dame, lequel filz, non barbu, convenu et admené en la salle, la dame inquist qui il estoit, puis [a], comme elle entendist que c'estoit son frere, elle le requist encores au souldan qui luy ottroya, moiennant qu'elle donna a entendre que il savoit faire sonner la harpe melodieusement et que le conte de Pontieu savoit le cours dez tablez et eschiés, et ausi que Thibauld faisoit merveillez de chanter, qui estoient trois chosez en quoy seigneurs, damez et damoisellez seulent prendre grand deduit, et pour ce lez sauva icelle tous trois soubz ceste couverture. Et ung aultre Crestien tantost [b] fu delivré aux Sarrasins, lequel non requis, il fu enmené [c] en une champaigne, desvestu tout nud, et tellement ataint de fleschez qu'i rendy [d] par glorieux martire son esprit a nostre seigneur Jhesus. Durant lequel martire dont lez maldis Sarrasins faisoient sacrefice a leurs dieux, la bonne dame vint visiter lez prisonniers, son pere, (*fol. 152*) son frere et son mary [e], si leur administra bon pain, bon vin et viandez delicativez, desquellez, durant .xv. jours, tant qu'ilz furent remis en convalescence, icelle dix fois le jour lez repeust petit a petit, puis leur habandonna boire et mengier a leur plaisance, lez fist servir haultement, et elle, pour leur faire oublier leur grant annuy, lez induisi a jouer aux tablez, a harper et chanter, toutez lesquellez chosez le souldan ooit volentiers, et se ilz eussent voulu prendre [f] sa loy, il leur eust donné moult de ricesse, tant par leur beau passe temps comme pour l'abillité d'yceulz, car, combien qu'ilz cuidassent [g] ou temps advenir estre decapités, bersés ou pendus, a la supplication de la dame, qui [h] bien se savoir [i], maintenir, ilz faisoient tellez merveillez que en icellez marcez nullez pareillez n'avoient esté veues.

a) puis elle sachant que ç'estoit son frere elle l. r. *A.* — b) fu t. d. *A.* — c) mené *A.* — d) que par g. m. rendy s. e. a p. s. Dieu *A.* — e) m. ausquelz elle administra *A.* — f) (*fol. .cxiiij.*) *A.* — g) c. bien ou *A.* — h) q. b. se s. m. *manque A.* — i) savoir *B.*

Comment le soudan assambla son ost pour aler sur ceux de Grenalde, et comment lez prisonniers congnurent leur fait a la femme du soudan.

184. — En ce temps le roy de Grenalde s'esleva contre ce soudan d'Aumarie et commença a rober et pillier sez terrez, dont[a] il y eust grans dommagez. Si jura sez dieux, Mars et Jupiter, qu'i se vengeroit[b] de son ennemi. Il[c] assembla son conseil, manda sez barons[d] et fist trés grant assemblee de gens (*fol. 152 b*) d'armes, d'archiers[e] et d'arbalestriers. Voians lesquellez aprestez faire la belle[f] dame, et considerant que son mari Thibauld estoit bien a luy et de tous membrez bien furny, elle, luy veullant faire avoir[g] bruit et loange, vint en leur chambre par une matinee[h]. Moult pensifz lez trouva et, aprés lez salutacions, lez mist en parollez en telle maniere : « O vous, gent chetive, amenés d'estrange terre par piteulx eschangement de felicité en mendicité, qui a moy, femme sarrasine, usant dez arz de magicque, avés declairié estre conjoingz en proximité de lignage, noblez, de parens chevaliers, ou aians usé partie de vostre vie en l'exercice[i] d'armez et partie en gemissant l'exil d'une vostre fille, attendés a la parolle d'icelle qui vous pueult secourir ou advancier la mort[j], et sur ce[k] que vous tenés de vostre Dieu et sur vostre noblesse, je vous conjure que arrestee conclusion veritablement determinee et recitee me soit en ceste maniere, car, se vous ne me congnoissiés verité, je, par devins[l] aiant ferme responce de vostre fait, feray tel[m] chose de vous que tardive repentance ne pourra suffire au garand de vostre vie. » A laquelle conjuracion le conte de Pontieu respondy en disant : « A! femme de dampnable practicque, ne te travaille ja d'enquerir de nostre

a) t. et y faire de g. d. *A.* — b) vengera *A.* — c) il manda ses b. et fist *A.* — d) barons et de guerre et fist *B.* — e) d'a. et d'a *manque A.* — f) bonne *A.* — g) acquerir *A.* — h) matinee et dist O vous *A.* — i) l *manque A.* — j) la mort *manque A.* — k) tant *A.* — l) (*fol. .cxiiij. b*) *A.* — m) t. c. de v. *manque A.*

malheurté par devins ne par science magicalle, mais enten la vraye histoire quy [a] sur ce fait nous est advenue. (*fol. 153*) Si te seignifie affirmativement [b] que la cause nous ayans produis a [c] l'extremité de malheur sourdy jadis [d] pour la sterilité d'une mienne fille, dont Dieux ait merci ! laquelle je donnay a mariage a ce noble chevalier, qui pour ce cas alant en Galice et non aiant peu resister au voloir de sa dame, ma fille, qu'elle n'alast avec luy, tant l'amoit elle, luy fu, ains le voyage parfait [e], rapvie en ung bois de bringans et larrons jusquez au nombre de .viij., desquelz il en [f] occist lez trois, mais, finablement [g], luy impourveu d'armez fu pris, loyé et getté en ung buisson, voire et sa femme luy fu viollee a force, et lez larrons cuidans qu'elle deust mourir par la peine qu'il luy avoient faite, luy laisserent au devant de la face toute pasmee, puis s'en alerent. Le chevalier que voiés cy, lors durement demené, le cuida resconforter, et elle, comme desesperee, honteuse oultrageusement de ce meschief quy [h] luy estoit advenu, ad ce que de cest accident ne fust jamés memoire, ja aiant choisi l'espee d'un dez [i] larrons, voult tuer cestui, deliberant qu'en aprés elle se occiroit, et de fait elle le cuida tuer, mais [j] la grace de Dieu fu secourable au bon chevalier qui ja pourtant nul mal grei ne lui en sceust, ains excusa [k] la honte qui lui obscurcissoit l'entendement [l] et le ramena a grand joie [m] en son pays, ouquel [n] je, adverty de [o] ceste besongne, fus tant tourblé que pour ce cas, non obstant qu'elle ne l'eust pas desservy (*fol. 153 b*), l'enserray en ung tonneau [p] et le tonneau gettay en la mer, desfendant a son mary et a son frere qui cy sont qu'ilz ne fussent sy hardis de la rescourre, et ainsy elle fu non confortee de celluy quy l'aymoit plus [q] que nulle rien.

a) q. a nous sur ce fait e. d. *A.* — b) affirmeement *A.* — c) et *B.* — d) j. par u. m. f. *A.* — e) accomply *A.* — f) en *manque A.* — g) en la fin *A.* — h) quil *B.* — i) de ces l. mors voult *A.* — j) mais Dieu luy fut secourant quy ja a la dame nul mal gré n'en sceut *A.* — k) l'excusa *A.* — l) son e. — m) a g. j. *manque A.* — n) p. et je a. *A.* — o) (*fol. .cxv.*) *A.* — p) t. et le jectay en *A.* — q) mieulx *A.*

Pour laquelle justice de briefve deliberacion ceste rude pugnicion, espoir, Dieux nous envoye, et il scet que nous la prendons bien en grei, desirans la fin de nostre chetiveté. » Disant lesquellez parrollez, dez yeulz de ce compte sur la[a] face couroient larmes arousans sa barbe chanue, et elle, recongnoissant asseureement qu'il estoit son pere, leur respondi : « O gens infortunés ! Le cas par vous cy recité a moy m'est sy pitoiable a escouter que, combien que vous tenés aultre loy de[c] moy, la malheurté de la dame semond mon cuer de larmoier avec vous. Mais, je vous pry, oÿstez vous oncquez puis nouvellez d'icelle et[d], se d'adventure, vous delivrés de ma prison, la retrouviés, quel chiere luy feriés vous ? — Se la providence divine[e] », respondi Thibauld, « permetoit qu'elle nous fust restablie, quelque povreté et[f] disette que nous ayons[g] souffert, nous prenderons bien en pascience et ne serions pas si joieulx de seignorisier par toutez lez regions de Crestienté comme de la recouvrance d'icelle, que Dieux gard quelque (*fol. 154*) part qu'elle soit ! Et en verité, la justice irreguliere prinse par monseigneur son pere a bien depuis esté ploree. Car comme il fu revenu a son hostel et il considerast le grant meschief, il voua et nous aussi de non jamés tondre nos barbez jusquez ad ce que Dieux nous envoieroit aulcune bonne nouvelle d'icelle, la[h] garde de ma souveraine leesse. »

Comment[i] le conte, son filz et messire Thibauld sceurent que la femme du soudan estoit la fille dudit conte de Pontieu.

185. — Moult fu ceste[j] dame pensive quant elle eust oÿ[k] de chief en chief la malheurté d'elle et de son pere, frere et

a) sa *A.* — b) m *manque A.* — c) que *A.* — d) et *manque A.* — e) divine p. r. T. *A.* — f) et disette *manque A.* — g) aians *A.* — h) la g. de ma s. l. *manque A.* — i) (*fol. .cxv. b*) *A*; C. le c. de Pontyeu sceut q. la f. du s. e. sa fille *A.* — j) celle *A.* — k) oÿ son pere parler et son mary quy t. d. *A.*

leal mary qui tant doulcement la regretoit. Elle se tira ung petit arriere d'eulx, s'apuia sur une fenestre respondant[a] sur ung jardinet, et commença a dire en son cuer : « O cuer, jadis desnué dez biens caducquez et muablez, puis eslevé en dampnable seignourie et haultement honnouré de la gent sarrasine, non obstant que toy non consentant de[b] ce que j'ay par parolle[c] fainte renoyé le createur de toutez chosez, que veulz tu que je face a cil qui t'engendra, a cil qui tant t'aima et a cil qu'en la mer te plonga, toy laissant[d] a l'adventure ? Que feras tu[e] et que diras tu, Amour Filialle, a ton seul pere lamentant ce[f] qu'il mesprist envers toy et[g] repentant ausi ? Tu l'as nourry et ressourt du dangier de mort[h] et de famine, (*fol. 154 b*) tu as avec luy[i] et avec ton mary et ton frere journellement conversé. Hellas[j], et si ne leur as point[k] donné esperance de la joye[l] qui sur deux motz leur[m] povoit estre advenue ! Certez, cuer, je ay[n] trop ma langue tenue taisible, et pour ce, tantost j'adresceray ma parolle a iceux[o], qui n'ont soulas ne leesse et, quoy qu'advenir m'en doibve, leur descouvriray mon adventure. » Lors elle[p] plourant se tourna devers[q] son pere, frere et mari, et elle voiant que nul ne lez veoit leur dist[r] : « O homme viellart, attainié de trop griefve douleur, toy, son beau filz, qui ne cessez de fonder regretz piteulz, et toy, jeune enfant, qui querés[s] et voulentiers escouteriés nouvelle de celle qui fu rapvie oultre son grey et qui fu en la mer gettee, esdresciés vos faces et contournés vos yeulz a regarder icelle, que Dieux admena en ceste terre par[t] marchans qui de moy firent present au souldan de[u] ce royaulme ! J'ay faint de

a) r. s. u. p. j. *manque A.* — b) de *manque A.* — c) p. dit et faint de renoier le c. *A.* — d) commandant *A.* — e) tu *manque A.* — f) ce q. me p. e. t. *manque A.* — g) et repentant de ce qu'il a mespris vers toy. Tu l'as n. *A.* — h) mourir *A.* — i) avoec eulx journellement c. *A.* — j) hellas *manque A.* — k) pas *A.* — l) de la j. *manque A.* — m) leur fust advertie *A.* — n) j'ay par trop *A.* — o) eulz *A.* — p) elle *manque A.* — q) d. eulx et elle v. *A.* — r) v. dist ainsy O. *A.* — s) querés et *manque A.* — t) (*fol. .cxvj.*) *A.* — u) de ceste terre et roiaulme *A.*

renoyer ma loy et il m'a espousee, et pour ce, pardonnés moy et excusés le fait tel que Dieux et Fortune avec vostre pourchas m'ont[a] administré par divers moyens. » Ausquellez parollez[b] le pere, mari et le frere s'enclinerent devant elle[c], en remerciant Dieu humblement et en l'honnourant de ceste haulte adventure, baisans et acolans icelle[d] mille fois. Ilz[e] parlementerent ensamble a grand joie sur ce qu'ilz vouloient faire et conclurent que la dame requerroit au soubdain qui devoit[f] (*fol. 155*) aller lors en une chevaulcie que Thibauld alast avec luy, suppliant a icellui Thybauld que, s'il y aloit, qu'il fist si bien son corps valoir qu'elle eust au revenir bonnez nouvellez de luy. Et ains que la dame fist sa requeste, elle lez adverti bien qu'ilz se gardassent de lui monstrer plus beau semblant qu'ilz n'avoient acoustumé. Lequel[g] jour aproça que le souldan eust son ost apresté, sy vint a luy la dame et luy dist : « Haa, sire, qui guerroier vous en alés vostre ennemi, s'il vous plaisoit, j'aroye grand desir que l'un de mes prisonniers alast avecques vous, car j'ay oÿ dire qu'il est moult habille et vaillant champion, sy[h] me semble qu'il n'y aroit que bien se vous luy donniés armez et cheval, et au plaisir de nostre dieu il vous en seroit de mieux, car par ung homme est ung conroy entretenu, par[i] ung conroy[j] est vaincue une bataille, et par une bataille est[k] concquis ung roiaulme. Vous avés bien oÿ parler de sez fais a ceulz qui le prindrent[l] sur la mer et pour ce, faitez ent ce que Bon Conseil vous[m] admonestera. Il me semble aiant cuer net et sans reproce, et ausi, s'il[n] fait rien qui touche contre vostre prosperité, je retenderay sez deux compaignons en prison, icellui advertissant que, s'il mesfait, je les feray escorcier, saller et pendre. »

a) m'est *B.* — b) p. ilz s'enclinerent *A.* — c) elle et remerchierent et honnourerent Dieu grandement de ceste adventure *A.* — d) a. la dame m. *A.* — e) ilz *manque A.* — f) d. lors aller *A.* — g) le jour *A.* — h) sil *B.* — i) et par *A.* — j) e. u. b. v. *A.* — k) e. u. r. c. *A.* — l) conquirent *A.* — m) vous en *A.* — n) (*fol. .cxvj. b*) *A.*

Comment, a la requeste de la dame, le soudan acorda aller avec luy Thibauld, ou il fist de grans vaillancez au commencier la bataille.

186. — (*fol. 155 b*) Tant de biens[a] dist la dame au soudan dez proesses de Thibauld dont le soudan en avoit oÿ faire compte qu'il prist serment de Thibauld sur ce qu'il luy seroit leal en bataille et [b] luy donna bellez armes [c] selon leur façon, puis le monta de bon destrier et au jour qu'il partist, il l'emmena avec luy, desirant de le veoir besongnier. Je passe lez adieux [d] que fist[e] le soubdan a la dame et ceux que fist Thibault a ycelle et[f] a son beau pere et vien a ceste conclusion. Leur ost apresté et chascun mis en armez, au son dez tambours de hault[g] ton chascun se mist [h] a chemin pour tirer celle part ou estoient leurz ennemis, le roy de Grenalde et sez complicez qui en la fin d'Aumarie estoient, partie tenans lez champs et l'aultre [i] (*fol. 156*) partie gardans aulcunez bonnez villez, chastelz et fortressez qu'ilz avoient prinsez. Plusieurs cités, champaignez et montaignez trespassa le soudan d'Aumarie a ceste fois. Si avoit devisé son ost en trois partiez dont la premiere estoit donnee en la garde de Saphire, nepveu du soudan, en la compaignie duquel estoit Thibauld de Dommart et .xx ᴹ. combatans. En la seconde estoit le soudan et lez grans princez de la terre qui desoubz eulz avoient pareillement .xx ᴹ. combatans, et [j] en la tierce estoit ung jeune chevalier nommé Malaquin de Baudas, a tout le residu de l'ost. Si chevaulcerent[k] tant de nuit et de jour qu'ilz vindrent par [l] ung soir, environ .vij. heurez, a une lieue prés de leurz ennemis, et par le conseil de Thibauld de Dommart [m], ilz ne se desarmerent point,

a) de biens *manque A.* — b) puis *A.* — c) armes et bon destrier et au jour qu'il party l'enmena *A.* — d) congiés *A.* — e) prins *A.* — f) et a ses compaignons sy vieng *A.* — g) de h. t. *manque A.* — h) misrent *A.* — i) l'aultre *manque A.* — j) et la tierce conduissoit ung jeune *A.* — k) (*fol. .cxvij.*) *A.* — l) a *A.* — m) de D. *manque A.*

ains prinrent leur refection[a], firent basse noise, ordonnerent leur guet, et dormirent seurement jusquez a mynuit. La lune luisoit cler[b] et donnoit plaisans rays. Chascun fu esvillié, et a cheval monterent ceulx qui en avoient, et en eulx recommandans a leurz dieux, ilz se mirent[c] a cheminer coiement vers une champaigne ou[d] estoit le roi de Grenalde et son ost dormans. Si firent tant qu'ilz vindrent[e] a deux trais d'arcq prés d'iceux, et atant Saphire d'Aumarie[f] et Thibauld se mirent en[g] voie a l'adventure, leurz gens avec eulx, courans et menans tel bruit que (*fol. 156 b*) lez guettez de leurs ennemis lez entendirent. Sy furent moult esmerveilliés, s'escrierent[h] : « Aux armes ! Aux armes ! » et Dieux scet que ceux de l'ost dormans eurent belle[i] paour ! Mais ilz ne sceurent si tost endosser leurz armez que Saphire, Thibauld et leurz hommez ne[j] venissent a eux, courans puis cy puis la, et abatans tout devant eulz, trenchans cordez dez pavillons, boutans le feu en iceulz, et tuans hommez d'armez, archiers[k] et soubdaiers[l] en tel nombre qu'il n'est pas a dire. Si eussiés veu trompez, cors[m], buisinez et tambours retentir, hommez vestir au pis, et au plus tost[n] saillir esfreés, saisir leurz brancz, hacez et guisarmez, et eulz mesmez entretuer souvent.

Dez grans vaillancez que Thybauld de Dommarc fist en la compaignie du soudan d'Aumarie.

187. — Grand fu le bruit[o] de ceste escremie. Ceux de Grenalde ne savoient que faire. Ilz[p] estoient tués tout[q] affait et ne se savoient ou tenir pour le plus seur. Le roy de Grenalde

a) r. et menerent b. n. *A.* — b) cler sy fu chascun esveillié *A.* — c) prindrent *A.* — d) ou estoient leurs ennemis dormans *A.* — e) v. préz d'eulz a ung bon trait dracq (*sic*) et a. *A.* — f) d'A. *manque A.* — g) en voie *manque A.* — h) sy e. *A.* — i) grant *A.* — j) ne leur courussent sus de toutes pars et abattans *A.* — k) et a *A.* — l) et s. *omis A.* — m) cors *manque A.* — n) tost moult esfraéz *A.* — o) noise *A.* — p) car ilz *A.* — q) (*fol. .cxvij. b*) *A.*

dormant en son pavillon royal[a] oÿ ceste noise, si se leva[b] hastivement, moult couroucié, se fist armer, et ains qu'il fust adoubé, trouva autour de soy[c] plus de .xx[M]. hommez qui celle part se traioient a garand. Thibault vit le grand tropeau qui[d] illec estoit amoncellé, si esprouva le destrier et y fist une course, Dieux scet quelle! Luy acompaignié de (*fol. 157*) .xviij. a[e] .xx.[f] soudaiers, hommez fors et robustes, laissa Saphire serchier sez ennemis, et en[g] tenant l'espee a ung poing et ung brandon de feu a l'aultre, en celle grand presse s'espaindy lui et sez hommes et tant[h] avant se bouta[i] qu'il mist le feu an la grand tente ou estoit encores le roy de Grenalde, qui n'eust oncquez loysir que d'issir dehors. Si s'escria[j] : « Au villain! Au villain, qui tel dommage nous pourchasse! Celui qui me donra[k] son chief, je luy guerdonneray[l] si bien que de .xx[M]. besans d'or! » Ausquellez parollez eussiés veu[m] esmouvoir et tracier Thibauld qui tantost fu environné de tant d'ennemis qu'il ne sembloit pas qu'il en peusist eschaper. Il avoit sez .xx. souldaiers avec luy arroustéz et Dieux scet qu'il commença bel euvre a faire! Il fist ce que nul ne cresroit, et pour ce je me tays, et tant vous dis, selon[n] qu'en l'istoire je treuve, que sez ennemis estoient entour luy par monceaux si drus, qu'il ne savoit marchier que sur lez charongnez ou sur le saing d'iceulz. Le soudan d'Aumarie environ ceste heure s'esmut, mais il ne sceut si tost venir en la merlee que la lune ne perdist sa clarté, si fist sonner la ratraite, et Thibauld, entendant ce son, s'esvertua, et fist tant qu'il delivra son corps et sez compaignons de sez ennemis[o], qui, non recongnoissans l'un l'aultre par[p] l'oscurité de la nuit, iceulz[q] cuidans (*fol. 157 b*) ferir sur leurz adversaires, eulz mesmez s'entretuoient; mais toutesvoies, comme ilz ne se sentissent plus

a) royal *manque A.* — b) l. m. c. h. *A.* — c) luy *A.* — d) q. e. i. *A.* — e) ou *A.* — f) .xx. h. s. f. et r. *A.* — g) en *manque A.* — h) sy *A.* — i) se b. le feu en la grant tente *A.* — j) s *manque A.* — k) deliverra *A.* — l) donray. xx[M]. *A.* — m) veu Thibault environné de tant d'e. *A.* — n) s. qu'il se t. en l'i. *A.* — o) (*fol. .cxviij.*) *A.* — p) pour *A.* — q) i. c. f. l. s. a. *manque A.*

chargiés dez pesans coups desquelz Thibauld lez souloi servir, leur roy et chief[a] sonnant sa retraite, ilz se abstindrent de combatre et[b] rebouterent leuz brans, hacez et guisarmez, moult marris et courroucíés, voire et sy espantés qu'ilz ne savoient desquellez. Toutesvoies leur roy les rencoragea[c] et lez depria[d] que, le jour venu, ilz le voulsissent secourir[e] a prendre vengance de leurz ennemis qui[f] si durement lez avoient batus, desquellez parollez oïr[g] ilz reprinrent corage et concludrent d'estre sur leur garde et de[h] mettre a l'adventure[i] le tout pour le tout, s'il advenoit que ilz fussent de rechief envahis.

Comment[j], par l'ordonnance du soudan, Tibauld prist ung chastel fort[k] ou il[l] fu trouvé de grans tresors qui estoient au roy de Grenalde.

188. — Ainsi que[m] dessus est dit fina l'escarmouce pour l'obscurté du tempz et[n] pour le tapissement de la lune qui de nuees s'estoit couverte. Le soudan d'Aumarie remmena sez hommez selon une montaigne assés prés[o] d'illec. La conclud il de assaillir son adversaire par la bataille et d'estre vaincu ou de[p] le vaincre ains[q] le jour finé, se Fortune le consentoit. Saphire (*fol. 158*), son[r] nepveu, se loa grandement de Thibauld, disant qu'il l'avoit trouvé homme de grand façon, juste et leal, et aulcuns dez .xx. souldaiers quy avec luy avoient esté luy racompterent d'aultre part lez proessez qu'ilz luy avoient veu faire, dont le souldain prist bon espoir et fu moult joieulx de ce qu'il l'avoit amené. Assés prés d'illuec estoit un chasteau fort et puissant envi-

a) et c. *manque A.* — b) et r. l. b. h. et g. *manque A.* — c) encouraga *A.* — d) leur pria *A.* — e) aidier *A.* — f) quy fort villainement les a. b. *A.* — g) ouyr furent resconfortéz et c. *A.* — h) de *manque A.* — i) a. tout contre tout *A.* — j) comment T. p. l'o. du s. prist *A.* — k) fort *manque A.* — l) il trouva *A.* — m) comme *A.* — n) et pour le ..... couverte *manque A.* — o) p. de la ou il c. d'a *A.* — p) de *manque A.* — q) avant *A.* — r) s. n. *manque A.*

ronné d'une grosse[a] riviere qui batissoit a la muraille, et estoit le[b] droit ressort et[c] le reffuge dez ennemis du souldain d'Aumarie. Si fist[d] tant cellui souldain lorsqu'il eust une guide seure et envoia Thibauld de Dommart et Malaquin de Baudas[e] avec pluiseurs aultrez jusquez au nombre de mil hommes bien en point et[f] saisis d'eschiellez et de vesseaux de cuir bouly et aultrez[g] engins[h] au devant d'icelle place, pour savoir s'ilz le pourroient[i] prendre celleement. Lesquelz[j] Thibauld et Malaquin conduis jusquez aux fossés du chasteau, ilz y vindrent de sy bonne heure que le guet dormoit. Si mirent leurs bateaux sur l'eaue, passerent[k] l'un aprés l'aultre coiement jusquez[l] a la muraille, et lors drescerent ilz leurz eschiellez, sy[m] monterent amont, Thybauld de Dommart (*fol. 158 b*) le[n] primier. Et atant alumerent ilz[o] torsez et fallotz, crians[p] : « Metés tous[q] a l'espée ! » courans aval et amont, et occisans tous ceulz qu'ilz encontroient. Thibauld fist garder[r] et serrer[s] le pont[t] de ce chasteau, et ceulx de la forteresse naguerez dormans en une tour comme yvrongnez qu'ilz avoient esté le soir precedent, pour[u] avoir trop largement beu et mengié dez biens dez bonnes gens du pays, oyans ceste[v] noise, saillirent tos sus piés, malgreans leurz dieux. Ilz virent la clarté grandement[x] luisant tout par tout et oÿrent huys et fenestrez abbatre, si ne seurent que dire. Ilz saisirent chascun ses habillemens de guerre, puis saillirent aux creniaux et prestement furrent rencontrés et occis de legier comme gens a moitié mors et ,

a) forte *A*. — b) (*fol. .cxviij. b*) *A*. — c) et le r. *manque A*. — d) f. le souldan tant qu'il e. *A*. — e) B. a tout mil homes *A*. — f) et *manque A*. — g) d'a. *A*. — h) e. devant celle p. assavoir *A*. — i) pourroit *B*. — j) lesquelz vindrent de sy bone heure devant le chasteau que *A*. — k) et p. *A*. — l) j. aux murailles ou ilz drescherent l. *A*. — m) et *A*. — n) fu le *A*. — o) ilz *manque A*. — p) en criant *A*. — q) tout *A*. — r) bien g. *A*. — s) et s. *manque A*. — t) p. et entree de ceste fortresse et ceulx de dedens naguerres dormans *A*. — u) pour avoir... g. du pays *manque A*. — v) celle *A*. — x) c. partout reluisant et oioient huys et f. moult esfraéz saisirent leurs armures puis s. a. c. sy furent r. et o. *A*. — y) et en la fin tout fut mis a l'espee sy estoit la dedens le tresor *A*.

au vray dire, il n'y eust chevetaine, femme n'enfant qui ne fust mise a l'espee. Si estoit celle part bouté le tresor du roy de Grenalde [a] et tous lez biens que sez complicez avoient robbé sur le pueple d'Aumarie, desquelz biens Thibault laissa le frere de [b] Malaquin de Baudas pour garde et [c] s'en parti aprés la reddition [d] de la place [e] et, sans faire grant noise, a tout .vj[c]. hommez [f], s'en revint au soudan qui, oyant par la bouce de Malaquin racompter l'adventure, il (*fol. 159*) en fu tant [g] joieulx que merveillez [h] et assés remercier [i] ne les sceult, car milleur place ne plus sceure n'avoit il a .x. lieuez [j] a la reonde que ce chasteau qui bien fu gardé du frere de Malaquin, comme cy [k] aprés sera dit.

Comment Thibauld [l] fist merveillez en la bataille que le soudan ot contre le roy de Grenalde.

189. — Ja estoit l'aube du jour [m] crevee quant Thibaud et Malaquin furrent retournés. Le souldan desirant [n] de commencier la bataille fist .iiij. conrois, desquelz Thibauld de Dommart fu chevetaine du primier [o], Saphire [p], conducteur du second [q], et luy mesmez, chief du tiers, et Malaquin de Baudas, garde du quart. Pareillement [r] le roy de Grenalde (*fol. 159 b*) avoit ses hommes ordenés en la bataille de ceste heure et mis en belle ordonnance, moult tourblé toutesvoies [s] de ce qu'il avoit perdu [t] a l'escarmouce de nuyt la pluspart de ses gens et chevaliers de non, desquelz il en estoit bien

a) G. qu'il avoit robbé *A.* — b) de *manque A.* — c) sy *A.* — d) prinse *A.* — e) p. tout coiement a tout *A.* — f) h. et vint devers le s. lequel o. r. l'a. *A.* — g) moult *A.* — h) q. m. *manque A.* — i) les remerchia car *A.* — j) lieues de laquelle fu gardee du frere Mallaquin *A.* — k) (*fol. cxix.*) *A.* — l) T. se prouva en la battaille *A.* — m) du jour *manque A.* — n) d. de parachever son fait ordona .iiij. c. *A.* — o) T. de D. guia le p. *A.* — p) S. le s. *A.* — q) s. le souldan le tierç et M. de B. le quart *A.* — r) p. avoit le r. de g. de ceste heure mis ses homes en belle ordonnance *A.* — s) t. v. *manque A.* — t) p. ceste nuit grant partie de ses gens nonobstant ce toutesvoies *A.*

demourré. vj^c. en la place. Non obstant ce, toutesvoies, il avoit devisé son ost en six parties : la primiere[a] a son admiral, la seconde a[b] Galafus, son filz, la tierce a[b] luy, la quarte au[c] marquis de Selte, la quinte au[d] seigneur de Gilbatar, la sixte a son connestable. Si estoient bien[e] jusquez au nombre de .vj^xx. mille, tant pietons, archiers, souldaiers comme chevaliers. Que vous feroit on plus long compte de leurz armeurez ne dez manierez[f] qu'ilz tenoient? Ilz avoient tous grans desir d'estre mis en besongne, et tant estoit ardant Thibault de ferir sur sez adversaires que, si tost qu'il lez vit rengier et aprester de la jouste, de si loingz qu'il estoit, il picqua son bon destrier, et sez gens pareillement. Si[g] fist tant qu'il vint a rencontrer l'admiral de Grenalde qui lui venoit au devant, lequel admiral a ung coup de lance fu porté a terre si rade qu'onquez puis n'eust puissance de soy ressourdre. Thibaud aprés ce fait picqua plus avant et[h] en la plus grant assemblee du conroy[i] de cestui admiral s'espandy. Lors fist il tant que sa lance fu rompue et tantost (*fol. 160*) ceulx de sa partie vindrent rencontrer[j] le conroy ou il s'estoit embatu, et aux lancez baissier, Dieux scet qu'il y eust belle[k] merlee! L'en n'y eust pas oÿ Dieu tonner[l] pour le tambisseis dez lancez contre lez escus, lesquellez trespercerent lez cuers de pluiseurs chevaliers et hommez d'armez et abatirent pluiseurs hommez de chevaulx, car sur petite espace l'en ne veoit que destriers et coursiers esfreement saillir et tressaillir par la champaigne, traynans par leurz

a) p. guia son a. *A.* — b) a *manque A.* — c) au *manque A.* — d) le *A.* — e) b. .v^xx. mil homes tant a pié come a cheval. Que vous *A.* — f) manieres il desiroient tous d'estre mis en b. sy tost que T. les vit aprester de la j. il brocha son bon d. *A.* — g) et tant fist qu'il encontra l'a. de G. lequel il porta a terre sy radement c'oncques puis ne se releva. T. *A.* — h) et *manque A.* — i) de ce c. ou il fist tant *A.* — j) encontrer *A.* — k) grande *A.* — l) t. Plusieurs en y eut abattus mors et navréz d'un costé et d'aultre et, lanches brisees, chascun tira son branc, de quoy mainte teste maint (*fol. .cxix. b*) brach et mainte jambe furent detrenchié, et tant que ceulx de la partie de l'amiral n'en povoient plus, quant Gallafus, filz du roy de Grenalde, quy menoit la seconde battaille acourut a la r. *A.*

estriers lez aulcuns leurz maistrez enversés et non ayans puissance de eulx relever. Illec chascun estoit pour soy. Lancez furrent tantost cassees et les brans d'acier saisis, bachinés, huvés et harnois furrent desmentis, testez, bras, espaulles et poingz furrent detrenchiés, et, a brief dire, tant de sang y fu espandu de la partie de l'admiral qu'ilz ne savoient mais desquellez, quant Gallafus, filz du roy de Grenalde, qui avoit la seconde bataille, ferant et batant acourut a la rescousse. Thibaud de Dommart [a], le gentil chevalier, le vit sourdre [b] et esmouvoir, si [c] quist et tant sercha qu'il trouva un [d] espié, le saisi, et autant que cheval en peust tirer luy alla au devant. Si le bienvigna Gallafus d'un coup de lance si bien assis, qu'il luy cassa l'escu et qu'il fist esclichier sa lance (*fol. 160 b*) en pluiseurz piescez, et Thybaud aprés ce coup le servy aussy [e] de l'espyé sur le senestre costé de [f] telle radeur qu'il [g] luy conduysi plus d'une palme dedens le corpz et en fist le saing saillir a grand ruissau, voire et l'abbati a terre. Si l'eust occis Thibauld s'il eust eu espace, ce qu'il n'eust pas, car cestuy Gallafus fu a coup de ceux de son conroy environné et, a quelque peine que ce fust, emmené de la presse. Voyant lequel pere, soubdainement il fist esmouvoir sa bataille, disant qu'il vengeroit l'effusion du sang de Gallafus, son chier et bien amé [h] filz. Et d'aultre part Saphire, nepveu du souldain d'Aumarie [i], voiant ce .iij^c. conroy mettre a voie sur celluy du vaillant Thibauld de Dommart, il [j] s'escria : « Or sus [k], beaux seigneurs [l] ! Affichiés vous es estriers, ampoigniés lancez et escus, et venés a mon ayde contre nos adversairez pour donner confort au vaillant chevalier d'estrange terre qui pour nous et nostre seigneur [m] se combat ! »

a) de D. *manque A.* — b) sourdre et *manque A.* — c) sy fist tant qu'il vint a luy d'un coup de lance sy bien assis qu'il fist saillir la lance en pluiseurs pieches *A.* — d) une e. *B.* — e) a. *manque A.* — f) par *A.* — g) qu'il l'abatty a terre et l'eust occis mais ceulx de son conroy a quelque paine que ce fust le porterent hors de la presse fort navré du cop. Voyant ce le roy son pere fist esmouvoir sa battaille et dist qu'il *A.* — h) et b. a. *manque A.* — i) d'A. *manque A.* — j) il *manque A.* — k) avant *A.* — l) s. dist il empoigniés lances et escus et venéz avoec moy pour donner confort au vallant *A.* — m) et n. s. *manque A.*

Ausquellez[a] parollez vous eussiés veu Aumariens espringuier, chevaux et destriers courir a l'encontre de leurz ennemis. Il trespercerent la grande bataille et vindrent a rencontrer cestui tiers conroy. Si s'entrefrirent les ungz et lez aultrez dez lancez contre les escus, et y firent pluseurs chevaliers trés bon debvoir. Saphire (*fol. 161*) y fist droitez[b] merveillez, et comme lez lancez fussent faillies et que l'en fust venu a[c] combatre des espeez trenchans[d], lors Thybault[e] vault faire apparoir sa vertu. Il luy souvint de sa dame qui[f] doulcement luy pria qu'il fist a son povoir service au souldan pour mieux estre en sa grace, et lors il ne tinst a chiel ne a terre, ains picqua celle part ou il vit lez plus adventureulx chevaliers, la s'arresta il comme vaillant champion[g] seur et affermé en armes[h], il, envahy de plusieurs, bien se desfendy tant a l'espee comme a l'escu, soy sachant bien couvrir, marchier et desmarchier, quant besoing en estoit, et ne ruoit coup que ce ne fust pour la mort d'un homme. Si[i] estoit au desrain aussi frecs et ausi nouvel qu'au primier, ses coups de poisanteur ne diminuoient point, quelque largesse qu'il en fist, dont ceux d'Aumarie le suivoient bien voulentiers, et pour le bien qu'ilz virent en luy prinrent tel courage que partout ou ilz se transportoient, la trace y paroit. Durant[j] ceste bataille fellonnesse et criminelle, le sou-

a) c. Adont e. vu gens d'armez par tel vertu poindre qu'ilz passerent tout oultre la grant battaille et vindrent a rencontrer ce tierç conroy, sy s'entreferirent des lances et y firent p. c. *A.* — b) d. *manque A.* — c) au *A.* — d) t. l. *manque A.* — e) T. y volt demoustrer sa vertu car il luy *A.* — f) q. l. p. d. de faire bon service au souldan adfin de mieulx estre en sa grace lors picqua celle part *A.* — g) (*fol. .cxx.*) *A.* — h) a. sy se sçavoit moult bien couvrir marchier et desmarchier quant mestier en estoit et ne gectoit cop que *A.* — i) h. et yceulx d'Aumarie pour la vaillance qu'ilz veoient en luy le sievoient voullentiers si ques partout ou ilz s'espandoient il y paroit grandement. Durant *A.* — j) Durant c. f. b. survint le souldan d'Aumarie de sa part et le marquis de Selte de l'autre. Sy en fu l'occision plus grande et l'estour plus mortel et quiconcques perdoit les estriers il se debvoit reputer pour mort s'yl n'estoit habille et legier, car pluiseurs y estoient estains de la grant presse *A.*

dan d'Aumarie y arriva d'une part, et le marquis de Selte de l'aultre, si fu l'occision plus grande que devant et l'estour plus mortel qu'il ne souloit estre, et quiconquez perdoit lez estriers, il povoit bien dire que mourir le falloit, s'il n'estoit (*fol. 161 b*) habille et legier, car mesmement plusieurs y estoient suffocquiés et estains de la grant presse.

Comment[a] le soudan fut victorien et son adversaire pris par la vaillance de Thibauld de Dommarc.

190. — De plus en plus se continua l'effusion de saing. Le souldan d'Aumarie chevalereusement s'i contenoit, et tant s'adventura que le marquis de Septe luy conduisi ung coup d'espee de telle force sur le heaulme qu'il l'estonna et cheoir le fist a terre. Si fu tantost environné de sez Aumariens, mays relever ne le povoient pour lez gens du marquis qui estoient frés et nouveaux. De plus bellez se refforça la mortelle bataille. Thibauld serchant lez plus grandez adventurez vit et ouyt que autour du soubdain estoit une haulte entreprise, si y laissa courre legierement, et comme cil qui riens ne craint y arriva. Il vit le soubdan son maistre fort envahy, si haulça l'espee, et de prime face encontra ung grand paien tenant une hache ou poing, de laquelle il le dessaisit a une main, et de l'espee tellement le fery qu'il luy pourfendy le bachinet de cuivre et a mort le navra. Lors rebouta il l'espee ou fourreau, haulça la hace et en fery l'un et l'aultre a dextre

a) Comment le souldan fu victorien et son adversaire prins par la vaillance Thibault de Dommart. — Durant l'estour, le souldan d'Aumarie se contenoit chevallereusement, et tant s'adventura que le marquis de Selte, quy bon chevalier estoit, luy advança ung coup d'espee sy rudement qu'il l'abaty a terre, mais il fu tantost advironné de ses Aumariens quy oncques ne le peurent relever. Mais Thibault quy ne cerchoit que les lieux plus adventureux s'en donna garde et y vint acourant l'espee ou poing, dont il osta la vie a ung Sarrasin quy tenoit en sa main une grant hache, laquelle il saisy, rebouta l'espee o fourreau, puis gecta sy grans horions de la hace a deux mains

et a senestre de telle guise qu'il esparpilla si mervilleusement lez hommez du marquis que le souldan (*fol. 162*) luy mesmez sans aultre ayde que de Thibauld fu remonté et rencoragé, dont sez adversairez eurent grant despit et s'escrierent en leur langaige : « Ad ce traixtre ! Ad ce traixtre ! » Oyant lequel cry, le roy de Grenalde leur chief i acourut et bien y cuida esprouver son vasselage, mais ce fu a sa male santé, car, si tost que Thibauld le vit sourdre, il congnut ad ce qu'il portoit couronne d'or sur le heaulme que c'estoit le chief de sez adversairez, si l'ala festoier de la hace si durement qu'il l'estourdy, luy osta l'espee dez poingz, l'escu du col et le heaulme de la teste, voire et malgré tous sez bienvuellans le rendy prisonnier au soudan d'Aumarie qui jamés sy joieux ne fu. Il le delivra a .xij. vaillans chevaliers et se mist avec Thibauld, criant « A mort ! A mort ! » duquel cry entendre, leurs adversairez ausi oyans raconter la

qu'il fist sy ample place autour du souldan son maistre que tout seul, sans aultre ayde que de Thibaut, fu remonté. Sy en eurent ses adversaires grant despit, escriant en leur langage : « Ad ce traictre ! A ce traictre ! » Oyant lequel cry, le roy de Grenalde leur chief (*fol. .cxx. b*) y acouru et y cuida moult bien esprouver son corps, mais sy tost que Tibault le vit aprochier, congnoissant a la courone d'or qu'il portoit sur son haiaulme qu'il estoit le chief des ennemis, luy vint au devant et luy donna sy grant cop de hache qu'il l'estourdy et luy osta l'espee et le heaulme et malgré tous ses bienveullans le rendy prisonnier au souldan, lequel en fu moult joyeux ; sy le bailla a garder a .xij. bons chevaliers, puis escria ses ennemis : « A la mort ! » lesquelz sachans la prinse de leu roy furent come desconfis et depuis ne durerent guerres en ordonnance, ains se prindrent a fuir vers le chasteau duquel il a esté parlé cy devant, lequel chastel le frere Malaquin de Baudas avoit en garde, quy les voians desconfis fu moult joyeux et fist lever le pont. Ainsy yceulx fuians radement, voians ce, s'escrierent : « Trahis ! Trahis ! » Sy sailloient en la riviere comme desesperéz et les aultres furent occis si ques pou en y eult de saulvéz. Et ainsy fina la battaille a la confusion des Grenaldois et a la louenge des Aumariens, laquelle fu obtenue en partie par la chevallereuse prouesse de Thibault de Dommart, par le conseil duquel le roy de Grenalde fu delivré de prison par condicion qu'il rendy en la main du souldan toutes les villes et forteresses

prinse de leur maistre, furent [a] sy tourblés en corage qu'ilz furrent legierement renversés et si asprement envahis et chargiés de coups qu'ilz n'eurent oncquez puis puissance de eulz ressourdre, ains, quant ilz virent la malle barguegne, tournerent le dos et se mirent en fuitte vers le chasteau dont dessus est faite mencion, ouquel ilz cuidoient estre saulvés, mais le frere Malaquin de Baudas lez voyans desconfis, il fist lever le pont levichz et ainsi iceux fuyans radement (*fol. 162 b*) pourchassiés, voians ce, s'escrierent : « Traÿs ! Traÿs ! » Si saillirent la plus part en la riviere comme desesperés et lez aultrez furent occis autant comme en trouva, car je ne dy pas que aulcuns n'en eschapassent [b]. Et ainsi fina la bataille a la confusion des Grenaldois et a la loenge dez Aumariens, laquelle fu obtenue en partie par la prudence, force et proesse du trés victorieux chevalier Thibaud de Dommart, par le conseil duquel le roy de Grenalde fu delivré de prison moiennant qu'il rendy au souldan d'Aumarie toutez lez villez, citéz et forteressez qu'il luy avoient prinsez en sa main, et pour recompensacion des interest, coustages et dommagez qu'il avoit faitez, rendy a sa delivrance au souldan .xl. sommiers chargiers de draps d'or, de soie et de veloux avec .xxx. aultrez sommiers chargiés d'or et d'argent monnoyé ou en vassielle, et fist amener par compte audit soudan mille buefz, mille moutons et mille chevaux. Et par ces moyens fu la paix faite entre eulx deux.

qu'il luy avoit prinses, et pour recompensation des interestz et dommaiges qu'il luy avoit fais, rendy au souldan a sa delivrance .xl. sommiers chargiés de draps d'or et de soye avoec .xxx. aultres sommiers chargiés d'or et d'argent monnoyé ou en vaisselle, et fist amener par conte audit souldan mil beufs (*fol. .cxxj*), mil moutons et mil chevaulx. Et par ces moiens fu la paix faicte entr'eulx. Sy s'en retourna le roy de Grenalde en son paÿs et aussy fist le souldan en son palaix a grant gloire et triumphe qu'il avoit obtenue par le confort et ayde de messire Thibault de Dommart, duquel il se loua grandement a sa dame, et commanda qu'il fust adoubé richement pour les biens qu'il avoit deservy, et luy dist que, s'il voulloit relenquir sa loy, qu'il luy donroit a femme la plus noble dame de son paÿs et tant de ses biens que il en serroit comptent. *A.* — a) fu *B.* — b) eschapessent *B.*

Si s'en alla le roy de Grenalde en son paÿs et le souldan d'Aumarie ausi retourna en son palaix a grand gloire et triumphe de la victoire qu'il avoit obtenue moiennant le confort et bonne ayde qu'il avoit trouvee ou gentil chevalier Thibauld de Dommart, duquel il se loa grandement a sa dame lors qu'il revint, et commanda qu'il fu adoubé ricement pour lez biens qu'il avoit desservy, disant que, s'il vouloit (*fol. 163*) relenquir sa loy, qu'il luy donroit a femme la plus noble dame de sa region avec telle part dez biens qu'il a aidié a conquester qu'il en sera content.

Comment le soudan s'en retourna a[a] *tout grand honneur et grand joye et trés content de Tibauld, dont la royne ot*[b] *joye pour mieux venir a s'entreprise.*

191. — De cest raport fu la dame[c] bien[d] joieuse. Elle[e] mena Thibauld veoir[f] le conte de Pontieu et son frere et[g] a ceste fois elle delibera de[h] soy faindre estre malade, moiennant qu'ilz l'enmerroient en[i] sa terre et illec[j] l'hounoureroient ainsy qu'ilz avoient acoustumé par avant[k] lez infortunez qui[l] luy estoient advenuez, mais pour estre plus seure de leur fait, elle leur fist[m] creanter et jurer sur tout ce qu'ilz tenoient de Dieu qu'ilz[n] acompliroient loiaulment ce qui estoit par eulx et icelle mis en termes, puis vint au souldan, menant piteuse chiere, car elle savoit tenir bonnez manierez[o]. De laquelle veoir le soudan moult marry luy demanda qu'elle avoit, auquel elle respondy : « Hellas, sire, quy enquerrés de ma maladie, c'est bien raison que je[p] vous en face vray rapport ! Si[q] sachiés que boire ne puis ne mengier, je suis

a) a grant joie et honneur trés content *A.* — b) ot grant liesce *A.* — c) royne *A.* — d) bien *manque A.* — e) sy *A.* — f) v. son beau pere le c. d. P. *A.* — g) f. lors elle d. *A.* — h) de *manque A.* — i) en leur pays *A.* — j) illec *manque A.* — k) a. avant les *A.* — l) quil *AB.* — m) l. en fist jurer sur quancques ilz tenoient de D. *A.* — n) qu'ilz a... termes *manque A.* — o) m. et le souldan *A.* — p) je *manque A.* — q) si *manque A.*

enchainte, et me semble que [a] se je povoye mon corps transporter en aulcune terre prochaine de ceste dont l'ayr est infect et me corrompt, que je seroie garie, (*fol. 163 b*) ou sinon, mourir me convendra prochainement. — O ma belle dame ! » respondy [b] le soudan, « je ne suis pas cil qui [c] vuelle vostre douleur augmenter ne [d] qui vuelle empeschier vostre santé, ains vous feray [e] aprester aujourduy une nef et tout ce qu'il vous sera necessaire pour aller un petit esbatre vostre corps selon ce [f] que vostre appetit le desire et [g], pour ce que vous puissiés mieux le temps joieusement passer, vous emmerrés vos trois prisonniers avec vous et vostre filz ausi, qui vous [h] esjoïront et garderont en tous cas, car en eulx je me confie grandement. »

Comment la dame, avec [i] son pere, son mary et son frere, ariverent au port a Brandis, et [j] renvoya sez gens, et depuis viendrent a Romme.

192. — De ceste responce fu la dame moult joieuse en son cuer, non pour tant elle n'en fist nul semblant. Sy (*fol. 164*) prist congié du souldan et lors que son oirre fu aprestee, elle, acompaignie de son filz et de [k] ses trois prisonniers, entra [l] en mer lors transquille [m] et paisible. Lez mariniers desaancrerent du port, leverent leur voille [n] et [o] eurent trés bon vent. Si [p] furent par la grace de Dieu si bien conduis par lez divers lacqz, flos et gors de la mer que lez mariniers choisirent le port de [q] Brandis et [r] demanderent a la dame s'ilz yroient descendre celle part, ausquelz [s] elle respondy qu'elle en estoit contente et qu'elle parleroit bien

a) que *manque A.* — b) (*fol. .cxxj. b*) *A.* — c) quil *B.* — d) ne empeschier *A.* — e) f. aujourdhuy apointier une n. *A.* — f) ce *manque A.* — g) et adfin que vous puissiés le temps plus joieusement passer *A.* — h) v. garderont et esjouyront car *A.* — i) avoecq ses prisonniers *A.* — j) sy *A.* — k) de *manque A.* — l) entrerent *A.* — m) coie *A.* — n) l. l. v. *manque A.* — o) sy *A.* — p) et furent la mercy Dieu sy gracieusement conduis que les marinniers *A.* — q) de *manque A.* — r) sy *A.* — s) et *A.*

le langage de ce lieu, si [a] les conduiroit sauvement. Oÿe laquelle responce, ilz [b] tirerent droit au port de Brandis et firent tant qu'ilz y arriverent, lors aancrerent ilz et la dame moult joieuse prist terre et vault savoir a son pere et a son mary s'ilz vouloient tenir [c] leur convenance. A laquelle ilz affermerent [d] par renovacion de sermens qu'ilz ameroient mieulx mourir que pencer envers [e] icelle de dire ne proposer nulle tache de blasme ne laidure. Et ainsy elle conclud de demourer avec eulz et de soy aller purifier [f] par confession et contricion a Romme, puis vint a sez mariniers et leurz dist : « O vous, qui de chetive et dampnable servitude avés amenee en ceste terre la dame administree de plusieurs temptacions, vous vous en retournerés [g] au soudan vostre sire et luy (*fol. 164 b*) dirés de par moy que je l'ay desnué de mon corps et de [h] la conversation de son tres amé filz par la recouvrance de ces trois prisonniers, desquelz [i] vecy mon pere, ce gentil chevalier est mon mary et ce vassal cy est mon frere, et pour ce, ralés vous ent, disans [j] que je me suis reduite a ma primiere loy et [k] que l'en ne me verra [l] jamés par dela, se mervilleuse fortune ne m'y remaine. » Quand lez mariniers oÿrent cez parollez, ilz ne sceurent [m] quel propos ne maniere tenir. Toutesvoies, quant ilz virent qu'ilz n'en povoient aultre chose fere, ilz se departirent [n] moult desplesans, et le conte de Pontieu, Thibauld et la dame avec lez deux jeunez filz tirerent vers Romme. Si firent tant qu'ilz convindrent devant la personne du pape, lequel baptisa le filz du souldan et luy donna a nom Guillaume, puis reconcilia le conte, Thibauld et sa dame et [o] remist

a) si les c. s. *manque A.* — b) r. les marinniers aancrerent a celluy port ou la bonne dame m. j. *A.* — c) entretenir leurs promesses *A.* — d) rafermerent *A.* — e) vers elle de proposer nulle tace (*fol. .cxxij.*) *A.* — f) p. a Romme par confession et contricion puis *A.* — g) r. et diréz au soudan vostre sire de par moy que *A.* — h) de la c. *manque A.* — i) d. cestuy est mon pere ce vassal cy est mon frere et ce gentil chevalier est mon mary et pour ce *A.* — j) et dictes que je suy reduite *A.* — k) et que jamés on ne verra par dela se *A.* — l) vendra *B.* — m) s. quel pourpos tenir *A.* — n) partirent *A.* — o) et *manque B.*

en droite crestienté, voire et finablement la conferma en mariage avec monseigneur Thibauld, son mary [a], leur [b] faisant icellui pape trés bonne chiere et en rendant gracez et loangez a Dieu.

Comment toute la compaignie se partirent de Romme et vindrent en leurz terrez ou ilz furrent receux a grant joye.

193. — (*fol. 165*) Aprés ces fais, ilz prindrent congié du pape et [c] se departirent de Romme, et [d] tant filrent de jour et de nuit qu'ilz approcerent de Pontieu. Ilz firent [e] savoir leur venue et l'en leur ala au devant a belle procession [f] de prestrez et de clers [g] acompaigniés de chevaliers, damez et damoisellez, qui a grand joie les rechuprent et tindrent en grand reverence la bonne dame qui ainsi avoit delivré de prison son pere, son mary et son frere. Et atant laisserons nous ung [h] petit a parler dez bienvignans qui leur furent fais et [i] vendrons a racompter du grant duel que le soudan demena pour [j] la privacion de sa dame.

Cy parle [k] du duel que fist le soudan quant sa femme s'en fut retournee en son paÿs, et du mariage de la fille du soudan.

194. — Dist l'istoire que lez mariniers revenus devant le soudan, ilz luy denoncerent le fait de la dame qui ainsi s'estoit malgré leur consentement departie d'yceulz. De

a) son premier m. *A*. — b) et leur fist tres b. c. en rengraciant nostre seigneur Dieu *A*. — c) (*fol. .cxxij. b*) *A*.— d) sy firent tant de jour *A*. — e) ilz nuncherent leur v. *A*. — f) compaignie *A*. — g) c. chantans a maniere de procession aussy y avoit grant plenté de chevaliers dames et damoiselles quy *A*. — h) ung petit *manque* *A*. — i) et parlerons du grant et merveilleux deul *A*. — j) de *A*. — k) parole du grant d. q. le s. fist *A*.

laquelle nouvelle oÿe[a], cestuy soudan fu tant amerement oprimé de couroux qu'il ne le savoit dire ne descripre[b] et qu'il ne cessoit nuyt et jour de maldire sa vie[c], en regretant la belle dame qu'il avoit ainsy perdue, de (*fol. 165 b*) laquelle il avoit une fille moult[d] plus belle que sa mere, mais[e] d'icelle tinst il pou de compte, et ad ceste cause l'en la surnomma la Belle Chetive, pour[f] ce ansi que son pere ne la pooit voir n'encontrer pour le desplaisir qu'il prendoit quant il la veioit pour la souvenance de sa dame. Nonpourtant elle crut en beaulté, science[g] et bonté, et[h] tandis que le soubdain demenoit son continuel pleur, le jeune filz du compte de Pontieu s'exercitoit en armez, tant qu'il fu fait chevalier[i] courtois, vaillant et hardy, largement donnant de sez biens aux povres chevaliers et aux povrez damez. Mais son regne petit[j] dura, ains trespassa de ce siecle a Nostre Seigneur, menant vie[k] telle qu'il appartient a ung[l] noble homme. De la mort duquel, le conte son pere, sa suer et sez parens firent grand duel. Et par certaine espace de temps aprés, comme le conte de Pontieu, viellart homme et[m] chanu, fist une grande feste et sollempnelle, pluisieurs chevaliers y furent et entre les aultrez y fu le seigneur de Praiaux de Normendie nommé Raoul, lequel seigneur[n] avoit une moult belle fille, de laquelle en[o] ceste feste le conte de Pontieu oÿ tant de biens dire qu'il fist le mariage d'elle et de son nepveu Guillaume d'Aumarie[p]. Lez neupces (*fol. 166*) furent faitez. Ilz amerent bien l'un l'aultre. Aprés le decés d'icelluy Raoul, Guillaume obtinst la seigneurie de Prayaulx et trés[q] vertueusement se gouverna comme[r] homme vie devote[s] menant, souvent visitant sa bonne dame, la femme de Thibauld de Dom-

a) n. le souldan f. *A.* — b) d. et ne faisoit nuit et jour que m. *A.* — c) sa maleuree v. *A.* — d) trop *A.* — e) m. de laquelle il tint pou de compte *A.* — f) pour ce..... de sa dame *manque A.* — g) sens *A.* — h) et *manque A.* — i) c. preu vaillant et h. *A.* — j) (*fol. .cxxiij.*) *A.* — k) menant vie *manque A.* — l) ung *manque A.* — m) et chanu *manque A.* — n) seigneur *manque A.* — o) laquelle le conte en ceste feste oy *A.* — p) d'A. *manque A.* — q) trés *manque A.* — r) come homme devot souvent *A.* — s) et devote *B.*

mart[a], lesquelz vesquirent depuis si doulcement ensemble qu'ilz eurent deux beaux filz[b], lesquelz furrent, come dist l'istoire, l'un conte de Pontieu et l'aultre de Saint Pol aprés[c] le decés de leurz predicesseurs. Et qui ja me demanderoit[d] ou ala, que fist, ne que devint la fille de ceste dame nommee la Belle Chetive, respond l'istoire que Malaquin de Baudas aiant[e] servy longuement le soubdan son pere luy requist trés humblement qu'il luy donnast a femme[f], a laquelle requeste il condescendy pour plusieurs raisons[g], car cestuy Malaquin de Baudas estoit filz d'un dez plus[h] grans princez de Surie, il[i] l'avoit lealment servy, et estoit homme de bonne façon, et pour ce qu'il luy sembloit qu'il estoit digne de venir a grand perfection, non obstant que ce fust la[j] seule heritiere, il[k] la luy octroia, et furrent lez nopcez[l] serimoniez et solemnités requisez ou mariage de Sarrasins faitez, observees e gardees trés reveramment. Aprés lesquellez nopcez, dancez[m] et esbatemens finis, ce vaillant chevalier Malaquin de Baudas emmena[n] sa femme la Belle Chetive en son paÿs ouquel elle fu convoiee de plusieurs haulz[o] princez et barons (*fol. 166 b*) d'Aumarie et receu joieusement dez seigneurs de Surie qui moult l'amerent[p], priserent et honnourerent. Et elle comme bonne et lealle dame se gouverna si bien[q] qu'elle acquist la loange du pueple de son paÿs et qu'elle conchupt une fille qui[r] crut et tellement se façonna que, pour sa parfaitte beaulté qui sur toutez aultrez du monde fust[s] a prisier, le soudan de Damas, qui riche et puissant

a) de D. *manque A.* — b) filz si come dist l'istoire desquelz l'un fu conte de Pontyeu *A.* — c) apréz leurs predecesseurs *A.* — d) demanderoit que fist que devint la belle fille de la dame nommee *A.* — e) aiant long temps servy *A.* — f) f. lequel souldan y condescendy *A.* — g) r. lequel Malaquin estoit *A.* — h) plus *manque A.* — i) il l'avoit..... façon *manque A.* — j) la plus grant et seulle heritiere *A.* — k) il la l. o. et *manque A.* — l) neupces faictes sollemnisees et observees et g. *A.* — m) d. et e. finis *manque A.* — n) (*fol. .cxxiij. b*) *A.* — o) haulz *manque A.* — p) l'a. h. et p. *A.* — q) qu'elle *manque A.* — r) quy en beaulté exceda toutes aultres laquelle le souldan de Damas convoita et de fait l'espousa. Sy *A.* — s) fist *B.*

estoit, la convoita et finablement l'espousa. Si tinst pour l'amour d'elle si haulte [a] feste que merveillez, et tant joieusement se maintindrent [b] ensemble qu'ilz gaignerent ung beau filz, nommé fu Salhadin, qui tant bien fu adrescié de tous membrez [c] qu'en sez bellez faicturez Nature y emploia sa science. Si n'est pas [d] de merveille se le soubdan en fist joie [e], au fort il le fist songneusement nourrir ainsi que [f] son estat le requeroit [g]....

a) noble *A.* — b) se contindrent qu'ilz eurent ung filz nommé Salhadin *A.* — c) m. que nature *A.* — d) pas merveilles se *A.* — e) grant joye *A.* — f) n. comme s. *A.* — g) *Le rianmfiont ainsi* (*texte du ms. B*) : (*fol. 261*) Et ainsy finist l'istoire de ses fais, disant que a grans lamentacions il fu notablement enterré en sa cité de Babilonne et mis soubs la lame ou fut enregistré depuis : « Cy dessoubx gist le corps du trés preu, trés courtois et trés exellent prince Salhadin, soudan de Babilonne, roy d'Egipte et souverain chief de Surie et Jherusalem, duquel les dieux aient l'ame et mercy ! » Aulcunez istoirez et cronicquez contiennent que il morut devant Acre, a ung siege qu'il avoit illec mis, de bleceurez ou de maladie sourvenant, et que aprés sa mort, son filz nommé Salfadin parconquesta toute la terre quy a esté tousjourz depuis en l'obeyssance des infidelles et sera tant qu'il plaira a nostre seigneur Jhesu Crist. Et quoy qu'il fust et ou il fina, ses fais monstrent qu'il doibt estre exaucié, car de grand vaillance, largesse et courtoisie il fut aourné, par quoy il a desservy que de luy soit a tousjours memoire jusquez en la fin du monde. Cy finerons nostre matere a la louenge de nostre benoit Createur. Sy prie l'acteur humblement a tous lez liseurz et oyans que, se ilz y treuvent faulte de langage et que selong et au plus prés de verité il ne l'ait composé, qu'il leur plaise l'avoir pour excusé, car sellong ce qu'il a trouvé il a mis la substance en rudde et mal aourné langage sans y adjouster, mettre, diminuer ne changier nulle chose qu'il (*fol. 262*) ne luy semblast qui servoit a la matere, et, se faulte y a, il y soit imputé l'avoir fait par ygnorance.

Cy fine l'istoire du vaillant chevalier monseigneur Jehan d'Avennez, conte de Pontieu, de son filz, le conte Jehan, de son beau filz, Thybauld de Dommarc, et du preu et vaillant turc le soudan Salhadin qui d'eulz et de leur lignies descendy.



TABLE

DES NOMS DE PERSONNE ET DE LIEU

L'apostrophe distingue les renvois qui se réfèrent uniquement aux textes imprimés dans la seconde partie de chaque page.



GLOSSAIRE

Les nombres renvoient aux pages. Ceux qui sont suivis d'une apostrophe se réfèrent aux textes imprimés dans la seconde partie des pages.

aage 24, 104 *âge*.
aaisier *soigner. Parf. 3* aaisa 33.
aancrer *jeter l'ancre. Parf. 6* aancrerent 97, 126.
abandon (a) 33' *en toute liberté.*
abandounement 43 *à l'abandon.*
abandouner *laisser en toute liberté. Parf. 3* abandouna 33'.
abatre *dégager (en parlant d'un chemin dans une forêt). Imp. ind. 6* abatoient 8'.
abaubi 17' *déconcerté.*
abbateis 102 *massacre.*
abillité 106 *habileté.*
abosmé 17' *accablé.*
acertené 100 *certain.*
acesmé 13', 18, 18' *paré.*
acointance 69 *rencontre.*
acointier *connaître. Imp. subj. 1* acointasse 72.
acoler *pendre au cou. Parf. 6* acolerent 59; — *part. passé* acolé 27, 27' *entouré avec les bras.*
acoudre *attacher. Parf. 6* acousi(re)rent 26, acousirent 26'; — *part. passé* acousu 27, 27'.
acravanté 59 *renversé.*
adelivré 84 *délivré.*
administresse 93 *femme qui administre.*
adolé 69. *Cf.* adoulé.
adont 37 *alors.*
adoubé 102, 114, 123', 124 *armé.*
adoulé 92 *accablé de douleur. Cf.* adolé.
advancier 107 *procurer.*
advantage (estre d') 64 *être avantageux. Sur cette expression, voir L. Foulet, dans* Romania XLVII (1921) 580.
adventure (se metre a *ou* en l') 100, 113 *s'aventurer.*
advestu 104 *vêtu.*
afaire 33' *événement*; 34, 34' *état*; afaires 22, 22' *affaires.*
affichier (s') *s'appuyer. Parf. 3* affica 78.
affoiblié 95 *affaibli.*
aguettement 95 *embûche.*
aidant 60' *celui qui aide.*
aidier *aider, se délivrer (en parlant d'une femme enceinte). Prés. subj. 3* aït 3'; — *parf. 3* aiut 23'.

aïe 40 *aide* (*action d'aider*).
ain 4 *1 prés. ind. de* amer.
ains (*prép.*) 108 *avant*; (*conj.*) 74 *mais*; ains que 7 *avant que*; a l'ains que 32, 44 *aussitôt que*.
alarme (s'escrier) 100 *donner l'alarme*.
aler 8, 11, 54, 74 etc., aller 67, 76. *Prés. ind. 3* va 6, 8, 60, 69 etc., vait 11'; *4* alons 8, 27'; *5* alés 111; *6* vont 6, 7', 46', 61 etc.; — *prés. subj. 1* voise 40; — *impér. 4* alons 8'; *5* alés 28, 28'; — *imparf. ind. 3* aloit 19, 20', 59, 111 etc.; *6* aloient 26, 74; — *parf. 3* ala 13, 25, 78, 129 etc.; *5* alastes 41, 41'; *6* alerent 7, 35, 76, 108 etc.; — *imp. subj. 3* alast 40', 108, 111; — *fut. 1* iray 75; *3* ira 39'; *4* irons 8'; *5* irés 39, 40, 40'; — *condit. 3* iroit 39, yroit 76; *6* yroient 125; — *part. passé* alé 26, allé 58.
amender d'une chose envers quelqu'un 21' *réparer une chose à l'égard de quelqu'un*.
amentevoir *rappeler*. *Prés. subj. 1* amentoive 105; — *part. prés.* amentevant 73.
ançois ke 19, ansçois ke 19', 29' *avant que*.
angoissier. *Prés. ind. 6* angoissent 11' *font souffrir*; — *parf. 3* angoussa 15' *pressa*.
annuyé 99 *peiné*.
anui 34', annuy 106 *peine*.
aouré 38 *adoré*.
aourné 130' *orné*.
aparellier 18, apareillier 18', 22', 32', 42', apareller 32, 42
apareiller 41' *préparer*. *Prés. ind. 3* aparelle 6; — *parf. 3* aparella 25, 25'; *6* aparellierent 6'; — *part. passé* aparellié 7, 43, apareillé 7', 43'.
apenser (s') *s'aviser*. *Parf. 3* apensa 4', 25'; — *part. passé* apensé 15' *avisé*.
apert 40, apiert 40' *patent*.
apierchevant 49' *clairvoyant*.
appetter *désirer*. *Prés. ind. 3* appette.
araisnier *adresser la parole*. *Prés. ind. 3* arraisonne 71; — *parf. 3* arraisonna 71'; *6* arraisonnerent 96.
armes (aux) 113 *cri d'alarme*.
arouter *élancer*. *Prés. ind. 6* arroustent 102; — *parf. 3* arrouterent 102'; — *part. passé* arouté 61.
art 34 *art magique*.
asentir (s') *s'accorder*. *Parf. 6* asentirent 22, assentirent 22'.
assener *atteindre*. *Parf. 3* assena 63'.
assommi 65 *comblé*.
astrenomie 34' *astrologie*.
atainnié 95, attainnié 60 *excité*; attainié 110 *assailli*.
atant 7, 32', 41, 59 etc. *alors*.
atargement 35, 35' *retard*.
atargier *tarder*. *Prés. ind. 3* atarge 31; — *part. passé* atargié 17'.
atempreement 33' *avec mesure*.
atiré 13' *arrangé*.
atorner 22' *parer*. *Prés. ind. 2* atournes 93 (*conduire*); — *parf. 3* atourna 40' *et* 6

atournerent 25' (*préparer*); — *part. passé* atorné 9, 13, atourné 9', 13', 78 *arrangé*, atourné de 75 *en état de*.
attaindre 70' *atteindre*. *Impér.* 2 ataing 8, 8'; — *parf.* 3 ataint 36, atainst 36'.
auqes 29, auques 41 *un peu*.
autel (*pr. neutre*) 11 *même chose*.
autretel 11 *semblable*.
avoec (*adv.*) 25', 40 *avec*.
avoir (*subst.*) 6, 6', 25, 25', 27, 27' *bien, possession*.
avoir 4, 10, 35, 65 etc. *Prés. ind.* 1 ai 10, 41, 29', 40' etc., ay 70', 75, 84, 93 etc.; 2 as 54, 74, 84; 3 a 3', 13, 41', 69 etc, ; 4 avons 32, 32', 47'; 5 avés 5, 14, 28', 76 etc., avez 70'; 6 ont 43', 57, 110, 111 etc.; — *prés. subj.* 1 aye 70; 3 ait 38, 38', 60, 75 etc.; 4 ayons 109; 5 aiés 39, 71, aiiés 39', aiez 71'; 6 aient 130'; — *imp. ind.* 3 avoit 1, 14, 52, 58 etc.; 4 aviens 20; 6 avoient 13, 24, 59, 106 etc.; — *parf.* 1 oi 30', 38, euc 30, 38'; 3 ot 31, 45, 61, 85 etc., eut 9, 16, 25, 51' etc., eust 21, 33, 65, 114 etc., eult 51', 76, 98, 122 etc.; 4 eüsmes 44'; 5 eüstes 39', 43'; 6 orent 33, 36, 55, 62 etc., eurent 21, 33, 57, 59 etc.; — *imp. subj.* 1 eusse 16, 37, 37', 88 etc.; 3 eust 19', 41', 64, 96 etc.; 5 eussés 64, eussiés 56, 66, 102, 114 etc., euissiés 63'; 6 eussent 4', 21', 74, 102 etc., eusent 4, euussent 21'; — *fut.* 1 arai 4, avrai 4', 25'; 3 aura 69; 4 arons 41; 5 averés 6, avrés 49'; — *condit.* 1 aroye 111; 3 aroit 73, 111, auroit 72; 4 ariesmes 11'; 6 aroient 21', 77, arroient 100, auroient 77'; — *part. prés.* aiant 61, 78, 84, ayant 105; — *part. passé* eu 16', 23', 61, 75 etc.
avronner, avironer *environner*. *Parf.* 6 avronnerent 10, avironerent 10'.

B

baceler 1, 3 *jeune homme noble*.
bachinet 119, 121 *bassinet, sorte de casque*.
bagues 77, 77' *bagages*.
ballade 53 *genre de poésie*.
barguegne (malle) 123 *mauvaise fortune*.
baron 30', 38, 50' *mari*.
batilleresse (galie) 100 *bateau de guerre*.
batre a *longer* (*en parlant d'une rivière*). *Imp. ind.* 3 batissoit 116.
battaille 119' *troupe*.
bautisier *baptiser*. *Parf.* 3. bautisa 45.
beau (le plus) 83 *le mieux*.
beau filz 76, 99 *gendre*. *Le plus ancien exemple cité par le* Dictionnaire général *est de 1611*.
beer a *aspirer à*. *Prés. ind.* 1 bé 44.
behourder 44 *combattre par jeu*.
bel (estre) *impers.* 6, 6' *plaire*.
beneoit 3', 5, benoit 3 *béni*.
bersel 28, bersail 28' *cible*.
berser 104 *percer à coups de*

flèches. *Part. passé* bersé 105, 106.
besongnier 112 *agir*.
beubance 72', 73 *faste*.
bienvignant 69, bienviengnant 68' *accueil de bienvenue*.
bienvignier 87, bienvingnier 87' *accueillir aimablement*.
bienvuellant 122, bienveullant 122' *défenseur*.
boire. *Parf. 1* bui 41 ; *3* but 21.
bondenel 18 *bonde*. *Cf.* pontenail.
boult (mis sur le beau) 55, 63 *mis brillamment*.
bouter *pousser*. *Parf. 3* bouta 18.
braç 78, brach 118 *bras*.
braies 12 *culotte*.
branc 113, 115 *épée*.
brochier *piquer des éperons*. *Prés. ind. 3* broce 65.
bruit 55, 57, 62, 107 *gloire*.
buisine 113 *trompette*.

C

caducque (*adj. masc.*) 110.
çaiens 20, chaiens 20', *ici*.
caloir 29' *importer*.
cambrelenc 7', 8', canbrelenc 7, 8 *chambellan*.
canques 40 *tout ce que*. *Cf.* quanques.
carciét 28 *chargé*.
carte 27', cartre 27', 28, 28' 31', 32' *prison*. *Cf.* chartre.
cartrier 30, carterier 30' *geôlier*.
ce *pron. dém. neutre*. Ço 4, çou 5', 6, 9, 17' etc., chou 36, 38, ce 6, 12, 20', 59 etc., che 34, 36, 37.
cel, celui. *PRONOM. MASCULIN. Sing. sujet* cil 3, 34, 59, 70 etc., chil 49, icellui 84 ; *régime* celui 10, 28, 33, 33' etc., cellui 69, 84, cil 95, 110, icellui 62, 66, 81, icelluy 75, ycelluy 72 ; — *plur. sujet* ceux 95, ceulx 59, ceulz 64, 102 ; *régime* ciaus 26', 40', ceux 101, ceulx 56, 57', 65, 82' etc., ceulz 62, 64, 74, 82 etc., iceux 52, yceux 59, iceulx 77, 101, iceulz 59, yceulx 96. — *FÉMININ. Sing.* cele 11', 38', 50, celle 54, 65, icelle 52, 85, 91, 106 etc. — *ADJECTIF. MASCULIN. Sing. sujet* cil 34, icelluy 68, 79, 87, 99 etc. ; *régime* cel 13, 20', 28' 37, etc., icel 1', celui 13', celuy 60', icellui 54, 67, 92, 100 etc., icelluy 52, 56, ycelluy 67 ; — *plur. sujet* iceulx 73, iceulz 57 ; *régime* iceux 80, iceulx 82, yceulx 82', iceulz 53, 68, yceulx 81, 102. — *FÉMININ. Sing.* cele 1, 2, 13, 43' etc., celle 56, 60, 65, 78 etc., icelle 100 ; — *plur.* icelles 67, icellez 90, 106.
celeement 87', celleement 87 *en cachette*.
cest, cestui. *PRONOM. MASCULIN. Sing. sujet.* cis 28, 28', cestuy 126' ; *régime* cestui 30, 30' 31, 108, chestui 31 ; — *plur. régime* ces 4. — *FÉMININ. Sing. régime* cesti 88'. *ADJECTIF. MASCULIN. Sing. sujet* cis 5, 34', 47', chis 43', 47, ce 51, 61, ce...cy 126, cestui 60, cestuy 119, 128,

129; *régime devant voy.* cest 15', 29, 81, 95 etc., *devant cons.* ce 1, 19, 54, 84 etc., cestui 118, 120; — *Plur. sujet* cez 61; *régime* ces 20', cez 54, 82. — FÉMININ. *Sing.* ceste 4, 38, 55, 56; *régime* cesti 46'; — *plur.* ces 111, cez 78.
cetif *voir* chetif.
chaienne 101 *chaîne.*
chaitif *voir* chetif.
chape (de piet en) 78 *de pied en cap.*
chappe des cieulx 11 *voûte céleste.*
chargier quelque chose *se charger d'une chose. Parf. 6* chargerent 81.
chartre 31, 32 *prison. Cf.* cartre.
chastier *recommander. Prés. ind. 1* chasti 39'.
cheoir 79, 121 *tomber. Parf. 3* caï 10, 10', chut 78, 84; *6* churent 56, keïrent 19, caïrent 19'; — *imp. subj. 3* chust 60; — *part. prés.* cheant 96; — *part. passé* keü 27', 41, chut 60, *fém.* chute 89. *Cf.* enkeoir.
chetif *prisonnier.* Cetif 28, 29, chaitif 28', 29'; chetif (*adj.*) 83, 83', 94, 104, 107, 126 *malheureux.*
chetiveté 93, 109 *malheur.*
chevaucie 39', chevaulcie 111 *chevauchée.*
chevetain 55', 58', chevetaine 55, 58, 117 *capitaine.*
chief (a) de 61, 98, 100 *au bout de*; de chief en chief 84 *d'un bout à l'autre. Cf.* kief.
chiere 69, 101, 109 *visage*; faire bonne chiere 77, 87, 87', faire chiere joyeuse 103 *bien manger, manger joyeusement*; faire bonne chiere à quelqu'un 127 *bien accueillir quelqu'un.*
chierté (tenir en) 23' *aimer.*
choi 32', choit 9' *coi. Cf.* quoi.
claron 56, 58, 62 *clairon.*
clergie 45' *clergé.*
coi *voir* quoi.
coiement 113, 116 *sans bruit.*
combien que 69 *quoique.*
commouveresse 93 *instigatrice.*
compte (faire) 112 *raconter.*
conduit 21, 21' *sauf-conduit.*
conjoïr 87, 87' *recevoir avec empressement.*
conoistre *faire connaître. Prés. subj. 5* congnoissiés 107; — *parf. 6* congnurent 107; — *part. passé* congneu 97.
conqués (*sujet sing.*) 16', conquest 11' *profit.*
conroi 58, conroy 62, 111 *troupe.*
consaulz (estre a) de quelqu'un 102 *être pris à parti par quelqu'un.*
contendre *soutenir. Parf. 3* contendy 87; — *condit. 6* contendroient 103.
contraire 65 *adversaire.*
contre 32' *devant.*
convaincre *vaincre. Parf. 3* convainquy 66. *Cf.* vaincre.
convoiement 68 *conduite.*
corner 67 *souffler dans un instrument de musique.*
coroie 16, 16' *ceinture.*
corre 27, courre 27' *courir. Parf. 3* corut 5, c[o]rut 21; — *part. passé* couru 21'.

corsage 56 *corps.*
coup (a) 119 *tout à coup.*
courage 53, 90, couraige 74 *cœur.*
courecier (se) *s'irriter. Parf. 3* courçast 99.
couroux 104 *affliction.*
coustage 123 *coût.*
couvenence 43' *convention.*
couvenir (laissier) 39, 39' *laisser faire.*
couvent (avoir en) 43' *promettre.*
couverture 106 *prétexte.*
creanche 40' *croyance.*
credence 104 *croyance.*
cremant 51' *craignant.*
croire 73. *Prés. ind. 1* croi 34', 41', 44' ; — *imp. ind. 6* creoient 24' ; — *parf. 3* crut 46, 48.
croistre *croître. Parf. 3* crut 2', 23', 52, 98, criut 2, 23. *Cf.* succroistre.
crueus 38' *cruel.*
cruture 38, 41 *accroissement.*
cuidier *penser. Prés. ind. 1* cuit 34 ; *5* cuidiés 37, quidiés 37' ; — *parf. 3* cuida 12, 36 ; — *imp. subj. 3* cuidast 84.
culeuvrine 101 *couleuvrine.*

D

damoisiel 44' *jeune gentilhomme.*
debonairement 5' *de bon gré.*
debonaireté 21' *bonté.*
debonnaire 47' *bon.*
declin (aler a) 31' *décliner.*
deduire (se) 42, 52, *s'amuser.*
deduit 4, 4', 24' 52 *plaisir*, 30, 63' *jeu.*
delicatif 106 *délicat.*
demener (se) 54 *se conduire.*
departir 17, 26, 26' *séparer. Parf. 3* departi 27, 27' ; — *part. passé* departi 17'.
deporter *dispenser. Prés. subj. 5* deportés 16' ; — *imp. subj. 1* deportaisse 16' ; — *part. passé* deporté 16'.
desaancrer 91 *lever l'ancre. Parf. 6* desaancrerent 125.
desaffubler *décoiffer. Prés. ind. 3* desaffuble 80, desafulle 80'.
deschargier 66 *donner des coups.*
deservir *mériter. Parf. 3* deservi 35, desiervi 34', desservy 108.
deseure 12, 12' *dessus*; chou desous deseure 36, 36' *sens dessus dessous.*
desfait 105 *misérable.*
deshaitié 7' *malade,*
desheaulmer 65, 65' *enlever le casque.*
desirrier 21' *désir.*
desmarchier 120 *reculer. Parf. 3* desmarca.
desmenti 119 *brisé.*
desrochier 93 *arracher.*
destaint 104 *pali.*
destourbé 2' *troublé.*
destrier 56, 112 etc. *cheval de bataille.*
destroitement 103 *à l'étroit.*
desvoier 8, desvoiier 8' *s'égarer.*
devers 19, deviers 19 *de (marquant le point de départ).*
devise 53, 68, 68' *propos.*
deviser 54 *dire. Impér. 5* devisés 42, 42' ; — *parf. 6* deviserent 11'.
devoir. *Prés. ind. 1* doi 16, 16',

doy 74, 93 ; *3* doit 39, 39', doibt 65 ; *5* devés 16' ; — *prés. subj. 1* doibve 96 ; *3* doive 41', doibve 110 ; *6* doient 41' *var. 5* — *imp. ind. 3* devoit 25', 54, 89, debvoit 54' ; *6* devoient 55 — *parf. 3* deut 50', 89', deust 89 ; *6* durent 36' (*auxiliaire*) ; — *imp. subj. 3* deust 3', 108 ; — *part. passé* deu 66.

dicque 102 *digue*.

dire 14, 38, 74, 83 etc. *Prés. ind. 1* di 29', 34, 34' ; *3* dist 60, 61, 68, 72 etc. ; *5* dites 15', 34, 44, 49 etc. ; *6* dient 65 ; — *prés. subj. 1* dye 95 ; — *impér.* 2 di 8 ; *5* dites 37, dictes 126 ; — *imp. ind. 3* disoit 69, 81 ; — *parf. 3* dist 6, 28, 34, 70 etc., desist 22, 22' ; *4* desimes 44, 44' ; *5* desistes 34, 34' ; *6* dirent 43, 46, 57', disent 21, 22, 26, 28 etc. ; — *fut. 1* dirai 39, 39', diray 62' ; *2* diras 110 ; *5* dirés 34, 126, direz 126 ; — *condit. 1* diroie 49 ; *5* diriés 37, 37' ; — *part. prés.* disant 53, 72 ; — *part. passé* dit 17, 34', 43, dict 72'.

diviers 5' *différent*.

doins 5, 30, *prés. ind. 1*, doinst 5, 37', 38', 71 etc., *prés. subj. 3 de* doner.

dolant 2', 5, 5', 11' etc., doulant 36' *triste*.

dolouser (se) *se désoler*. *Parf. 3* dolousa 41' ; — *part. passé* dolousé *attristé*.

donrai 3, 4 *fut. 1*, donroie, douroie 32, 41 *condit. 1 de* doner.

dont *pr. rel. désignant une chose* 10, 51', *une personne* 38'.

dont 4, 29, 30, 45' *d'où*.

dos (*forme picarde pour* dois) 12 *doigts*.

douter *ou* se douter 21' *craindre*. *Impér. 5 avec nég.* doutés 5 ; — *imp. indic. 3* doutoit 24', 33' ; *6* doubtoient 100 ; — *parf. 3* douta 9', 12', 24, duta 12 ; — *imp. subj. 3* doubtast 59.

dras 33' *vêtements*.

dru 56, 56' *serré* ; par les plus drus 61 *dans la presse*.

duel 21, 46', 127, deul 127', deus (*sujet sing.*) 48, 48' *douleur*.

durement 10, 12, 83, 100 etc., durmant 22' *beaucoup*.

E

ele *pron. pers. sing. sujet* 2, 11', 20', 22 etc., elle 11, 12, 70, 76 etc. ; *régime atone dir.* le 3, 4, 81, 85 etc., la 52, 81 ; *indir.* li 6, 10, 13, 22, 105 etc., luy 64, 70', 74, 76 etc. ; *rég. tonique* li 6, 11, 18, 20 etc., lui 38, elle 81, 98, 109, 111 etc. ; — *plur. régime atone voir* il.

embatre (s') *se précipiter*. *Imp. ind. 6* embatoient 56'.

embleé 5' *embarrassé*. *Cf.* enblaé.

empaindre *jeter*. *Parf. 3* empainst 18'. *Cf.* espoindre.

empartir (s') *partir*. *Parf. 3* emparti 32',

emploié 49' *placé.*
emprinse 75' *entreprise.*
en 2 *an.*
enblaé 5 *embarrassé. Cf.* embleé.
enchartrer 92 *emprisonner.*
encliner *être dans son déclin (en parlant d'une famille qui n'a pas d'héritier direct). Parf. 3* enclina 1.
encombrier 85, 85' *malheur.*
encontre 27' *rencontre.*
endemain 6', 7' *lendemain.*
endementiers que 75, *pendant que.*
enferté 41 *maladie.*
enfremeté 41' *maladie.*
engien 20' *artifice.*
engin 98 *intelligence.*
engineus 95 *habile.*
engresser *exciter. Imp. ind. 3* engressoit 66; — *part. passé* engressé 83 *affligé.*
enhaieter 62, enhaitier 62' *ranimer.*
enhort 95 *exhortation.*
enkeoir *tomber. Part. passé* enkeü 41'. *Cf.* cheoir.
ennortement 66 *exhortation.*
entallenté 63, 100 *désireux.*
enteriner *accomplir entièrement. Part. passé* enteriné 69.
entresait 16' *tout de suite.*
envahie 64, 102 *bataille.*
envahir *attaquer. Prés. ind. 6* envahissent 57; — *part. passé* envahy 102.
envers 53 *en comparaison de.*
envoier *faire venir, prendre, saisir. Parf. 6* envoierent 20.
erranment 29', 32 *aussitôt.*
errant 29, 32' *aussitôt.*
escharsement 103 *parcimonieusement.*
eschiés 31', 33', 42', 106 *échecs. Cf.* eskiés.
esclichier 119 *mettre en pièces.*
escondire 66' *refuser.*
esconser *cacher. Imp. ind. 3* esconsoient 82'.
escremie 113 *bataille.*
escumerie 102 *piraterie.*
escumeur 102 *pirate.*
esforcié 28' *considérable.*
esfroy 65 *vacarme.*
esgarder 35' *regarder. Prés. ind. 3* esgarde 10'; — *parf. 3* esgarda 9'.
eskiés 31, 33, 42 *échecs. Cf.* eschiés.
esleessié 91 *gai.*
espaindre (s') *se précipiter. Parf. 3* espaindy 64', espandy 118; *6* espaindirent 56; — *part. passé* espaint 94.
espainte 59' *charge.*
espanté 115, espaonté 59, 62, 85, espoventé 85' *épouvanté.*
espeuse 87' *épouse.*
espié 119 *épieu.*
espoindre. *Parf. 3* espoinst 18 *var. de* empainst, *seul exemple relevé par Godefroy* III 542a. *Faute probable pour* espainst.
espoir 69, 69', 76, 97, 109 *peut-être.*
espringuier 63', 120, espringuer 64 *caracoler. Parf. 6* espringuerent 58.
esprouver (s') *faire ses preuves. Parf. 6.* esprouverent 56.
esquier 5 *écuyer.*
essaucié 5' *exalté.*

essir (s'en) *sortir*. *Parf.* *3* essi 32.
estaindre (sor l') 20 *sur le point de mourir*.
ester 17 *demeurer en l'état*. *Parf.* *3* estut 49'.
estoire 43' *flotte*.
estomac 53 *cœur, siège du remords*.
estonner *étourdir*. *Parf.* *3* estonna 121.
estour 10', 57, 79, 120' *mêlée*.
estrange 5' *étranger*.
estre 24, 37, 63, 69 etc. *Prés. ind.* *1* sui 3, 29, 31, 37 etc., su 16 *var. n*, suy 74', 126' *n*, suis 74, 76, 92, 95 etc. ; *2* es 74, 104 ; *3* est 4, 13, 53, 59 etc. ; *4* somes 21 ; *5* estes 3, 6, 25, 34 etc., estez 76, iestes 6', 38' ; *6* sont 43', 45', 53, 57 etc. ; — *subj. prés.* *1* soie 29', 42, 42', 92 etc. ; *2* soies 94, soiez 54 ; *3* soit 34, 38, 54, 60 etc. ; *5* soiiés 44 ; *6* soient 41' ; — *imp. ind.* *1* estoie 29, 92, estoye 92 ; *3* ert 18, 22, 29, iert 2', estoit 3, 7, 52, 94 etc. ; *5* estiés 34 ; *6* erent 21, ierent 34, estoient 12, 46, 56, 59 etc. ; — *parf.* *1* fui 17, fus 108 ; *3* fu 1, 3, 52, 58 etc., fut 51', 66', 92, 93 etc., fust 129 ; *5* fustes 3', 34, 39 ; *6* furent 3, 7, 57, 59 etc., furrent 55, 57, 64, 73 etc. ; — *imp. subj.* *1* fuise 22, fuisse 17', 38', 39', fusse 38, 41, 93 ; *3* fust 7, 16, 68, 72 etc., feust 54 ; *6* fuissent 19', 81', 95', fussent 63, 81, 108 ; — *fut.* *1* seray 69, 75 ; *3* iert 31, 32, sera 1', 16, 75, 81 etc. ; *4* serons 41' ; *5* estrés 17 *var. g*, serés 5 ; *6* seront 97 ; — *condit.* *1* seroie 37, 38, 125 ; *3* seroit 5, 6, 40, 69 etc. ; *4* serions 109 ; — *part. prés.* estant 74 ; — *part. passé* esté 11', 54, 69, 87 etc.
en estre a quelqu'un 28' *importer* ; estre bien a soi 107 *être en bonne forme*.
estrecier 8 *devenir étroit*.
estriever (s') *se mettre à*. *Prés.* *3* estrieve 90.
estrif 81 *querelle*.
esvanuyr (s') *disparaître en s'éloignant*. *Parf.* *3* esvanuyrent 82.

F

faictement (si) *ainsi* 54'.
faicture 130 *forme*.
faintif. *Fém.* faintisve 93 *trompeur*.
faintise 38 *dissimulation*.
faire 8, 17, 53, 69 etc. *Prés. ind.* *2* fais 83 ; *3* fait 6, 17, 60, 94 etc. ; *5* faites 28', 31', 42' etc. ; *6* font 102 ; — *prés. subj.* *1* face 110 ; *3* face 73. 81, 91 ; — *4* façons 27' ; — *impér.* *2* fai 7, 7', 95 ; *4* faisons 11 ; *5* faites 4, 39, 40, faitez 111 ; — *imp. ind.* *3* faisoit 7 33', 68, 73 etc., *6* faisoient 32', 58, 59 etc. ; — *parf.* *1* fis 17, 37' ; *3* fist 7, 14, 54, 73 etc. ; *6* firent 32, 39, 55, 58 etc., fisent 7, 11, 22, 25 etc., fissent 22', feirent 55, 58, 59,

filrent 127 ; — *imp. subj. 3* fesist 40, 41', feist 85 ; *6* fesissent 39', feissent 57 ; — *futur 1* ferai 41', 42, feray 94, 111, 125 ; *2* feras 110 ; *3* fera 29 ; *4* ferons 22, 44 ; *5* ferés 30, 31, 40, 42' ; — *condit. 3* feroit 23, 41, 118 ; *5* feriés 30', 31' ; *6* feroient 22' ; — *part. prés.* faisant 100 ; — *part. passé* fait 10, 72, 75, 86 etc., faict 68.

faire fauseté 40 *tromper* ; avoir a faire 33 *avoir des efforts à faire* ; tout affait *tout aussitôt* 113.

fallace 74, falace 74' *tromperie.*

falloir. *Imp. ind. 3* failloit 68.

fellonnesse (*fém. de* felon) 100, 120 *cruelle.*

ferant et batant 59, 119 *en toute hâte.*

ferir hors 18 *tirer dehors* (*en parlant du fond d'un tonneau*).

fiance 40' *confiance.*

fin 112 *territoire.*

fonder 110 *répandre.*

forfait 21 *méfait.*

fors ke 7, 14, 15 *excepté.*

fort (au) 130 *enfin.*

foursenerie 89, fourcenerie 89', *fureur.*

fringues (faire) 64 *gambader.*

fu 18 *feu.*

fuerre 12' *fourreau.*

G

gaangnier 19, gaaignier 20' *faire du commerce.*

galie 21, 27, gallee 97, 99, 100 101, 102 *galère.*

galliot 99 *rameur,* 102 *pirate.*

garand (se traire a) 114 *se réfugier.*

gardé 22' *soigné.*

ge *voir* je.

gendre 74, 91 *progéniture,* genre 50' *race.*

gent 1' *race.*

gentil 2', 47' *noble.*

gesir 7', 11, 14, jesir 7, 15, 33'. *Prés. ind. 3* gist 16' ; — *parf. 3* jut 4, 6 ; *6* jurent 5, 13, 33, 36 ; — *condit. 6* durent gesir 36 ; — *part. prés.* gisant 20, jesant 81.

glave 9 *glaive.*

gort 125 *gouffre.*

grant 15' *souci.*

grassié 38' *remercié.*

grei 71 *gré. Cf.* grey.

greignour 39 *plus grand.*

grever *nuire. Prés. ind. 6* grievent 11 ; — *imp. subj. 3* grevast 10, 33' ; — *part. prés.* grevant 74.

grey 110 *gré. Cf.* grei.

grief 5, 24 *pénible.*

guele 40 *cou.*

guencir *éviter. Parf. 3* guency 9', 78', 79.

guerdon 70, guerredon 70' *récompense.*

guerdonner *donner une récompense. Fut. 1* guerdonneray 114.

guerpir 41' *abandonner.*

guette 113 *sentinelle.*

guisarme 113, 115, *sorte d'arme en forme de lance munie, outre la pointe, d'un tranchant recourbé.*

H

haitié 99 *en bonne santé.*
hardement 56', 57' *hardiesse.*
harnois 7' *bagage.*
harpoy 91 *poix. Cf.* poi.
hasteement 42' *rapidement.*
hauberg 59, 64, haubert 63 *cotte de mailles.*
haule 43 *port.*
hautece 49 *dignité.*
havene 21, 26 *port.*
heaulme 59, 80, 122 *casque.*
hierbregier (se) *se loger. Parf. 6* hierbregierent 13'.
hoeuses 10, hueses 10' *bottes.*
hoir 2, 4', 5', 47' *héritier. Cf.* oir.
hoirre 26' *voyage.*
honeré 14 *honoré. Cf.* oneré.
hontoié 84 *plein de honte.*
hourdeys 38' *échafaud.*
hourt 63 *échafaud.*
huimais 12, huymais 102 *ce même jour.*
huis 104 *porte.*
hurtez (a toutez) 61 *à toute occasion.*
huvet 119 *chapeau de fer.*

I

icel, icelui, iceux *voir* cel, celui, ceux.
il *pron. pers. sing. sujet conjoint* 1, 6, 51, 59 etc., *devant cons.* i 22, 30, 54, 100 etc.; *absolu* il 7, 25, 33, 60, luy 56, 60, 104; *rég. atone dir.* le 4, 6, 12, 63 etc. *appuyé* jel 5, nel 15; *indir.* li 3, 5, 6, 12 etc., lui 72, luy 60, 63, 64, 69 etc.; *reg. tonique* lui 9, 12, 25, 53 etc., luy 60, 73, 74, 82 etc., li 39; — *plur. sujet conjoint* il 10, 28, 57, 86 etc., ils 52', 57, ilz 51', 53, 55, 56 etc.; *absolu* eulz 61; *rég. atone masc. et fém. direct* les 18, 26, 27, 85' etc., lez 58, 59, 61, 103 etc., *appuyé* ses 30; *indir.* lor 9', 13', 19', 33 etc., leur 9, 11, 19, 67 etc., leurz 126; *rég. tonique masc.* aus 21, 27, 32, 46 etc., iaus 7', 12', 18', 21', etc., els 45 *var. c*, eus 32', 33 *var. i*, eulx 66, 67, 73, 78 etc., eulz 56.
illec 61, illuec 65 *là.*
inconvenient 83 *malheur.*
intaisible 93 *qui ne peut se taire.*
ire 17, 36 *colère.*
isnellement 60 *rapidement.*
issir *sortir. Parf. 3* issy 51'; *6* isirent 7, issirent 7'.

J

je *pron. pers. sujet conjoint* 3, 4, 54, 74 etc., ge 34, jo 3, 5, 11 16 etc., jou 3', 11, 16, 69, 92 etc.; *absolu* je 105, moy 96; *rég. atone* me 6, 29, 69, 71 etc., *compl. de l'impér.* 11, 29, 36, 48; *tonique* moi 3, 5, 8, 48' etc., moy 70, 71, 72, 74 etc., mi 4, 30; *complém. de l'infin.* moi 42, 84, moy 95, 97, *complém. du prés. de l'indic.* moi 12, 41', moy 84 105. *Cf.* o je.
jesir *voir* gesir.

joel 3, joiel 3', 70 *joyau.*
joian 3' *joyeux.*
joine 42 *jeune.*
joule 38 *jeune homme.*
journee (a la male) de quelqu'un 102 *pour le malheur de quelqu'un.*
jouster 54, 59 *combattre par jeu en combat singulier.*
jovene 22, 31', 42' *jeune.*

K

kaiere 34 *chaise.*
keïr *voir* cheoir.
keviax 31 *cheveux.*
kief 25. *Cf.* chief.

L

la *art. fém. Sing. sujet* li 14, 28, la 4', 8, 25, 54 etc. ; *régime* la 8, 10, 14, 56 etc., le 1, 9, 12, 20, 95 etc. ; — *plur.* les 12, 16, 58', *combiné avec de* des 14', dez 52, 55, 56.
la *pron. pers. voir* ele.
labeur *subst. fém.* 65.
lagen (a) 27 *comme une épave. Sur ce mot, dont la forme ordinaire est* lagan, *voir* Aucassin et Nicolette *éd. Suchier (1921), p. 5.*
laid 8, 20 *mauvais,* 33 *dévasté.*
laidure 126 *outrage.*
laiens 13' *là.*
laire *falloir. Fut. 3* laira 69'.
laiseur 39 *permission.*
lame 130' *pierre sépulcrale.*
lapider 103, 104 *torturer.*
las 21' *malheureux.*
lasche 94 *abattu.*
laskier 12 *lâcher.*
lassé 81', 82', 90 *malheureux.*
latin (parler) 98 *parler français.*
latinier 22 *interprète.*
lé 8' *large.*
le *art. masc. Sing. sujet* li 2, 3, 6, 9 etc., le 51, 52, 55, 56 etc. ; *régime* le 1, 2, 9, 54 etc., *combiné avec* de *devant cons.* del 5', 14', 15', 18' etc., dou 5, 25, 24', du 24, 26, 51, 55 etc., *combiné avec* a *devant cons.* al 1, au 6, 8, 19, 56 etc., *combiné avec* en *devant cons.* el 12', 15', 16', 18' etc., ou 18, 54, 89, u 14 ; — *plur. sujet* li 7, 10, 12, les 51', 81, lez 51', 54, 55, 56 etc., *régime* les 25, 56, 93, 102 etc., lez 52, 53, *combiné avec* de des 8, 18, 45, 75 etc.; dez 53, 54, *combiné avec* a as 2, 4, 19, 42 etc., aux 52, 58, 62, *combiné avec* en les 12, 58, 60, 62 etc.
legier (de) 69 *aisément.*
lequel 52, 54, 105, 108 etc. ; duquel 66, 123 ; auquel 53, 97 ; lesquelz 63, 64, 99, 116 etc. ; desquelz 117, 126 ; ausquelz 73, 94, 125 ; esquelz 89 ; — laquelle 52, 55, 72, 88 etc. ; lesquellez 78, 97, 108, 109 etc. ; ausquellez 94, 111, 114, 120 etc.
leres 9' *cas sujet de* larron.
leur *adj. poss. sing.* 5, 7', 40, 81 etc., leu (*devant cons.*) 82', lor 4', 20', 21' ; — *plur.* leur 27, lor 6', leurs 54', 58', 59, 63 etc., leurz 53, 54, 55, 56 etc., leuz 115.

levichz (pont) 123 *pont levis.*
lié 3, 23', 37, 38 etc., liét 39' *joyeux.*
liement 50', *joyeusement.*
lignage 53, linage 50' *famille.*
lignie 52, lingnie 52' *famille.*
livre (faire sa creue) 64 (*expression dont je ne connais point d'autre exemple*) *avoir avantage.*
loer *conseiller. Prés. ind. 5* loés 40'.
loi 23, 30, loy 31, 41 *religion*; sans droite loy 41 *sans juste raison.*
lonc 14 *loin.*
lontain 5' *lointain.*
los 57, 61, loz 64' *louange.*
lués ke 28' *lorsque.*

M

magicque (*subst.*) 107 *magie.*
mains 6, 28, 46', mainz 46' *moins.*
maishui 12' *maintenant.*
maisnie 2, 7, 13 *suite, maison d'un seigneur.*
mal (*adj.*) 8' *mauvais.*
malheuré 69, 95, 105, malleheuré 92 *malheureux.*
malheurté 109 *malheur.*
mand 91 *commandement.*
marche 104, marce 106 *pays.*
marchir *confiner. Imp. ind. 3* marcisoit 33, marchissoit 33'.
marine 102 *rivage.*
maronnier 18, 26, 43.
marounier 18', 20', 26', 43', 44 *marin.*
masse 54 *ensemble.*
mater *vaincre. Parf. 3* mata 66; *6* materrent 103; — *part. passé* maté 66'.
mehaitié 7 *incommodé* (*seul exemple relevé par Godefroy*).
meïsme ses cors 16 *en personne.*
mendre 63 *moindre.*
menesme 28 *mot inconnu.*
menestrel 67 *musicien.*
meneur 5, menor 5' (*cas régime*) *moindre.*
merir *récompenser. Prés. subj. 3* mire.
merlee 58, 101, 114 *mêlée.*
meschief 19', 27, 86, 91, 109 *malheur.*
mestier (estre) 40 *être nécessaire*; avoir mestier 20', 28, 42 *avoir besoin.*
metre 18, 27, 28', 40 etc., metere 18, mettre 85, mectre 85. *Prés. ind. 3* mest 90; *6* mettent 59; — *impér. 2* met 83'; *5* metés 116; — *parf. 3* mist 12, 40, 55, 78 etc., mis 63', 64; *6* misent 7', 20', 22, mirent 59, 63, 77, 96 etc., misrent 61, 80', 82'; — *imp. subj. 3* mesist 12', 27'; — *part. passé* mis 20, 55, 63, 79 etc.
mettre au dessous 40 *vaincre*; mettre devant 12' *alléguer*; mettre a devises 87' *faire parler*; se mettre a la voie 7' *se mettre en chemin.*
mibatre. *Imp. ind. 3* mibatoient 8 (*seul exemple relevé par Godefroy qui traduit : battre au milieu*).
miercier *remercier. Parf. 3* mercia 32', mierchia 26'.

mieux (qui) mieux 63 *à qui mieux mieux.*
milleur (avoir du) 59 *avoir la meilleure partie.*
mix 3, miex 3' *mieux.*
moi *voir* je.
moienneresse 93 *exécutrice.*
mon *adj. poss. Masculin sing. sujet* mes 38, 41, 49', mon 54, 71 ; *rég.* men 3, 11, 42, mon 10, 81 ; — *fém. sing.* ma 3, 69, 74, 83 etc., me 6. — *Plur. rég.* mez 94.
monteplier *s'accroître Parf. 3* monteplia 2, 46.
monter 7, 13 *monter à cheval*; monter sur mer 26' *prendre la mer.*
moriginé 52 *qui a de bonnes mœurs.*
mottet 52, *motet, sorte de chanson.*
moullier 51' *épouse.*
mouvoir. *Prés. ind. 3* muet 6, 9 ; — *impér. 5* movés 6, mouvés 6' ; — *imp. ind. 6* mouvoient 34 ; — *parf. 3* mut 25, 40, 81 ; *6* murent 6', 25', 35, 45 etc. ; — *part. prés.* mouvant 71 ; — *part. passé* mu 9.

N

nage (se mettre à la) 100 *ramer.*
nagier 18 *naviguer.*
nanpourquant 10', 46' *néanmoins. Cf.* neporquant.
navee 97' *navire.*
nef 19, 42 etc. *navire.*
nen 32 *ne.*
neporquant 46, nepourquant 10 *néanmoins. Cf.* nanpourquant.
nés *cas sujet sing. de* nef.
netement 19' *sans tache.*
neupces 128, 129' *noces.*
noise 7', 58, 113 *bruit.*
non 57 *éloge* ; avoir a non 1 *se nommer.*
nonpourtant 128 *néanmoins.*
nostre *adj. poss. Masc. sing. suj.* nos 31 ; *régime* no 5', 28, nostre 75 ; — *plur. rég.* nos 11.
nourir 23' *élever (en parlant d'un enfant).*
nous *pr. pers.* 8, 32, 75, 84' etc., nos 5, 22, 27', 28, 29.
novel (*adv.*) 20 *nouvellement.*
nullui (*pr. indéf. compl. direct de l'infin.*) 65 *personne.*

O

o 7' *avec.*
o (*conj.*) 3 (*introduit le complément du compar. d'égalité*).
o je 16 *locution affirmative répondant à une question à la seconde personne. Cf.* oïl.
occision 121 *massacre.*
occoison 34' *motif. Cf.* oquoison.
ocire 17, 28', occire 82', occirre 82 *tuer. Prés. ind. 3* ocit 9, 10 ; — *parf. 3* ocit 10, ocist 10', occist 80, 108 ; *6* ocisent 10, occirent 80' ; — *fut. 5* ocirés 12 ; — *cond. 3* occiroit 84 ; — *part. passé* ocis 11, ochis 11', occis 87.
oeul 33, 70, 74 *œil.*
oeus 5 *usage.*
oïe 15 *action d'entendre.*
oïl 4' *oui. Cf.* o je.

oir 1, 4, 47 etc., *héritier*. *Cf.* hoir.
oirre 125 *voyage*; le grant oirre 64 *en hâte*.
oneré 5 *honoré*. *Cf.* honeré.
oncques 13, 34, 39 etc. *jamais*.
oquoison 35 *motif*. *Cf.* occoison.
ordoyé 89 *sali*.
ost 34', 111, 112, 113 etc. *armée*.
oste 13 *hôtelier*.
ou *voir* o, u.
oultrageusement 108 *à l'excès*.
oultrecuidier (se) *avoir de l'outrecuidance*. *Imp. ind. 6* oultrecuidoient 63'.
oyes 82' *oreilles*.

P

paistre *nourrir*. *Parf. 3* peut 33; — *part. passé* peü 33'.
palefroi 6, 7, 10, 35' *cheval de selle*.
par iaus 27', a par aus 27 *eux seuls*.
parfait (accomplir le) 72 *parfaire*; venir au parfait 56 *venir au fait*.
paroil *prés. subj. 1* de *parler*.
paroles (mettre en) 107 *interpeller*.
part (a une) 15 *à part*.
partir 76' *avoir part*.
parvers 89' *pervers*.
pau 2, 8, 26 *peu*.
pelrinage 73', 75', 86' *pèlerinage*.
penetratif 52 *pénétrant*.
perir 95 *faire périr*.
pestillence 96 *calamité*.
petit 23, 26' *peu de temps*, 33 *un peu*.
piaour 13 *pire*. *Cf.* pior.
piece (a) 96 *pour un certain temps*; une piece 15', 27 *quelque temps*; grant pièce 17', 49, *longtemps*; pieç'a 31', pieça 75 *il y a longtemps*.
pieton 118 *fantassin*.
pior 13', piour 37', pieur 37 *pire*; pieur (avoir du) 102 *avoir mauvaise fortune*. *Cf.* piaour.
pité 89' *pitié*.
plaire. *Prés. ind. 3* plaist 8, 12, 27, 70 etc.; — *imp. ind. 3* plaisoit 15, 29, 29', 30' etc.; — *parf. 3* plot 41', 49', pleut 4', 10, plut 4; — *imp. subj. 3* pleüst 17; — *fut. 6* plairont 29'.
plaisance 71, 93 *joie*.
plaisant 113 *agréable*.
plaisir 15' *ce qui plaît*.
plenté 15', 41', 87, *beaucoup*.
plentureus 54 *riche*.
plevi 72 *promis*.
ploy 64, 71, 93 *façon*, *situation*.
plus et plus 33' *de plus en plus*.
poi 2', 7', 8', 27', 32' *peu*. *Cf.* pou.
poi 18 *poix*. *Cf.* harpoy.
poindre 56, 64, 79 *élan d'un cavalier*.
poindre *piquer*. *Parf. 6* poignirent 5, 8; — *part. prés.* poignant 10', 80.
point (mis a) 58 *mis en place*; être en point 59 *être en bonne forme*; se mettre en point 63 *se préparer*.
poise 6, 17, 32, 36 *prés. ind. 3 de* peser.
poissance 57 *parti*.
pontenail 18' *bonde*, *seul exemple connu par Godefroy qui rappro-*

che ce mot du tournaisien moderne pontenelle. *Cf.* bondenel.

pooir 20, 25', 43, povoir 56', 58. *Prés. ind. 1* puis 4, 5, 75, 124 etc. ; *2* puelz 83, peuls 83' ; *3* puet 28, 32, 52, 92 etc., puelt 61, 71, 92, pueult 53, 107, peut 60', peult 65, 71', 78 ; *4* poons 4, 27 ; *5* poés 38, povés 76 ; — *prés. subj. 1* puisse 49', 93, 94 ; *2* puisses 53 ; *3* puist 39', 93 ; *5* poiés 37, puissiés 125 ; *6* puissent 61 ; — *imp. ind.* 1 pooie 6', 39', povoye 92, 125 ; *2* povoyes 93 ; *3* pooit 20', 27, 28', 31, 128, povoit 56, 63, 89, 96 etc. ; *6* pooient 21, 35', povoient 79, 121 ; — *parf. 1* peuc 6 ; *3* pot 9', 11', 14', 35 etc. ; *6* porent 44', puerent 44, peurent 46', 73, 100, 121 etc. ; — *imp. subj. 1* peusse 94 ; *3* peüst 10', 13, 18, 79 etc., peusist 114 ; *5* peüssiés 15, 37' ; *6* peüsent 19, peuussent 19[c], peüscent 19', peussent 53, 73, 79 ; — *fut. 3* pora 20', poura 71', pourra 71, 95 ; *5* porés 24' ; — *cond. 1* poroie 42' ; *3* poroit 20, 49', pouroit 83, porroit 3, 8, 65, pourroit 89, 98 ; *6* pourroient 116 ; — *part. passé* peu 81, 88, 97, 188 etc.

portant (bien), *en parlant d'un bateau qui tient bien sur l'eau* 18, *en parlant du vent favorable* 26.

pou (a) 92 *à peine. Cf.* poi.

pourchas 111 *instigation.*

pourouec 20 *pour cette raison.*

pourquerir *rechercher. Parf. 3* pourquist 25'.

pourveu que 54' *bien que.*

prametre 38, *promettre. Parf. 3* pramist 35.

premerain 31', 33' *premier.*

prendre 78, 116 etc. *prendre,* 23 *épouser. Prés. ind. 3* prent 30' ; *6* prendent 43' ; — *impér. 2* pren 71, preng 71' ; *5* prendés 28 ; — *imp. ind. 3* prendoit 97 ; — *parf. 3* prist 11, 15, 18, 94 etc., prinst 60', 84' ; *5* presistes 38' ; *6* prisent 10, 22, 27, 28 etc., prinrent 65, prindrent 67, 77 ; — *imp. subj. 1* preisse 92 ; *6* presissent 33' ; — *fut. 1* prenderay 75 ; *4* prenderons 109 ; — *condit. 3* prendroit 98, prenderoit 23 ; — *part. prés.* (re)prendant 60 ; — *part. passé* pris 21, 27', 33, 37 etc., prins 54, 99, 109.

presentement 70 *en même temps que.*

presenter *offrir. Parf. 3* presenta 67.

prestement 116 *rapidement.*

preu 11, 16' *profit.*

preu (*adj.*) 46' *brave.*

preudom 1', 39', 42', 47' *homme brave.*

primes 10 *d'abord.*

prison 34', 39, 41, 42, 46' *prisonnier.*

processeur 105 *faute probable pour* possesseur.

prompte *adj. masc.* 76.

puant 81 *détestable.*

pur (en) 12' *purement avec. Sur*

cette expression, voir Aucassin, et Nicolette *éd. Suchier (1921), p. 46.*

Q

quanques 41', 44', 124, *tout ce que. Cf.* canques.

quens 3, qens 3 (*cas sujet*) *comte.*

qui *pron. rel. Sujet sing. et plur.* qui 1, 51, 52, 59 etc., ki 3' qui(l) 60', quy 58, 65', que 53; *rég. verbal direct personne* cui 25', *chose* que 52, 54, 59, 69 etc.; *indirect pers.* cui 17; *rég. de prépos. personne* cui 3, 16', 17', quy 59, 65, 71, 90 etc., *chose* quoi 38, quoy 52, 69, 89, 106 etc., cui 12', *cf.* dont; *neutre sujet sing.* que 59.

qui *interrogatif. Rég. de prépos.* coi 25, que 17.

qui vive 100. *Voir sur cette expression A. Thomas, dans* Romania XLIV (1915-1917) 100 et *Todd, dans* Romanic Review XI (1920) 370.

quidier *penser. Prés. indic. 3* quide 9; — *imp. ind. 6* quidoient 26'.

quoi (avoir de) 13' (coi) 44 *avoir des ressources.*

quoi 32 *tranquille. Cf.* choi.

R

racesmé 13' *habillé de nouveau.*

radement 86', 122', 123 *rapidement.*

raim 8, 85, rain 8' *rameau.*

rajoindre 18' *rejoindre.*

raler 26 *aller de nouveau. Parf. 3* rala 30, 32.

ramentevoir 1' *rappeler.*

rapareillié 20' *remis.*

rapiné 88' *ravi.*

rapir *ravir. Imp. ind. 6* rapissoient 82' (*exemple unique connu par Godefroy*).

rapisseur 81' *ravisseur* (*exemple unique connu par Godefroy*).

ratirer 18 *remettre.*

ratorné 13 *revêtu.*

ratraite 114 *retraite.*

ray 113 *rayon.*

reconcilier *absoudre. Parf. 3* reconcilia 45', 126.

recorder *rappeler. Prés. subj. 5* recordés 43'.

recouvrier (sans) 44' *sans remède possible, définitivement.*

recovrer *revenir à la charge. Prés. ind. 3* recuevre 9; — *parf. 3* recouvra 80.

redonder 82, 83' *déborder.*

referir 18 *replacer.*

regardant 58' *spectateur.*

relegion (maison de) 13 *maison religieuse*; gens de relegion 45' *religieux.*

relenquir 123', 124 *abandonner. Part. passé* relenqui 23'.

relever *recevoir l'investiture d'un fief hérité. Parf. 3* releva 51'.

remanoir *faire obstacle. Prés. ind. 3* remaint 3; — *parf. 3* remest 36 *resta.*

remerir 68 *récompenser.*

remirant 70 *considérant.*

remuer 53 *changer de nouveau.*

renoié 23, 39' *renégat.*

repair 2 *retour.*

reparier 1', 2' retourner. *Part. passé* repairié 19', 41'.
repoier *renduire de poix* 18. *Part. passé* repoiét 20.
reprouver *reprocher. Imp. subj. 3* reprouvast 12'.
resortir 64 *reculer.*
ressort 116 *abri.*
ressoudre *secourir. Prés. ind. 3* ressourt 65 ; — *parf. 3* se ressourdi 59 *se rétablit.*
restor (en) 10 *en retour.*
restouper 18 *boucher.*
retor tourner 44 *retourner.*
reube, rebe 10, *vêtements.*
revenir 13', 14 *retour.*
revenue 14', 70, 87 *retour.*
rien 38, 84, 90 *chose.*
riffler *dévaster. Part. pr.* rifflant 100.
rober 107 *dérober.*
roinsses 10', 11' *ronces.*
ronci 6, ronchi 6' *cheval de service.*
rondeler *rouler. Parf. 3* rondela 91.

S

saing courant (navré à) 80 *blessé jusqu'au sang.*
sainglant 79 *sanglant.*
sainguin 53 *rouge.*
saintismement 25' *très saintement.*
samblant 37', 97, sanblant 13 *apparence, façon.*
saner 71 *guérir.*
sangmerlé 83 *qui a le sang troublé.*
sanllant 37. *Cf.* samblant.
saquier *tirer. Parf. 3* saca 12.
sauvement 25 *var. c salut.*
sauveté 25' *salut.*
saveté 25 *intégrité.*
savoir 34, sçavoir 51', 72, 96, 104 etc. *Prés. ind. 1* sai 28, 34, 37, 43 etc. ; *2* scés 104 ; *3* sét 29, 30, 31, scet 53, 55, 60, 61 etc. ; *4* savons 22, 37 ; *5* savés 16, 49' ; *6* sevent 14' ; — *prés. subj. 6* sacent 61 ; — *impér. 5* saciés 16', 17', 30, sachiés 16', 20', 27', 124 etc. ; — *imp. ind. 3* savoit 11', 15', 59, 90 etc., sçavoit 84' ; *6* savoient 24', 98, 115, 119 etc., sçavoient 86 ; — *parf. 3* sot 6', 8', 11', 22' etc., seut 6, 8, 24, 34, sceut 69, 76, sceult 97, sceust 108 ; *6* seurent 25', 26, sceurent 63, 73, 96, 109 etc. ; — *imp. subj. 3* seüst 12', sceust 53, seusist 91 ; *6* seuussent 19*e* ; sceussent 102 ; — *fut. 1* sarai 34, savrai 34' ; *4* sarons 1' ; *5* sarés 9, savrés 4', 9' ; — *condit. 3* saroit 101. ne savoir desquelles 115, 119 *ne savoir que faire.*
se (*conjonction*) 54, 71, 72 etc.
se (*adverbe latin* sic) 3', 13, 18, 22, 23, 28, 30, 49'. *Cf.* si.
seignorie 4' *noblesse.*
seignorisier 109 *exercer le pouvoir d'un seigneur. Godefroy ne connaît que* seignorir.
seignouriement 23', signeriuement 23 *var. n noblement.*
sens 16 *avis.*
servir l'un l'aultre de culeuvrinez, 101 *échanger des coups de couleuvrines.*

ses *pour* se les 30.
seürement 40, 49' *sans crainte.*
seürté 43' *garantie.*
si (*adv. latin* sic) 33, 56. *Cf.* se.
siergant 7 *var. g. serviteur.*
siure *suivre. Imp. ind. 3* sievoit 63, sivoit 59; — *part. prés.* sieuvant 67.
soi *pr. réfléchi. Atone* se 56, 58, 59, 61 etc.; *tonique* soy 68, 78, *compl. de l'infin.* 54', 60, 64, 118 etc., *du part. prés.* 83, 93, 120; *sing.* luy 97, 114'; *plur.* eulx 113, 119.
somier 114, soumier 6', sommier 77 *cheval de charge.*
son *adj. poss. Sing. masculin sujet* ses 1, 14, 18, 19 etc., son 52, 54, 55, 56 etc.; *rég.* sen 4, 7, 10, 19 etc., son 9, 14, 51', 53 etc.; — *fém.* sa 2, 10, 24', 65 etc., se 1, 24, 28, 48' etc.; — *pluriel masc. sujet* si 24, 26', 32, 34 etc., ses 62'; *rég.* ses 4, 26, 27 etc., sez 51', 60, 62, 69 etc.
soudaier 114, soubdaier 113, souldaier 118 *mercenaire.*
souglout 83, 94 *sanglot.*
soulas 88, 110 *plaisir.*
sour çou que 16 *puisque.*
souvin 78' *renversé.*
succroistre *excéder. Fut. 2* succroisseras 83'. *Cf.* croistre.

T

table reonde (tenir) 103 *tenir table ouverte.*
tables 31, 106 *jeu de tric-trac. Cf.* taules.
taire. *Prés. ind. 3* taist 1', 46'; — *parf. 3* teut 17', teust 91; *6* teurent 7, 9, 41.
taisible 95 *muet.*
tamboissant 94 *frappant.*
tamboisseis 58, tambisseis 118 *vacarme.*
tans 12', 40 *temps.*
tantost 18', tant tost 2 *bientôt.*
tapissement 115 *action de se cacher.*
taules 33, 42'. *Cf.* tables.
tempore 1' *temps.*
tenchon 89 *querelle.*
termine 2 *temps.*
tierme 2' *temps.*
tire 101 *façon.*
tirer en voye 77 *faire chemin.*
tolir 44 *enlever. Part. passé* tolu 44.
ton *adj. poss. Sing. masc.* ton 53, 72; — *fém.* ta 93; — *plur. commun* tez 91.
torse 116 *torche.*
tourbe 61' *foule.*
tournoiement 2 *tournoi.*
tournoier 54 *prendre part à un tournoi.*
tourser 7 *trousser bagage.*
tout (a) 45, 112, 124 *avec.*
traire 29' *tirer. Parf. 3* traist 24, 43'; *6* traisent 20', 28 *var. g.*
traveil 75 *fatigue.*
tref 55 *sorte de tente.*
trespasser 9 *dépasser.*
tu *pron. pers. sujet* 7, 54, 93, 110 etc.; *rég. atone* te 19', 54, 107, 108 etc., *compl. de l'impér.* 7, *compl. du part. prés.* 110, *de l'infin.* 84, *tonique* toy 53, 71, 83, 91 etc.

turcople 28, *fantassin turc, cf. G. Paris*, L'estoire de la guerre sainte par Ambroise (Paris, 1897) 569.

U

u *adv.* 11', 12, 15', 20', 25, 37 *où.*
u *conj.* 14, 15', 16, 34', 43' *ou.*
usé 104 *fatigué.*
usiter (s') *s'exercer. Imparf. ind.* *3* usitoit 52'.

V

vaincre. *Part. passé* vainqui 61, vaincu 81. *Cf.* convaincre.
vainkiere 41 *vainqueur.*
vaslet 7, vallet 38' *jeune noble.*
vasselage 56, 60, 102 *vaillance.*
veci 100 *voici.*
vengier 34 *se venger.*
venir 3, 9, 12 etc. *Prés. ind. 1* vien 112, viens 62 ; *3* vient 4, 15, 37, 53 etc. ; *6* viennent 60 ; — *prés. subj. 3* (ad) viengne 84 ; — *impér. 5* venés 119 ; — *imp. ind. 3* venoit 19', 23', 87 etc. ; — *parf. 3* vint 8, 26, 55, 86 etc. ; *6* vinrent 7, 10, 18, 21 etc., vindrent 51', 55, 57, 58 etc. ; — *imp. subj.* 6 venissent 77, 113 ; — *fut. 3* venra 20' ; *4* vendrons 54 ; — *part. passé* venu 12, 21, 44, 44' etc., venut 12'.
veoir 62, 75, 85, 92 etc., veïr 33, 31 *var. l ovir. Prés. ind. 1* voy 95 ; *3* voit 14, 57, 61, 65 etc. ; *5* voïés 9, 108, voiiés 9' ; *6* voient 57 ; — *prés. subj. 3* (pour)voie 69 ; — *impér. 5* veés 20', 44', vés 19, 44 ; — *imp. ind. 3* veoit 23, 24, 54, 79 etc., veioit 76, 128 ; *6* veoient 24', 82, 99 ; — *parf. 3* vit 9, 11, 23, 84 etc., vy 91, vey 56, 62, 82, 84 etc., veist 98 ; *6* virent 13, 19, 35 ; — *imp. subj. 6* veissent 55, 59 ; — *fut. 3 combiné avec* on verran 63 ; *5* verrés 30 ; *6* verront 95 ; — *part. prés.* voiant 53, 57, 62', 63 etc. ; — *part. passé* veu 9, 14, 73, 102 etc. *Cf.* veci.
vergondeus 86' *honteux.*
vergongneulz 93 *honteux.*
veul 93 *volonté.*
viaire 20', vaire 20 *visage.*
viande 32, 33, 42 *nourriture.*
victorien 121 *victorieux.*
viellart *adj.* 103, 104, 110, 128 *vieux (en parlant d'un homme).*
viés 42' *vieux.*
vilounie 39' *vilenie.*
viseter 26 *visiter.*
vive (qui) *voir* qui vive.
vivre. *Parf. 3* vesqui 2, vescui 2', 48 ; *6* vesquirent 4, 51', 73, 129 etc., vescuirent 50'.
voé 6 *engagé par un vœu.*
voie 4, 35 *pèlerinage.*
voieage 5 *voyage.*
voire 17 *vraiment.*
vostre *adj. poss. Masc. sing. sujet* vostre 3, 70 ; *rég.* 43 ; — *féminin sing.* vo 34, vostre 3, 71, 107 ; — *plur.* vos 38.
vouloir 71. *Prés. ind.* 1 voel 10.

16', 42, 43 etc., veu 34, voeul 76; *2* veulz 110; *3* veut 3, veult 56, 71'; *5* volés 6, 42, voulés 76, 96, voullés 76; — *prés. subj.* *1* voelle 37; *3* veulle 71, vuelle 125; *4* voellons 44; — *imp. ind.* voloȝ it 23, 24, 26, 98 etc.; — *parf.* *3* vaut 19, 23, 35, 37 etc., vault 82, 120, 126, voult 88, 90, 108; *6* vouldrent 56; — *imp. subj.* *3* vausist 18', 24', vaulsist 89, voulsist 73, 89; *5* vausistes 17; *6* vausissent 19', voulsissent 115; — *condit* *1* vouldroie 71, vouldroye 71; *3* vouldroit 98; — *part. prés.* vuellant 95, veullant 71, 89, 107; — *part. passé* voulu 82', 84.

vous *pr. pers.* 5, 6, 9, 75 etc.

vuit 19 *vide.*

warder (se) *se comporter. Parf.* *3* warda 33.

CORRECTIONS

Page LXXV, ligne 3, lire *inhabileté*.
Page 21, ligne 4, au lieu de *S'els*, lire *S'ele*.
Page 39, ligne 5 du petit texte, lire *piech'a*.
Page 106, ligne 3 avant la fin du texte, au lieu de *savoir*, lire *savoit*.
Page 128, ligne 7, au lieu de *ansi*, lire *ausi*.
Page 130, ligne 3 des notes, lire *Le roman finit ainsi*.



TABLE DES MATIÈRES

LA FILLE DU COMTE DE PONTIEU

Publications de la SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS (*En vente à la librairie* ÉDOUARD CHAMPION, *5, quai Malaquais, à Paris, 6e arr.*).

Bulletin de la Société des Anciens Textes Français (années 1875 à 1921). N'est vendu qu'aux membres de la Société au prix de 3 fr. par année, sur papier de Hollande, et de 6 fr. sur papier Whatman.

Chansons françaises du XVe siècle publiées d'après le manuscrit de la Bibl. nat. de Paris par Gaston Paris, et accompagnées de la musique transcrite en notation moderne par Auguste Gevaert (1875). Épuisé.

Les plus anciens Monuments de la langue française (IXe, Xe siècles) publiés par Gaston Paris. Album de neuf planches exécutées par la photogravure (1875)........ Épuisé.

Brun de la Montaigne, roman d'aventure publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de Paris, par Paul Meyer (1875). Sur papier Whatman seulement........ 30 fr.

Miracles de Nostre Dame par personnages publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par Gaston Paris et Ulysse Robert; texte complet, t. I à VII (1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1883), le vol... 15 fr.

Le tome VII est épuisé sur papier de Hollande.

Le t. VIII, dû à M. François Bonnardot, comprend le vocabulaire, la table des noms et celle des citations bibliques (1893)........ 25 fr.

Guillaume de Palerme publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, par Henri Michelant (1876). Sur papier Whatman seulement........ 40 fr.

Deux rédactions du Roman des Sept Sages de Rome publiées par Gaston Paris (1876). Sur papier Whatman seulement........ 40 fr.

Aiol, chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Paris par Jacques Normand et Gaston Raynaud (1877). Sur papier Whatman seulement........ 50 fr.

Le Débat des Hérauts de France et d'Angleterre, suivi de *The Debate between the Heralds of England and France, by* John Coke, édition commencée par L. Pannier et achevée par Paul Meyer (1877)........ 15 fr.

Œuvres complètes d'Eustache Deschamps publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, t. I à VI, et par Gaston Raynaud, t. VII à XI (1878, 1880, 1882, 1884, 1887, 1889, 1891, 1893, 1894, 1901, 1903), ouvrage terminé, le vol... 20 fr.

Le saint Voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure publié par François Bonnardot et Auguste Longnon (1878)........ 20 fr.

Chronique du Mont-Saint-Michel (1343-1468) publiée avec notes et pièces diverses par Siméon Luce, t. I et II (1879, 1883), le vol........ 20 fr.

Elie de Saint-Gille, chanson de geste publiée avec introduction, glossaire et index, par Gaston Raynaud, accompagnée de la rédaction norvégienne traduite par Eugène Koelbing (1879)........ 15 fr.

Daurel et Beton, chanson de geste provençale publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique appartenant à M. F. Didot par Paul Meyer (1880). Sur papier Whatman seulement........................ 30 fr.

La Vie de saint Gilles, par Guillaume de Berneville, poème du XIIe siècle publié d'après le manuscrit unique de Florence par Gaston Paris et Alphonse Bos (1881).. 20 fr.

L'Amant rendu cordelier à l'observance d'Amours, poème attribué à Martial d'Auvergne, publié d'après les mss. et les anciennes éditions par A. de Montaiglon (1881).. 15 fr.

Raoul de Cambrai, chanson de geste publiée par Paul Meyer et Auguste Longnon (1882). Sur papier Whatman seulement............. 50 fr.

Le Dit de la Panthère d'Amours, par Nicole de Margival, poème du XIIIe siècle publié par Henry A. Todd (1883).......................... 15 fr.

Les Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par H. Suchier, t. I et II ensemble (1884-85).................. 40 fr.

La Mort Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par J. Couraye du Parc (1884).. 20 fr.

Trois Versions rimées de l'Évangile de Nicodème publiées par G. Paris et A. Bos (1885).. 20 fr.

Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry publiés pour la première fois d'après les feuillets appartenant à la collection Goethals Vercruysse, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par Paul Meyer (1885). 20 fr.

Œuvres poétiques de Christine de Pisan publiées par Maurice Roy, t. I, II et III (1886, 1891, 1896), le vol.............................. 20 fr.

Merlin, roman en prose du XIIIe siècle publié d'après le ms. appartenant à M. A. Huth, par G. Paris et J. Ulrich, t. I et II (1886). Sur papier Whatman seulement, le vol.............................. 40 fr.

Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par Louis Demaison, t. I et II (1887). Sur papier Whatman seulement, le vol.............. 40 fr.

Le Mystère de saint Bernard de Menthon publié d'après le ms. unique appartenant à M. le comte de Menthon, par A. Lecoy de la Marche (1888). 15 fr.

Les quatre Ages de l'homme, traité moral de Philippe de Novare, publié par Marcel de Fréville (1888).............................. 20 fr.

Le Couronnement de Louis, chanson de geste publiée par E. Langlois (1888). Sur papier Whatman seulement.......................... 50 fr.

Les Contes moralisés de Nicole Bozon publiés par Miss L. Toulmin Smith et Paul Meyer (1889).. 25 fr.

Rondeaux et autres Poésies du XVe siècle publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Gaston Raynaud (1889)........... 20 fr.

Le Roman de Thèbes, édition critique d'après tous les manuscrits connus, par Léopold Constans, t. I et II (1890) ensemble.................. 50 fr.

Le Chansonnier français de Saint-Germain-des-Prés (Bibl. nat. fr. 20050), reproduction phototypique avec transcription, par Paul Meyer et Gaston Raynaud, t. I (1892).. 100 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole publié d'après le manuscrit du Vatican par G. Servois (1893). Sur papier Whatman seulement. 40 fr.

L'Escoufle, roman d'aventures, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de l'Arsenal, par H. Michelant et P. Meyer (1894). 20 fr.

Guillaume de la Barre, roman d'aventures, par Arnaut Vidal de Castelnaudari, publié par Paul Meyer (1895)........................ 20 fr.

Meliador, par Jean Froissart, publié par A. Longnon, t. I, II et III (1895-1899), le vol .... 20 fr.

La Prise de Cordres et de Sebille, chanson de geste publiée, d'après le ms. unique de la Bibliothèque nationale, par Ovide Densusianu (1896). Epuisé.

Œuvres poétiques de Guillaume Alexis, prieur de Bucy, publiées par Arthur Piaget et Émile Picot, t. I, II et III (1896, 1899, 1908), le volume. 20 fr.

L'Art de Chevalerie, traduction du *De re militari* de Végèce par Jean de Meun, publié, avec une étude sur cette traduction et sur *Li Abrejance de l'Ordre de Chevalerie* de Jean Priorat, par Ulysse Robert (1897).. 20 fr.

Li Abrejance de l'Ordre de Chevalerie, mise en vers de la traduction de Végèce par Jean de Meun, par Jean Priorat de Besançon, publiée avec un glossaire par Ulysse Robert (1897) .... 20 fr.

La Chirurgie de Maitre Henri de Mondeville, traduction contemporaine de l'auteur, publiée d'après le ms. unique de la Bibliothèque nationale par le Docteur A. Bos, t. I et II (1897, 1898) ensemble .... 40 fr.

Les Narbonnais, chanson de geste publiée pour la première fois par Hermann Suchier, t. I et II (1898) .... Épuisé.
Il reste quelques exemplaires du tome II.

Orson de Beauvais, chanson de geste du XIIe siècle publiée d'après le manuscrit unique de Cheltenham, par Gaston Paris (1899) .... 20 fr.

L'*Apocalypse en français au XIIIe siècle* (Bibl. nat. fr. 403), publiée par L. Delisle et P. Meyer. Reproduction phototypique (1900).... 100 fr.
— Texte et introduction (1901) .... 25 fr.

Les Chansons de Gace Brulé, publiées par G. Huet (1902) .... 15 fr.

Le Roman de Tristan, par Thomas, poème du XIIe siècle publié par Joseph Bédier, t. I et II (1902-1905) .... Épuisé.

Recueil général des Sotties, publié par Ém. Picot, t. I, II et III (1902, 1904, 1912), le vol .... 20 fr.

Robert le Diable, roman d'aventures publié par E. Loseth (1903).... 20 fr.

Le Roman de Tristan, par Béroul et un anonyme, poème du XIIe siècle, publié par Ernest Muret (1903) .... Épuisé.

Maistre Pierre Pathelin hystorié, reproduction en fac-similé de l'édition imprimée vers 1500 par Marion de Malaunoy, veuve de Pierre Le Caron (1904) .... 15 fr.

Le Roman de Troie, par Benoit de Sainte-Maure, publié d'après tous les manuscrits connus, par L. Constans, t. I, II, III, IV, V et VI (1904, 1906, 1907, 1908, 1909, 1912), le vol .... 25 fr.

Les Vers de la Mort, par Hélinant, moine de Froidmont, publiés d'après tous les manuscrits connus, par Fr. Wulff et Em. Walberg (1905)... Épuisé.

Les Cent Ballades, poème du XIVe siècle, publié avec deux reproductions phototypiques, par Gaston Raynaud (1905) .... 20 fr.

Le Moniage Guillaume, chansons de geste du XIIe siècle, publiées par W. Cloetta, t. I et II (1906, 1911), le vol .... 25 fr.

Florence de Rome, chanson d'aventures du premier quart du XIIIe siècle, publiée par A. Wallensköld, t. I et II (1907, 1909), le vol .... 20 fr.

Les deux Poèmes de la Folie Tristan, publiés par Joseph Bédier (1907). Épuisé.

Les Œuvres de Guillaume de Machaut, publiées par E. Hœpffner, t. I (1908). 20 fr. — T. II (1911) .... 25 fr.

Les Œuvres de Simund de Freine, publiées par John E. Matzke (1909). 20 fr.

Le Jardin de Plaisance et Fleur de Rethorique, reproduction en fac-similé de l'édition publiée par Antoine Vérard vers 1501 (1910)........ 100 fr.

Chansons et descorts de Gautier de Dargies, publiés par G. Huet (1912). 10 fr.

L'Entrée d'Espagne, chanson de geste franco-italienne, publiée par A. Thomas, t. I et II (1913) ensemble.......................... 50 fr.

Le Lai de l'Ombre, par Jean Renart, publié par J. Bédier (1910).... 15 fr.

Le Roman de la Rose, par Guillaume de Lorris et Jean de Meun, publié d'après les manuscrits, par E. Langlois.
Tome I (1914), II et III (1920)......................... 25 fr.

Le Roman de Fauvel, par Gervais du Bus, publié d'après tous les manuscrits connus, par M. A. Långfors (1914-1919)..................... 20 fr.

Doon de la Roche, chanson de geste, publiée par Paul Meyer et Gédéon Huet (1921)... 25 fr.

La Fille du comte de Pontieu, conte en prose, versions du XIIIe et du XVe siècle, publiées par Clovis Brunel (1923).................... 20 fr.

Le Mistère du Viel Testament, publié avec introduction, notes et glossaire, par le baron James de Rothschild, t. I-VI (1878-1891), ouvrage terminé, le vol.. 20 fr.

(*Ouvrage imprimé aux frais du baron James de Rothschild et offert aux membres de la Société.*)

Tous ces ouvrages sont in-8°, excepté *Les plus anciens Monuments de la langue française* et la reproduction de l'*Apocalypse* qui sont grand in-folio et la reproduction du *Jardin de Plaisance*, qui est in-4°.

Il a été fait de chaque ouvrage un tirage à petit nombre sur papier Whatman. Le prix des exemplaires sur ce papier est double de celui des exemplaires sur papier ordinaire.

Les membres de la Société ont droit à une remise de 25 p. 100 sur tous les prix indiqués ci-dessus.

La Société des Anciens Textes français a obtenu pour ses publications le prix Archon-Despérouses, à l'Académie française, en 1882, et le prix La Grange, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1883, 1895, 1901, 1908, 1911, 1914 et 1918.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 056595793


SOCIETE : DES : ANCIENS : TEXTES : FRANÇAIS


NOIS-URBANA
595793


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 056595793


SOCIETE:DES:ANCIENS:TEXTES:FRANÇAIS
MDCCC LXXV